COLLECTION MICHEL LÉVY
— 1 franc 25 cent. le Volume —
PAR LA POSTE 1 FR. 50 CENT.

ÉMILE SOUVESTRE

— ŒUVRES COMPLÈTES —

CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

— TROISIÈME SÉRIE —

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

PQ
2H29
.S7
C39
1861
v.3
SMHS

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Un Philosophe sous les toits.	1	vol.
Confessions d'un ouvrier.	1	—
Au coin du feu.	1	—
Scènes de la vie intime.	1	—
Chroniques de la mer.	1	—
Les Clairières.	1	—
Scènes de la Chouannerie.	1	—
Dans la Prairie.	1	—
Les derniers Paysans.	1	—
En Quarantaine.	1	—
Sur la pelouse.	1	—
Les Soirées de Meudon.	1	—
Souvenirs d'un Vieillard, la dernière étape	1	—
Scènes et Récits des Alpes.	1	—
Les Anges du Foyer.	1	—
L'Échelle de Femmes.	1	—
La Goutte d'Eau	1	—
Sous les Filets.	1	—
Le Foyer Breton.	2	—
Contes et Nouvelles.	1	—
Les Derniers Bretons	2	—
Les Réprouvés et les Élus.	2	—
Les Péchés de Jeunesse.	1	—
Riche et Pauvre.	1	—
En Famille.	1	—
Pierre et Jean.	1	—
Deux Misères.	1	—
Les Drames Parisiens.	1	—
Au Bord du lac.	1	—
Pendant la Moisson.	1	—
Sous les Ombrages.	1	—
Le Mat de Cocagne.	1	—
Le Mémorial de Famille.	1	—
Souvenirs d'un Bas-Breton.	1	—
L'Homme et l'Argent	1	—
Le Monde tel qu'il sera.	1	—
Histoires d'autrefois.	1	—
Sous la Tonnelle.	1	—
Le Mendiant de Saint-Roch.	1	—
Théatre de la Jeunesse.	1	—
Trois Femmes.	1	—
Souvenirs et Récits.	1	—
Causeries Historiques et Littéraires.	3	—
La Lune de Miel.	1	—
Le Pasteur d'hommes.	1	—

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

CAUSERIES

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

TROISIÈME SÉRIE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/causerieshistori03souv

CAUSERIES

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

CHAPITRE PREMIER

Comédies de Térence. — Leur caractère et part qu'ont pu y avoir Scipion et Lélius. — *L'Andrienne;* ce qui la recommande. — *Le Phormion.* — Indication de ce qui manque à Térence. — *Les Adelphes;* en quoi ils sont inférieurs à *l'École des maris.* — Traduction de Messieurs de Port-Royal. — *Le Bourreau de lui-même* et *la Belle-mère.* — Ce qu'étaient les atellanes.

La comédie latine disparaît avec Plaute ; Térence n'a laissé que des imitations élégantes du théâtre grec. Ses pièces, sans gaieté, n'arrivent point à être touchantes ; ce sont des dialogues d'une grâce un peu froide, qui semblent moins faits pour le théâtre que pour la lecture. La joyeuse muse qui inspirait l'auteur de l'*Aulu-*

laria a ici perdu son rire et ses grelots ; elle analyse, elle raisonne, elle prêche même, on croirait entendre parfois celui que Piron appelait plaisamment le *Père Lachaussée*, si la perfection de la forme ne plaçait Térence bien au-dessus de l'auteur de *la Gouvernante* et de *l'Ecole des Mères*.

On pense que ce successeur de Plaute naquit à Carthage, à peu près 193 ans avant J.-C. Il fut vendu comme esclave à Térentius Lucanus, obtint sa liberté et devint le protégé de Lélius et de Scipion Émilien, auquel on attribua même plusieurs de ses comédies. Il se rendit, à ce qu'on assure, en Grèce, pour y étudier la littérature comique et traduisit ou imita cent huit pièces avec lesquelles il revenait à Rome, lorsqu'il perdit tous ses manuscrits dans un naufrage. La douleur qu'il en éprouva le fit tomber dans une tristesse qui dégénéra en consomption, et il mourut à l'âge de trente-cinq ans, avant d'avoir donné tout ce qu'il semblait promettre !

Voilà la légende; l'histoire est beaucoup moins romanesque et plus incertaine, elle ne nous apprend, en réalité, rien de précis sur Térence, et l'on a même essayé vainement d'éclaircir la part que Scipion ou Lélius ont pu avoir dans ses compositions théâtrales.

Il est vraisemblable que cette collaboration se borna à des conseils, à des corrections, peut-être à quelques vers. Il en est de l'esprit des grands seigneurs comme de leur fortune, ils peuvent en détourner quelque chose, mais non se dépouiller entièrement.

Ce qui est évident, c'est l'influence de cette société lettrée et polie sur Térence. On sent que chacun de ses vers a été pesé « au trébuchet du bon goût, » comme eût dit Ménage ; qu'il dut discipliner son esprit par les habitudes demi-philosophiques, demi-mondaines des Scipion, et faire contracter à son style cet atticisme un peu monotone qui, en définitive, servit plus à la langue latine qu'à sa propre gloire.

César a bien jugé Térence quand il a dit :

....Utinam adjuncta foret vis comica.

Plût aux dieux qu'à ses autres dons il eût joint la verve comique.

Aussi disait-il plaisamment que ce n'était qu'une *moitié de Ménandre.*

Les six pièces qui nous restent de lui sont : *l'Andrienne, l'Eunuque, le Phormion, les Adelphes, le Bourreau de lui-même* et *la Belle-mère.*

L'Andrienne prend son nom de l'héroïne Glycerie, que l'on croit née dans l'île d'Andros. Elle est secrètement unie à Pamphile, que son père Simon veut marier à la fille d'un de ses amis, Chrémès.

Dave, qui favorise les amours de son jeune maître, lui persuade de consentir en apparence au mariage qu'on lui propose, parce qu'il sait que Chrémès vient de retirer sa parole; mais Simon ramène celui-ci à leur premier projet, si bien que Pamphile se trouve pris.

Dave fait alors apporter l'enfant de son jeune maître et de Glycerie et révèle ainsi tout le mystère à Chrémès, qui rompt de nouveau le mariage. Enfin arrive un personnage inattendu, Criton, qui apprend que la prétendue Andrienne est née à Athènes, et la suite de l'explication fait découvrir qu'elle est fille de ce Chrémès lui-même, qui la donne alors à Pamphile, au lieu de sa sœur, avec une dot de dix talents.

La pièce est habilement arrangée, les caractères sont bien soutenus, il y a dans le dialogue une facilité élégante qui révèle à la fois un travail attentif et un goût délicat; mais aucune verve comique, souvent des sentences bien formulées, jamais un trait qui fasse éclater le rire! C'est du Collin d'Harleville avec une forme

plus précieuse. Térence semble n'avoir eu réellement d'autre but que celui qu'il avoue dans son prologue de *l'Eunuque :* « plaire aux honnêtes gens et ne blesser qui que ce soit. » Ambition honorable, sans doute, mais tant soit peu restreinte pour un poëte comique chargé de *corriger les mœurs en riant* (*castigare ridendo mores*).

Nous venons de nommer *l'Eunuque :* dans cette pièce, Térence égale, s'il ne surpasse, pour le fond du moins, la licence de Plaute, sans arriver à son irrésistible gaieté. Brueys et Palaprat ont imité la pièce en substituant à l'eunuque un muet. Leur comédie devait être en vers ; mais l'auteur de la préface s'excuse avec une naïveté gasconne, de l'avoir laissée en prose, en ajoutant :

Le besoin pressant de l'état, je veux dire de l'état où je me trouvais, m'engagea de lire cette pièce à l'aréopage du théâtre, telle qu'elle était.

La comédie française l'emporte de beaucoup sur celle de Térence, par le mouvement scénique, la décence et le comique ; mais on y chercherait en vain ces touches fines, ces études charmantes, qui font de la pièce la-

que la prétendue orpheline est la fille d'un de ses amis, et tout s'arrange selon l'habitude.

Ici, comme dans toutes les comédies de Térence, les combinaisons scéniques sont ingénieuses, mais avortent sans avoir produit leur effet. On sent l'intention, on attend en vain son développement; tout se borne à des promesses. Il semble que Térence veuille indiquer ce qu'il faudrait faire plutôt qu'il ne s'efforce de l'exécuter lui-même.

Un exemple fera mieux comprendre notre observation.

Lorsque Démiphon apprend le mariage de son fils, il réunit ses trois amis les plus intimes pour les consulter sur ce qu'il doit faire. Voici la scène de Térence :

DÉMIPHON.

Vous voyez où nous en sommes. Que faire? Parlez, Hégion.

HÉGION.

Moi?... c'est à Cratinus, je pense, de donner son avis...

DÉMIPHON.

Parlez, Cratinus.

CRATINUS.

Vous voulez mon opinion?

DÉMIPHON.

Oui.

CRATINUS.

Eh bien, je vous conseille de faire... ce qui vous conviendra le mieux. Il me semble juste et raisonnable que tout ce que votre fils a fait en votre absence soit annulé, et vous l'obtiendrez sans peine. — J'ai dit.

DÉMIPHON.

A votre tour, Hégion.

HÉGION.

L'avis de Cratinus est excellent, mais, comme vous savez, autant de têtes, autant d'opinions! Chacun a sa manière de voir. Je ne crois pas, moi, que l'on puisse revenir sur une chose jugée d'après les lois, et je trouve peu honorable de le demander.

DÉMIPHON.

Et vous, Criton?

CRITON.

Moi, je crois... que l'affaire est importante... et qu'il faut... en délibérer !

HÉGION.

Vous n'avez plus besoin de nous?

DÉMIPHON.

Non, vous êtes d'excellents conseillers. — Me voilà précisément plus embarrassé qu'auparavant.

L'inspiration de la scène est certainement heureuse, il n'y a rien à reprendre dans la marche, et cette délibération qui aboutit à une incertitude plus grande est une donnée du meilleur comique. D'où vient donc que le dialogue de Térence excite à peine le sourire? Que lui manque-t-il? Molière va nous l'apprendre. Il a pris au poëte latin son intention ; vous allez voir ce qu'il en a fait.

C'est aussi un père qui consulte, non des amis, mais des médecins, sur l'état de sa fille qui se meurt d'amour :

SCÈNE IV.

SGANARELLE, MM. TOMÈS, DES FONANDRÈS, MACROTON, BAHYS.

SGANARELLE.

Messieurs, l'oppression de ma fille augmente, je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

M. TOMÈS, *à M. des Fonandrès.*

Allons, monsieur.

M. DES FONANDRÈS.

Non, monsieur, parlez, s'il vous plaît.

M. TOMÈS.

Vous vous moquez.

M. DES FONANDRÈS.

Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMÈS.

Monsieur...

M. DES FONANDRÈS.

Monsieur...

SGANARELLE.

Hé ! de grâce, messieurs, laissez toutes ces cérémonies et songez que les choses pressent.

(*Ils parlent tous quatre à la fois.*)

M. TOMÈS.

La maladie de votre fille...

M. DES FONANDRÈS.

L'avis de tous ces messieurs tous ensemble...

M. MACROTON, *bégayant.*

A-près a-voir bien con-sul-té...

M. BAYS.

Pour raisonner.....

SGANARELLE, *les interrompant.*

Hé ! messieurs, parlez l'un après l'autre, de grâce !

M. TOMÈS.

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang ; ainsi je conclus à la saignée le plus tôt que vous pourrez.

M. DES FONANDRÈS.

Et moi, je dis que la maladie est une pourriture d'humeur causée par une trop grande réplétion ; ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

M. TOMÈS.

Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. DES FONANDRÈS.

Et moi, que la saignée la fera mourir.

M. TOMÈS.

C'est bien à vous de faire l'habile homme !

M. DES FONANDRÈS.

Oui, c'est à moi, et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. TOMÈS.

Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

M. DE FONANDRÈS.

Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée dans l'autre monde, il y a trois jours.

M. TOMÈS, *à Sganarelle.*

Je vous ai dit mon avis.

M. DES FONANDRÈS, *à Sgnanarelle.*

Je vous ai dit ma pensée.

M. TOMÈS.

Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte. (*Il sort.*)

M. DES FONANDRÈS.

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure. (*Il sort.*)

SCÈNE V

SGANARELLE, MM. MACROTON, BAHYS.

SGANARELLE.

A qui croire des deux, et quelle résolution prendre sur des avis opposés? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit et de me dire, sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. MACROTON.

Mon-si-eur, dans ces ma-tiè-res-là, il faut pro-céder avec-que cir-cons-pec-tion, et ne ri-en fai-re, com-me on dit, à la vo-lé-e, d'autant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont d'u-ne dan-ge-reu-se con-séquen-ce, se-lon no-tre maî-tre Hip-po-cra-te.

M. BAHYS, *bredouillant.*

Il est vrai ; il faut bien prendre garde à ce qu'on fait ; car ce ne sont ici point des jeux d'enfants ; et, quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manquement, et de réparer ce qu'on a gâté. *Experimentum periculosum.* C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

M. MACROTON.

Or, mon-sieur, pour ve-nir au fait, je trou-ve que vo-tre fil-le a une ma-la-die chro-ni-que, et qu'-el-le peut pé-ri-cli-ter, si on ne lui don-ne du se-cours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'-el-le a sont in-di-ca-teurs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te qui lui pi-co-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or, cet-te va-peur, que nous nommons en grec *at-mos*, est cau-sée par des hu-meurs pu-tri-des, te-na-ces, con-glu-ti-neu-ses, qui sont con-te-nues dans le bas-ven-tre.

M. BAHYS, *bredouillant.*

Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON.

Si bien donc que, pour ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, é-va-cuer les di-tes hu-meurs, il faut une pur-ga-tion vi-gou-reu-se ; mais, au pré-a-la-ble, je trouve à pro-pos, et il n'y a pas d'in-con-vé-nients, d'u-ser de pe-tits re-mè-des a-no-dins, c'est-à-di-re de pe-tits la-ve-ments re-mol-lients et dé-ter-sifs, de ju-leps et de si-rops raf-frai-chis-sants qu'on mê-le-ra dans sa ti-sa-ne.

M. BAHYS, *bredouillant.*

Après nous en viendrons à la purgation et à la saignée, que nous réitérerons s'il en est besoin.

M. MACROTON.

Ce n'est pas qu'a-vec tout cela vo-tre fil-le ne puisse mou-rir ; mais au moins, vous au-rez fait quel-que cho-se, et vous au-rez la con-so-la-tion qu'-el-le se-ra mor-te dans les for-mes.

M. BAHYS, *bredouillant.*

Il vaut mieux mourir selon les règles, que de réchapper contre les règles.

M. MACROTON.

Mon-si-eur, dans ces ma-tiè-res-là, il faut pro-cé-der avec-que cir-cons-pec-tion, et ne ri-en fai-re, com-me on dit, à la vo-lé-e, d'autant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont d'u-ne dan-ge-reu-se con-sé-quen-ce, se-lon no-tre maî-tre Hip-po-cra-te.

M. BAHYS, *bredouillant.*

Il est vrai ; il faut bien prendre garde à ce qu'on fait ; car ce ne sont ici point des jeux d'enfants ; et, quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manquement, et de réparer ce qu'on a gâté. *Experimentum periculosum.* C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

M. MACROTON.

Or, mon-sieur, pour ve-nir au fait, je trou-ve que vo-tre fil-le a une ma-la-die chro-ni-que, et qu'-el-le peut pé-ri-cli-ter, si on ne lui don-ne du se-cours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'-el-le a sont in-di-ca-teurs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te qui lui pi-co-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or, cet-te va-peur, que nous nommons en grec *al-mos*, est cau-sée par des hu-meurs pu-tri-des, te-na-ces, con-glu-ti-neu-ses, qui sont con-te-nues dans le bas-ven-tre.

M. BAHYS, *bredouillant.*

Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON.

Si bien donc que, pour ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, é-va-cuer les di-tes hu-meurs, il faut une pur-ga-tion vi-gou-reu-se ; mais, au pré-a-la-ble, je trouve à pro-pos, et il n'y a pas d'in-con-vé-nients, d'u-ser de pe-tits re-mè-des a-no-dins, c'est-à-di-re de pe-tits la-ve-ments re-mol-lients et dé-ter-sifs, de ju-leps et de si-rops raf-fraî-chis-sants qu'on mê-le-ra dans sa ti-sa-ne.

M. BAHYS, *bredouillant.*

Après nous en viendrons à la purgation et à la saignée, que nous réitérerons s'il en est besoin.

M. MACROTON.

Ce n'est pas qu'a-vec tout cela vo-tre fil-le ne puisse mou-rir ; mais au moins, vous au-rez fait quel-que cho-se, et vous au-rez la con-so-la-tion qu'-el-le se-ra mor-te dans les for-mes.

M. BAHYS, *bredouillant.*

Il vaut mieux mourir selon les règles, que de réchapper contre les règles.

M. MACROTON.

Nous vous di-sons sin-cè-re-ment no-tre pen-sée.

M. BAHYS, *bredouillant.*

Et nous vous avons parlé comme nous parlerions à notre frère.

SGANARELLE, *à M. Macroton, en allongeant ses mots.*

Je vous en rends très-hum-bles grâ-ces. (*A M. Bahys, bredouillant.*) Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

(*MM. Macroton et Bahys sortent.*)

SCÈNE VI.

SGANARELLE, *seul.*

Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étais auparavant.

Les Adelphes, ou *les deux Frères,* mettent en présence deux systèmes d'éducation : l'un qui consiste à tout accorder au jeune homme, à se faire son complaisant ami ; l'autre à le tenir sous une discipline sévère. Micion a suivi le premier avec son neveu Eschinus ; Déméa suit le second avec son fils Ctésiphon. — Vous reconnaissez ici l'idée développée d'une manière si

comique par Molière dans *l'Ecole des maris.* — Chez Térence, le neveu élevé par Micion avec tant d'indulgence, Eschinus, enfonce la porte d'un marchand d'esclaves, bat le maître de la maison et enlève une jeune fille qui y était enfermée ! Déméa, qui l'apprend, arrive furieux, et se plaint à Micion, qui lui répond que tout est bien.

MICION.

Voyons, est-ce un si grand crime, après tout, qu'un garçon de son âge ait des bonnes amies, qu'il boive parfois un peu trop et qu'il brise une porte par hasard ? — Si nous n'en avons pas fait autant, vous et moi, de notre temps, c'est que nos moyens ne nous le permettaient pas. Vous vous faites un mérite aujourd'hui d'avoir été pauvre autrefois ! — Pure injustice ! — Avouez que si nous avions été moins gueux, nous aurions fait comme Eschinus. Si vous aviez un cœur d'homme, vous laisseriez votre fils suivre les autres goûts de son âge, plutôt que de le forcer à attendre, à désirer peut-être votre mort pour goûter à des plaisirs qui ne seront plus de saison.

DÉMÉA, *en colère.*

Par Jupiter ! vous me rendrez fou avec votre *cœur d'homme !* — Quoi ! vous oserez dire que ce qu'Eschinus a fait n'est point mal ?

MICION.

Écoutez-moi et ne me rompez plus la tête à ce sujet. Vous m'avez laissé adopter votre fils? il est devenu le mien. S'il a des torts, ils sont à moi, et j'en supporte la meilleure part. Il aime le bruit, le vin, les parfums! c'est à mes dépens; il a des maîtresses! c'est moi qui fournirai l'argent tant que cela me conviendra. Quand je n'en aurai plus, rien ne m'empêchera de l'envoyer promener. — Une porte a été brisée! on la réparera; des habits sont déchirés, on les raccommodera. J'ai, grâce aux dieux, de quoi faire cette dépense sans me gêner.

Déméa se révolte contre cette facilité qui fait de l'éducateur un véritable complice; il a pour son compte de toutes autres manières avec son fils Ctésiphon; lui-même explique son système à Syrus, l'esclave d'Eschinus.

DÉMÉA.

Je ne néglige rien pour donner à mon fils Ctésiphon d'honnêtes habitudes; je veux que la conduite des autres soit pour lui comme un miroir dont il ne détourne jamais les yeux, et qu'il prenne exemple d'eux pour lui-même.

SYRUS.

C'est parfait.

DÉMÉA.

Je lui dis sans cesse : Évitez ce défaut !

SYRUS.

Encore mieux.

DÉMÉA.

Ceci est bien !

SYRUS.

C'est cela même.

DÉMÉA.

Cela est mal !

SYRUS.

Excellent.

DÉMÉA.

Puis ensuite...

SYRUS, *l'interrompant.*

Par Hercule ! c'est dommage que je n'aie pas le temps de vous écouter maintenant ; mais j'ai trouvé des poissons conformes à mes principes et il ne faut pas les laisser gâter; car voyez-vous, Déméa, ce serait pour moi une faute aussi grave que pour vous de ne pas faire ce que vous venez de dire. Autant que cela dépend de moi, je suis vos préceptes à l'égard de mes camarades. Je leur dis sans cesse : — Voilà qui est trop salé : —

ceci est brûlé; — il faudrait un peu plus de sel; — ah! parfait, cela; — souvenez-vous-en pour l'avenir. — C'est ainsi que je les dirige selon ma petite capacité; en un mot, mon miroir, à moi, Déméa, ce sont les plats, et j'ordonne à mes compagnons de s'y regarder sans cesse pour apprendre ce qu'ils ont à faire.

Il va sans dire que, comme dans la comédie de Molière, le père dogmatique et sévère est pris pour dupe. C'est précisément pour son sage fils qu'Eschinus a brisé la porte du marchand d'esclaves et enlevé la jeune fille; mais lui-même s'est rendu coupable de violence envers une autre femme qu'il est obligé d'épouser, si bien que la pièce de Térence est, en réalité, sans conclusion. Les deux systèmes ont également échoué, puisque les élèves de Déméa et de Micion ont fait d'égales sottises. L'enseignement donné par Molière est, en même temps, plus logique et plus net; l'indulgence d'un des tuteurs renfermée dans les limites d'une honnête liberté, lui gagne l'affection et la confiance de sa pupille, tandis que la sévérité excessive de son frère provoque l'aversion d'Isabelle et justifie ses fourberies.

Les messieurs de Port-Royal, Lancelot, Nicole et Lemaistre de Sacy, avaient publié une traduction des

Adelphes et du *Phormion ;* mais ils y avaient fait certaines coupures et avaient ajouté une scène à chacune de ces deux pièces, afin, disent-ils, dans leur préface, « de retrancher un poinct de l'intrigue qui blessait l'honnesteté et substituer un incident honneste en la place d'un autre qui ne l'estait pas. »

Le Bourreau de lui-même est une espèce de drame bourgeois entrelacé dans une intrigue de valet des moins divertissantes.

Ménédème, voyant son fils Clinia amoureux d'une jeune fille pauvre, Antiphile, lui en fait des reproches si durs, que le jeune homme s'expatrie. Le père, désolé, se reproche sa cruauté ; Clinia revient et, croyant son père toujours irrité contre lui, il se cache chez un de ses voisins, Chrémès, qui fait venir celle qu'il aime afin de réunir les deux amants, et reconnaît dans Antiphile une enfant que sa femme avait autrefois exposée *parce qu'il ne voulait pas élever de fille !*

Ménédème, informé du retour de son fils, déclare qu'il ne le contrariera plus dans aucun de ses désirs ; il consent même à recevoir chez lui une courtisane dont il le croit amoureux et qui est la maîtresse de Clitiphon, le fils de Chrémès. Enfin tout s'éclaircit ; Clinia épouse Antiphile, et Clitiphon obtient le pardon de son père,

qu'il a joué pendant toute la pièce, à condition qu'il se mariera *pour en finir*.

On cherche en vain comment Laharpe a pu trouver dans une pareille pièce « *le sujet heureux d'un drame qui, traité avec art, serait susceptible de beaucoup d'effet.* » Aucun auteur dramatique n'a du reste partagé son opinion, car *le Bourreau de lui-même* n'a jamais été reproduit sur le théâtre moderne.

Il en est de même de l'*Hécyre* ou *la Belle-mère*, pièce qui tomba deux fois à Rome. Il n'y a plus ici, à la vérité, aucune apparence de comédie. Il s'agit d'une jeune fille à qui un inconnu a fait violence au milieu des ténèbres, qui épouse un jeune homme et devient mère pendant son absence. Le mari refuse, au retour, de reconnaître une paternité impossible et va demander le divorce, lorsqu'il découvre, au moyen d'un anneau, qu'il a été, avant son mariage, l'auteur de la violence à laquelle l'enfant doit le jour.

Plaute et Térence représentent seuls, pour nous, la comédie latine. Il est propable que les œuvres de leurs rivaux, si elles avaient échappé à la destruction, ne modifieraient que bien peu le jugement à porter sur le théâtre romain. D'autres poëtes nous produiraient les mêmes éléments comiques avec quelques variations dans la

forme. Ce qu'on doit regretter davantage, c'est la perte de cette littérature dramatique de second ordre qui se révélait dans les *atellanes* et qui correspondait vraisemblablement à notre théâtre de la foire. Tout fait croire que la farce italienne, à laquelle la haute comédie elle-même a tout emprunté, n'a point eu d'autre origine que ces espèces de parades populaires. On a prétendu que Polichinelle et Arlequin étaient des personnages fantastiques transmis par les Osques ; qu'il n'était point rare de trouver sur des vases greco-latins les masques, les pantalons et les grandes manches du bouffon italien ; que le nom de *Zanni*, que porte encore l'Arlequin, n'était qu'une altération de celui de *Sannio* donné au buffon des farces romaines, lequel avait aussi la tête rasée et l'habit composé de pièces d'étoffes de différentes couleurs ; enfin qu'on avait trouvé la figure de Polichinelle dans les fresques de Pompéia.

Quoi qu'il en soit, les faiseurs de tours, les baladins et surtout les gladiateurs firent bientôt oublier les comédies et les *atellanes*. Le spectacle des yeux dégoûta du spectacle de l'esprit. Les pièces étaient interrompues dès les premières scènes par les cris de la foule qui demandaient des combattants. Un peu plus tard, on cria :

— *Les chrétiens aux lions!* mais alors Rome penchait déjà vers sa ruine, les instincts féroces avaient repris le dessus, et les parfums de la poésie s'étaient perdus dans l'odeur du sang !

CHAPITRE II

État de Rome à l'époque de Cicéron. — Ses études et ses commencements. — Ses *Verrines*. — Complot de Catilina; ce qu'étaient la conjuration et les conjurés. — Exil de Cicéron. — L'opinion publique à Rome. — Retour de Cicéron; affaiblissement de son caractère. — *Les Philippiques*. — Mort de Cicéron. — Ses œuvres philosophiques. — *Traité de la vieillesse*.

La destruction de Carthage avait fait disparaître le seul aiguillon qui tînt en éveil le vieux génie de Rome. Désormais sans rivale et allourdie par de trop riches dépouilles, elle va céder de plus en plus aux amollissantes influences. Ce qui lui reste de vigueur sera dépensé dans les luttes intestines au profit d'ambitions privées. Une espèce de barbare, né à Arpinum, au pays des Herniques, et parvenu des grades inférieurs au commandement de l'armée, brisera le premier cette ligue des grands, sous laquelle les Gracques avaient succombé.

La victoire de Marius commence l'ère des exils et des supplices, qui sembla devenir l'état naturel de Rome et ne s'arrêta qu'à sa ruine. Sylla vengea les victimes par de nouvelles proscriptions. Il tint l'épée sur toutes les têtes sans qu'aucune pût être certaine de lui échapper.

— Je n'ai pas encore de résolution prise sur ceux que je veux sauver, répondit-il au sénat, qui cherchait à connaître ses intentions.

La république entière devint une immense arène ouverte à toutes les vengeances et à toutes les cupidités. On payait deux talents un parricide, et il se trouva des fils pour réclamer cette récompense infâme. Quiconque recevait un proscrit était puni de mort. Les villes qui s'étaient déclarées pour Marius furent abandonnées comme butin aux soldats. On réunit tous les habitants de Préneste sur une place publique, et on les passa au fil de l'épée, au nombre de douze mille!

Désormais l'exemple était donné, on avait vu que, pour gouverner Rome et avoir droit de vie et de mort sur tous ses citoyens, il suffisait d'être le plus fort; le champ se trouvait ouvert aux ambitieux et aux violents. Les esclaves eux-mêmes, dans cette universelle négation du droit, mirent en doute la légitimité de l'esclavage, reconnue par toutes les sociétés antiques; ceux

que le peuple romain faisait combattre dans le cirque, et dont le courage n'avait été longtemps qu'un spectacle, songèrent à en faire un moyen de délivrance. Les gladiateurs de Capoue, conduits par Spartacus, se réunissent sur le Vésuve, où ils sont rejoints par une multitude de fugitifs. Ils battent d'abord deux préteurs et sont enfin vaincus par Crassus. — La chaîne antique de la servitude ne devait point être brisée par l'épée, mais par un mot et par un signe transmis au monde du haut du Calvaire.

C'est au milieu de ces sanglantes complications, entre les proscriptions de Sylla qui finissent, et les triumvirats qui se préparent, que Rome voit paraître son plus grand génie littéraire, Cicéron ! — Seul il résume l'esprit romain dans ce qu'il a de plus souple et de plus abondant. — D'autres sans doute l'ont surpassé sur certains points ; mais aucun n'a touché par autant de côtés à toutes les limites de l'intelligence ; aucun n'a montré cette universelle aptitude qui est le trait caractéristique des races latines. Cicéron nous apparaît, avec la différence des temps, des mœurs et des missions, comme le Voltaire de la Rome de Pompée. Égaux en activité, en compréhension, en heureuse facilité pour produire leur pensée, ils assistent tous deux à des déclins, l'un

de la république romaine, l'autre de la monarchie française ; mais Cicéron défend la forme sociale sous laquelle il est né, tandis que Voltaire multiplie les efforts pour en accélérer la chute, le premier meurt en voyant avorter son œuvre, le second en la voyant réussir au delà de ce qu'il avait supposé, de ce qu'il eût voulu ! Placé sur cette frontière de la république et de l'empire, Cicéron est le dernier et le plus glorieux représentant de ce qui restait à Rome de gouvernement délibératif. Le droit meurt avec lui et ne ressuscite plus. Comme Démosthène, il lutte tant qu'il peut vivre et meurt avec la patrie ; comme lui il jette un éclat suprême sur ces derniers moments et lègue à l'avenir un nom qui est devenu synonyme de l'éloquence elle-même.

Cet art de la parole, que Cicéron porta aux dernières limites, n'était pas ancien à Rome. Les débats du Forum et du sénat formèrent pendant longtemps plus d'hommes d'affaires que d'orateurs. Les vieux Romains ne paraissent point avoir recherché les moyens de charmer ou d'émouvoir. Leur langage était simple, rude et direct ; ils produisaient leur pensée sans ornements, comme leur propre personne.

Les Gracques furent les premiers qui apportèrent à la tribune l'habileté oratoire et le mouvement. Versés

dans l'étude des lettres grecques, qui était loin encore d'être générale, ils avaient été exercés à tout ce qui pouvait faire valoir leurs facultés naturelles par une femme, qui apporta dans l'accomplissement de cette tâche la force d'une Romaine et la patience d'une mère.

Après eux parut Hortensius, qui fut surnommé le *roi du Forum*. Jeune et brillant, il éblouit dès son début par la richesse de son langage, la grâce de son élocution, l'élégance un peu pompeuse de ses manières. Malheureusement ces mérites qui, dans le jeune homme, avaient été une séduction, dans l'homme mûr devinrent moins attrayants. On sentit à la longue que la gravité virile manquait à cette faconde charmante; on l'attendit longtemps, elle ne vint pas; elle ne devait pas venir. — Mais les espérances trompées par Hortensius allaient être bientôt dépassées par un plus jeune contemporain.

Le 2 janvier de la 647e année de la fondation de Rome (106 ans avant J.-C.) était né à Arpinum un enfant qui fut confié tout jeune aux soins du célèbre orateur Crassus, puis aux meilleurs rhéteurs grecs établis à Rome. — C'était Marcus Tullius, destiné à acquérir tant de gloire sous le sobriquet de Cicéron, qu'il devait à une légère difformité.

Il s'appliqua d'abord avec une grande ardeur à l'étude de la littérature grecque, qui formait alors la base de l'instruction classique. Il s'exerça même longtemps à écrire dans la langue de Démosthène, puis à composer des vers latins dont Juvénal a dit trop de mal et Voltaire trop de bien.

Après une campagne contre les Marses faite sous les ordres de Sylla, il revint à Rome pour suivre les leçons du philosophe académicien Philon et de Molon le rhéteur. — Ces études persévérantes continuèrent jusqu'à l'âge de vingt-six ans. Ce fut alors seulement que Cicéron se hasarda à plaider quelques causes civiles sur lesquelles nous ne savons rien. Enfin, enhardi et confiant en ses forces, il osa prendre la lourde charge d'une cause criminelle ; il accepta la défense de Roscius.

Le père de ce Roscius avait été assassiné pendant les proscriptions de Sylla par deux de ses parents qui s'étaient emparés de ses biens. Craignant que le fils ne les réclamât, ils l'accusèrent du crime qu'ils avaient eux-mêmes commis. — Un affranchi de Sylla, Chrysogon, soutenait leur accusation.

La défense de Roscius présentait donc, outre les difficultés de la cause, un véritable péril. On plaidait contre

le favori du dictateur, qui pouvait d'un mot réduire le défenseur à un silence éternel. Aussi tous les avocats avaient-ils refusé Roscius. Cicéron, dont on a soupçonné le courage, fut le seul qui osa entreprendre cette tâche difficile.

Son plaidoyer n'est pas seulement un modèle oratoire, mais un grand exemple de l'adresse et de l'esprit de conduite qu'un homme public doit apporter dans les affaires. Pour sauver Roscius de l'accusation de parricide, il ne suffisait pas de prouver son innocence et la scélératesse de ses accusateurs ; il fallait encore ne pas éveiller le ressentiment de Sylla, obtenir en quelque sorte sa neutralité et l'amener à souffrir que la justice eût son cours.

Lorsqu'on lit le plaidoyer de Cicéron, on est sur-le-champ frappé de l'habileté avec laquelle il côtoie le péril sans y tomber. Tout en attaquant Chrysogon, il a soin de supposer que Sylla ignore le crime, qu'il ne peut ni le connaître, ni le défendre ; il met enfin le dictateur si ouvertement hors de cause, qu'il le force, en quelque sorte, à y rester.

Toutes les qualités et tous les défauts de Cicéron se trouvent déjà dans cette harangue. — L'abondance y touche parfois à la profusion ; le goût de l'ornement lit-

téraire se fait trop sentir et l'orateur lui-même y a noté, plus tard, quelques fautes contre le goût ; mais à côté de ces imperfections, que d'éclat ! quelles ressources ! comme la grande période latine se déroule déjà avec puissance et douceur ! Ce qu'avait fait Socrate pour le mécanisme de la phrase grecque, Cicéron vient de le faire pour celui de la phrase romaine.

Cependant, bien des choses manquaient encore à son éducation oratoire. Il avait la voix forte, mais sans souplesse ; elle s'élevait outre mesure et donnait à sa véhémence quelque chose de forcé ; il ne savait point varier son accent, et sa poitrine toujours faible se refusait à une longue plaidoirie. Il partit en conséquence pour la Grèce où il espérait compléter ses études et fortifier sa santé.

Antiochus l'Ascalonite l'initia à la nouvelle école académique, et il prit tant de goût pour les études philosophiques, qu'il songea un instant à se fixer à Athènes pour s'y livrer tout entier. La mort de Sylla et les sollicitations de ses amis, qui le pressaient d'entrer dans les affaires publiques, le détournèrent de ce projet. Cependant, avant de retourner à Rome, il voulut compléter son instruction littéraire en visitant les écoles de Rhodes et de l'Asie Mineure.

Nous avons déjà vu Démosthène suivre, longtemps après ses premiers triomphes, les écoles d'Athènes, nous retrouvons chez Cicéron la même persistance d'étude et la mème foi dans les avantages qu'il doit en retirer. Quand on compare ces fortes éducations poursuivies jusqu'à l'âge mur, à nos éducations hâtives et brusquement interrompues, on comprend plus facilement la supériorité des hommes publics de l'antiquité. — Ils avaient senti que l'intelligence du citoyen destiné aux affaires politiques ne pouvait rester étrangère à aucune des branches de l'activité humaine; qu'elle devait aborder les plus hautes régions de la philosophie, de la science et de l'art, non pour en connaître tous les détails, mais pour en saisir les ensembles; ils pensaient enfin que plus on élève l'esprit par l'étude, plus il élargissait son horizon, et que, pour apprendre à bien voir il ne fallait pas s'exercer seulement à regarder à ses pieds.

Cette avidité de culture intellectuelle s'est fait, du reste, sentir à toutes les époques de forte vitalité. Lors de la renaissance, les savants, les artistes de tout âge et de tout pays accouraient à l'université de Paris et venaient s'asseoir sur les bancs de l'école pour apprendre mieux ce qu'ils avaient enseigné toute leur vie; en

1794, au moment où la France, sortie de crises sanglantes, reconstituait son instruction publique, douze cents professeurs, parmi lesquels se trouvaient des hommes déjà célèbres dans les lettres, se pressaient aux conférences de Laharpe, de Bernardin de Saint-Pierre, de Volney ! Voilà les grands exemples ! Quiconque veut donner à son pays tout ce qu'il peut lui donner, doit regarder que son éducation n'est jamais achevée et se dire, comme Cicéron qu'*il n'a rien appris tant qu'il lui reste quelque chose à apprendre.*

Ce fut pendant son séjour à Rhodes que Cicéron soutint, chez le rhéteur Apollonius, ce fameux débat qui donna la mesure de son génie et fit pressentir sa gloire. — Tous les auditeurs, ravis d'admiration, le comblaient de louanges; Molon seul se taisait et demeurait pensif. Cicéron en parut attristé.

— Ne t'étonne pas de mon abattement, dit le Grec, je songe qu'il ne restait à ma patrie qu'un avantage, celui du savoir et de l'éloquence, et que tu vas le lui ravir pour le transporter aux Romains.

A son retour, Cicéron, qui avait encore quelques défauts de prononciation, prit des leçons de deux acteurs célèbres, Ésope et Roscius. Il acquit ainsi l'élocution harmonieuse et naturelle qui le distingua toujours de

la plupart des orateurs latins. Ceux-ci ne pouvant captiver l'attention par de grandes pensées, s'efforçaient de la retenir par de grands éclats de voix.

— Ils crient, disait plaisamment Cicéron, comme les boiteux montent à cheval..... pour se soutenir!

Enfin, parvenu à l'âge de trente ans et se jugeant lui-même au terme de son glorieux apprentissage, il se décida à entrer dans les affaires.

Il sollicita la questure et fut nommé à celle de la Sicile. Sa probité, sa justice et sa fermeté pendant qu'il fut en place, lui acquirent l'affection de toute la province, qui resta depuis sa cliente et dont il prit courageusement la défense dans une occasion dont nous allons avoir à parler bientôt.

Revenu à Rome, il s'occupa d'acquérir la connaissance pratique des choses et surtout des personnes, indispensable à un homme d'État.

« Il était entré dans l'administration, dit Plutarque, avec un désir ardent d'y réussir. Voyant que les ouvriers qui n'emploient que des outils et des instruments inanimés savent en détail les noms et les usages de chacun d'eux, il sentit qu'un homme politique, appelé à se servir des autres hommes, devait les connaître et savoir de quoi ils étaient capables. Il s'attacha donc, non-seu-

lement à retenir les noms des plus considérables, mais encore à savoir leur demeure à la ville ou à la campagne, à connaître leurs voisins, leurs amis ; de sorte qu'il n'allait nulle part en Italie sans pouvoir nommer ceux de ses concitoyens qui y habitaient et montrer même leurs terres ou leurs maisons. »

A cette époque la fortune de Cicéron était encore très-modique, ce qui ne le rendait ni moins désintéressé, ni moins incorruptible. Il put le prouver dans une cause plus éclatante que toutes celles qu'il avait jusqu'alors plaidées.

Il s'agissait de Verrès. — Nommé au gouvernement de la Sicile, il l'avait désolée par ses rapines et ses cruautés. Malheusement l'aristocratie romaine regardait comme un de ses priviléges le droit de s'enrichir dans le gouvernement des provinces. Attaquer chez Verrès un pareil abus, c'était donc l'attaquer tout entière. Aussi ne négligea-t-on rien pour traîner l'affaire jusqu'à l'année suivante, où les amis de l'accusé devaient arriver à la préture et au consulat. Mais Cicéron déjoua toutes ces intrigues. Il avait demandé trois mois et demi pour aller recueillir les preuves dont il avait besoin contre Verrès ; grâce à sa diligence, il termina tout en cinquante jours !

Chargé par les Siciliens de venger la Sicile, il revint à Rome, assigna l'accusé, et voyant que les préteurs voulaient traîner l'affaire jusqu'au dernier jour des audiences, afin que la journée ne suffît pas aux plaidoiries et que la cause ne pût être jugée, il déclara qu'il se contenterait de faire entendre les témoins. Leurs dépositions furent si unanimes et si accablantes, que Verrès n'osa pas attendre l'arrêt. Il profita de la loi romaine qui exemptait du jugement tout citoyen qui se condamnait lui-même à l'exil.

Des sept harangues préparées par Cicéron contre l'ancien proconsul de la Sicile, deux seulement furent prononcées ; mais les cinq autres nous sont restées. Celle qui raconte les supplices infligés par Verrès a toujours été regardée comme un chef-d'œuvre. Jamais orateur n'a porté plus loin le pathétique et l'élévation. Ce n'est plus ici la brièveté impétueuse de Demosthène, sa logique passionnée, son ironie sanglante ; mais, en revanche, nous trouverons une forme mieux étudiée, des grâces d'ornement, et, par-dessus tout, une sensibilité communicative complétement inconnue de l'orateur athénien. L'éloquence de Cicéron est comme une source intarissable qui coule d'un flot toujours également limpide. Dans nos temps modernes un seul homme

nous paraît avoir été aussi naturellement orateur, c'est Lamartine. — Ceux qui l'ont entendu au gouvernement provisoire, toujours l'esprit présent, toujours la parole prête, trouvant réponse à tous les interlocuteurs, improvisant vingt discours par journée pendant près de trois mois, sans fatigue, sans répétitions, sans défaillance dans l'inspiration, ceux-là seuls peuvent comprendre les inestimables ressources de cet heureux génie. — Malheureusement les longues études ont manqué à ces dons merveilleux. Enivré par l'harmonie de sa parole et laissant flotter les principes sur une mer d'images splendides, l'orateur français a rarement trouvé l'accent ferme et clair qui est la première condition du tribun. Ses plus brillantes improvisations laissent toujours après elles l'esprit incertain et la conscience comme étourdie. Là où l'on attend une accusation sévère, un avertissement énergique, une règle enfin qui puisse conduire, vous ne trouvez trop souvent qu'une abondance mélodieuse et caressante; les plus vifs élans vont se perdre dans je ne sais quel épanouissement poétique; — vous avez entendu gronder l'éloquence, vous attendez une de ces tempêtes que savaient soulever Démosthène ou même Mirabeau, et tout se termine par une pluie de fleurs!

Le génie de Cicéron, qui eût pu tendre aux mêmes abîmes, y échappa, grâce à la forte gymnastique intellectuelle que nous vous avons signalée. — Il en sortit comme Achille était sorti du Styx, fortifié, invincible! Jamais il ne le prouva mieux que dans ses harangues contre Verrès. Dans celle que nous avons déjà indiquée surtout (la harangue sur les *supplices*), le patriotisme lui fournit parfois des mouvements dont la véhémence pathétique va au sublime. Tel est le passage où il accuse Verrès d'avoir fait battre de verges un citoyen romain.

Vous savez que ce titre était alors une sauvegarde dans le monde entier. Y porter atteinte c'était toucher à la république elle-même. Celle-ci avait souvent entrepris des guerres lointaines pour venger l'outrage fait à son plus obscur citoyen. Là était sa dignité et une partie de sa force. Un grand capitaine a dit plus tard que partout où flottait le drapeau français, c'était la France! Le peuple-roi était allé plus loin : partout où se trouvait un Romain, c'était Rome tout entière! Que l'on juge, d'après cela, de l'effet produit par la révélation de Cicéron.

Après le récit de plusieurs cruautés de Verrès, il y arrive et semble s'épouvanter lui-même de ce qu'il va dénoncer.

Et maintenant, Romains, que dirai-je de Gavius, de la ville municipale de Cosano? Où trouverai-je assez de paroles, assez de voix, assez de douleur? — Ma sensibilité n'est pas épuisée, mais je crains que mes expressions n'y répondent plus.

Moi-même, la première fois qu'on me parla de ce forfait, je crus ne pouvoir le faire entrer dans mon accusation. Je le savais réel, mais je sentais qu'il n'était pas vraisemblable. — Enfin, cédant aux pleurs de tous les citoyens romains qui font le commerce en Sicile, appuyé du témoignage de toute la ville de Rhége et de celui de plusieurs chevaliers qui, par hasard, étaient alors à Messine, j'ai exposé le fait dans mon premier plaidoyer, et de manière à porter la vérité jusqu'à l'évidence ; mais que puis-je faire aujourd'hui? Il y a déjà longtemps que je vous entretiens des cruautés de Verrès! — Je n'avais point prévu, je l'avoue, les efforts qu'il me faudrait pour soutenir votre attention et ne pas vous fatiguer des mêmes horreurs. — Il ne me reste plus qu'un moyen, c'est de vous raconter simplement la chose ; — elle est telle qu'il suffit de la faire connaître.

Ce Gavius, jeté comme tant d'autres dans les prisons souterraines de Syracuse, bâties par Denys le tyran, trouva, je ne sais comment, le moyen de s'échapper de ce gouffre, et vint à Messine. — Là, près des murs de Rhége et des côtes d'Italie, sorti des ténèbres de la mort, il se sentait renaître en revoyant le jour pur de la liberté. Il était comme ranimé par ce voisinage bienfaisant qui lui rappelait Rome et les lois! — Il parla tout haut dans

Messine, se plaignit qu'un citoyen romain eût été jeté dans les fers. — Il allait, disait-il, droit à Rome ; il voulait demander justice contre Verrès. Le malheureux ignorait que parler ainsi à Messine c'était comme s'il eût parlé dans le palais même du préteur.

Je vous l'ai dit et vous le savez, Romains, Verrès avait choisi les habitants de cette ville pour complices de tous ses crimes, recéleurs de ses vols, associés de son infamie ! — Gavius est donc conduit devant les magistrats de Messine, et, par malheur, Verrès y vint lui-même ce jour-là. — On l'informe qu'un citoyen romain se plaint d'avoir été plongé dans les cachots de Syracuse, qu'au moment où il mettait le pied sur un navire en proférant des menaces contre le préteur, il avait été arrêté et qu'on le gardait afin que celui-ci décidât de son sort.

Verrès les remercie de leur zèle et de leur fidélité ; il arrive furieux à la place publique ; ses yeux étincelaient et son visage respirait la cruauté. La foule était dans l'attente de ce qu'il allait faire. Tout à coup il ordonne qu'on saisisse Gavius, qu'on le dépouille, qu'on l'attache au poteau et que les licteurs préparent les instruments du supplice ! — Le malheureux s'écrie qu'il est *citoyen romain,* qu'il a servi avec Prétius, chevalier romain, en ce moment à Palerme, et qui rendra témoignage à la vérité ! — Verrès répond qu'il a reçu des informations, que Gavius est un espion envoyé en Sicile par les esclaves fugitifs, restes de l'armée de Spartacus ! — imputation absurde, dont il n'existait pas le moindre vestige. — Il ordonne aux licteurs de l'entourer et de le frapper !

Oui, sur la place publique de Messine, on battait de verges un citoyen romain ! et lui, sous les coups et au milieu des douleurs du supplice, il ne faisait entendre, au lieu de cris et de gémissements, que ces seuls mots : — *Je suis citoyen romain !* Il pensait qu'ils devaient suffire pour écarter de lui les tortures et les bourreaux : mais, bien loin d'arrêter la main des licteurs, pendant qu'il répétait en vain le nom de Rome, une croix, une croix infâme, l'instrument de la mort des esclaves, était dressée pour ce malheureux, qui n'avait jamais supposé qu'il y eût dans l'univers une puissance dont il pût craindre un pareil traitement.

— O doux nom de la liberté ! ô droits augustes de nos ancêtres, ô loi Porcia, loi Sempronia, puissance tribunitienne si amèrement regrettée, et qui vient enfin de nous être rendue ! est-ce ainsi qu'on vous respecte ? Avez-vous donc été établie pour que, dans une province de l'empire, dans une ville alliée, un citoyen romain fût livré aux verges des licteurs par le magistrat même qui ne tient que du peuple romain ses licteurs et ses faisceaux... — Que dirai-je des flammes et des fers rougis dont on se servait pour le torturer ? — Et Verrès restait insensible à ses plaintes, insensible aux larmes de tout ce qu'il y avait à Messine de citoyens présents à cet affreux spectacle.

Toi, Verrès, toi, tu as osé attacher à un gibet celui qui se disait citoyen romain ! — Le premier jour, je n'ai pas voulu me livrer à ma trop juste indignation ; j'ai craint celle du peuple qui m'écoutait ; j'ai craint le soulèvement qui s'annonçait de toutes parts ; je me suis

contenu, de peur que la fureur publique ne dérobât cet homme à la vengeance des lois, et j'ai applaudi à la prudence du préteur Glabrion, lorsqu'il fit sortir les témoins que l'on venait d'entendre ; mais aujourd'hui, Verrès, que tout le monde sait l'état de la cause et quelle en doit être l'issue, je m'en tiens à ton propre aveu! — cet aveu est ta sentence de mort.

Vous vous en souvenez, Romains, au moment de l'accusation, Verrès, effrayé des cris qui retentissaient autour de lui, se leva tout à coup et dit que Gavius n'avait prétendu être citoyen romain que pour retarder son supplice ; mais qu'en réalité ce Gavius était un espion ! — Il ne m'en faut pas davantage. — J'abandonne tout le reste ; je ne te demande pas sur quoi tu fondes cette accusation, je récuse mes propres témoins! — Mais tu le dis toi-même, tu l'avances, il criait : — *Je suis citoyen romain!* Eh bien, réponds-moi, misérable ! si tu te trouvais chez quelque nation barbare, aux extrémités du monde, prêt à être conduit au supplice, tu dirais, n'est-ce pas : — *Je suis citoyen romain!* — Et s'il est vrai que partout où le nom de Rome est parvenu, ce titre sacré te sauverait, comment cet homme, quelqu'il fût, lorsqu'il l'invoquait devant un préteur romain comment n'a-t-il pu, je ne dis pas échapper au supplice, mais le retarder d'un seul instant?

Enlevez cet appui à nos citoyens, enlevez-leur ce garant de salut, et les provinces, les villes libres, les royaumes, le monde entier où ils voyagent aujourd'hui avec sécurité se referme à l'instant pour eux! — Mais pourquoi m'arrêter à Gavius, comme si tu n'avais été

l'ennemi que de lui seul et non pas celui du nom romain... — Cette croix que les Messinois avaient fait dresser, suivant l'habitude, dans la voie Pompéia, pourquoi l'as-tu fait arracher ? Pourquoi l'as-tu fait transporter devant le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie ? Pourquoi ? Tu l'as dis toi-même et tu ne peux le nier, tu l'as dit publiquement ; c'était afin que Gavius, qui se vantait d'être citoyen romain, pût, du haut de son gibet, regarder en expirant sa patrie ! Cette croix est la seule, depuis la fondation de Messine, qui ait été dressée à cette place ! Tu l'as choisie afin que ce malheureux qui mourait dans les tortures, vit, pour comble d'amertume, quel étroit espace séparait le séjour où la liberté règne, de celui où il mourait en esclave ; tu l'as choisie, afin que l'Italie vît un de ses enfants attaché au gibet de la servitude !

Vous le savez, Romains, enchaîner un citoyen est un attentat ; le battre de verges, un crime ; le faire mourir, presque un parricide ! Qu'est-ce donc que l'attacher à une croix ? — Notre langue n'a point de mot pour une pareille atrocité ! — Eh bien, ce n'a pas été assez pour Verrès. — Qu'il meure, a-t-il dit, en regardant l'Italie ; qu'il meure à la vue de la liberté et des lois ! — Non, Verrès, ce n'est pas seulement Gavius, ce n'est pas un seul homme que tu as cloué à cette croix ! c'est la liberté, c'est le droit, c'est le peuple romain tout entier !

Devant un tel passage, l'éloge lui-même semble froid.

Que dire de cet art admirable qui multiplie les mouvements sans brusquerie ni confusion, remue tour à tour l'indignation, la pitié et vous conduit, par la logique, à l'attendrissement! Les notes que nous venons d'entendre dans cette éloquence d'une onction emportée sont pour nous toutes nouvelles; on ne les trouve point dans Démosthène. Il semble qu'ici la corde d'airain ait fait place à la corde d'or.

Cicéron avait demandé que l'on condamnât Verrès à restituer aux Siciliens douze millions cinq cent mille francs, et cette somme était si loin d'équivaloir aux vols commis par l'ancien préteur, qu'on avait accusé l'orateur romain de s'être laissé corrompre pour ne pas demander davantage ; — cependant les juges n'accordèrent que cinq millions de dommages.

Mais cette lutte contre Verrès n'était qu'un prélude à une autre lutte plus dangereuse.

Pendant que la gloire de Cicéron grandissait au Forum et lui conquérait les plus hautes dignités de la république, un complot se tramait dans l'ombre, contre celle-ci, et menaçait de renouveler, en les dépassant, les horreurs de Marius et de Sylla.

Les courtes tyrannies exercées par ces deux hommes avaient éveillé toutes les ambitions. Leur succession

était toujours ouverte ; c'était au plus heureux ou au plus hardi de la recueillir. Crassus, Pompée et César semblaient y prétendre. Le premier comptait sur ses richesses, le second sur sa gloire militaire, le troisième sur son adresse et sur sa popularité. — Un quatrième concurrent se présenta, c'était Catilina.

Catilina avait participé aux combats et surtout aux générosités de Sylla ; lors des proscriptions, il s'était enrichi par le meurtre et pillage ; mais ses prodigalités eurent bientôt tout épuisé. — Ses crimes ne pouvaient suffire à entretenir ses vices. — Sa vie entière avait été une longue succession d'infamies. Accusé de concussions honteuses dans son proconsulat en Afrique, il échappa, à force d'intrigues, à la condamnation.

Il y avait alors à Rome une femme riche, mais tellement décriée, qu'au dire de Salluste, *on ne pouvait louer que sa beauté*. — C'était Aurélie Aurestille. — Catilina la demanda en mariage pour rétablir sa fortune, et comme Aurélie hésitait parce qu'il avait un fils né d'une première union, il se débarrassa de ce fils par le poignard. Les richesses de la nouvelle épouse furent bientôt dissipées comme le reste, et Catilina songea à se créer d'autres ressources.

Il avait réuni autour de lui tout ce qu'il y avait alors

à Rome de jeunes patriciens avides et corrompus : c'étaient les Pison, les Céthégus, les Lentulus, les Antoine ! — Tous voulaient, non pas agrandir la république, ainsi que l'avaient fait leurs pères, mais en partager les dépouilles. Il ne s'agissait point comme on a osé le dire, de refondre la société romaine, d'enlever à l'aristocratie ses biens et ses priviléges pour appeler les plébéiens à un partage plus équitable des jouissances ; il s'agissait simplement de s'emparer des richesses et du pouvoir. L'étude de la conspiration, les hommes qui y prenaient part, ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet. Les compagnons de Catilina appartenaient tous aux premières familles de la république, et il s'appuya sur les vétérans de Sylla, auxquels de nouvelles discordes promettaient un nouveau butin. Lorsque l'on a voulu faire récemment de Catilina une sorte de réformateur, on n'a pas été plus fidèle à l'histoire qu'en donnant Cicéron pour le représentant de l'aristocratie romaine. Dans ce débat, Cicéron représenta la morale et le droit contre la corruption et la violence. La guerre faite à Catilina ne fut que le premier acte de la longue lutte qu'il soutint plus tard en faveur du gouvernement délibératif, contre César et Antoine. Homme nouveau, il s'efforçait de maintenir les institutions de Rome dont l'ambition des pa-

triciens préparait la ruine. Il s'arma, il est vrai, contre Sergius Catilina, de toutes les craintes et de toutes les indignations; il parla aux sénateurs de leurs palais promis à l'incendie, de leurs familles déjà marquées pour le meurtre, mais afin d'associer leurs intérêts privés aux intérêts publics, et de leur donner le courage de sauver la patrie, en leur prouvant la nécessité de se sauver eux-même.

Catilina avait brigué le consulat, espérant que ce pouvoir, qui mettait dans ses mains toutes les forces de la république, faciliterait son usurpation. Cicéron ne craignit pas de se présenter comme concurrent et fut nommé.

Cet échec poussa à bout les conjurés. Ils envoyèrent en Étrurie un des leurs, Mallius, excellent officier de Sylla. Il était chargé de soulever les vétérans; on établissait en même temps des relations avec quelques villes alliées, on dressait une liste de proscription et on choisissait le jour de l'exécution.

Bien qu'on ne connût point à Rome toute l'étendue du péril, on le sentait. La ville entière était dans cette attente consternée qui précède les révolutions. Le moment avait été très-habilement choisi par Catilina. Il n'y avait en Italie que peu de soldats; les légions avaient suivi Pompée en Asie.

Cependant Cicéron veillait. A la nouvelle de la levée d'armes de Mallius, il fit rendre un sénatus-consulte qui lui conférait les pouvoirs les plus étendus. Tout à coup, une femme perdue de mœurs, Fulvie, se présente à lui. Elle a appris de Curius tous les détails de la conjuration ; elle indique le plan, les moyens, l'heure choisie !

Cicéron assemble aussitôt le sénat dans le temple de Jupiter Stator qu'il a fait fortifier. Il vient de communiquer aux pères conscrits la révélation de Fulvie, quand Sergius Catilina lui-même paraît ! — Ignorant l'indiscrétion de Curius, il se présente avec cet air sombre et hautain si admirablement décrit par Salluste. — A sa vue, Cicéron n'est plus maître de son indignation, il court à la tribune et s'écrie :

Jusque à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience? combien de temps encore ta fureur osera-t-elle nous braver ? Quoi donc, ni les gardes qui veillent la nuit au mont Palatin, ni ceux qui sont dispersés dans Rome, ni le peuple en alarmes, ni le concours de tous les bons citoyens, ni le choix de ce lieu fortifié, où j'ai convoqué le sénat, rien de ce que tu vois enfin, ne t'a averti que tes complots étaient découverts, qu'ils étaient enchaînés de toutes parts ! — Penses-

tu que quelqu'un de nous ignore ce que tu as fait la nuit dernière et celle qui l'a précédée? dans quelle maison tu as rassemblé les conjurés? quelle résolution tu as prise? — O temps! ô meurs! le sénat en est instruit, le consul le voit et Catilina vit encore? Que dis-je? il vit? — Il vient jusque dans le sénat, il s'assied dans le conseil de la république, il marque de l'œil ceux d'entre nous qu'il a désignés pour ses victimes. — Et nous, sénateurs, nous croyons avoir assez fait si nous évitons le glaive dont il veut nous égorger!

Il y a longtemps, Catilina, que les ordres du consul auraient dû te faire conduire à la mort! — Si je le faisais dans ce moment, tout ce que j'aurais à craindre c'est que cette justice ne parût trop tardive et non trop sévère. — Mais j'ai d'autres raisons pour t'épargner encore! — Tu ne périras que lorsqu'il n'y aura pas un seul citoyen, si méchant qu'il puisse être, si abandonné, si semblable à toi-même, qui ne convienne que ta mort est légitime! — Jusque-là tu vivras; mais tu vivras comme tu vis aujourd'hui, tellement assiégé (grâce à mes soins) de surveillants et de gardes, tellement entouré de barrières, que tu ne puisses faire un seul mouvement, un seul effort contre la république. Des yeux toujours attentifs, des oreilles toujours ouvertes me répondront de toutes tes démarches, sans que tu t'en aperçoives. — Et que peux-tu espérer encore, quand la nuit ne suffit plus pour cacher tes réunions criminelles, quand le bruit de ton complot se fait entendre à travers les murs où tu crois te renfermer? Toutes tes actions sont connues de moi comme de toi-

même. Faut-il dire ce que tu as fait cette dernière nuit?... Écoute : j'affirme que tu t'es rendu avec un cortége d'armuriers dans la maison de Lecca ; qu'un grand nombre de malheureux que tu as associés à tes crimes s'y sont également rassemblés ! — Ose le nier ! — Tu ne réponds rien ; je puis te convaincre ; — je vois ici plusieurs de ceux qui étaient avec toi ! — Cette nuit, te dis-je, dans la maison de Lecca, tu as distribué les postes de l'Italie ; tu as nommé ceux des tiens que tu amènerais avec toi ; tu as désigné les quartiers de la ville où il faudrait mettre le feu ; tu as fixé le moment de ton départ !

Poursuis donc ta résolution ; sors de Rome ; qui peut t'y arrêter ? Comment supporterais-tu le séjour d'une ville où il n'y a pas un seul habitant, excepté tes complices, pour qui tu ne sois un objet d'horreur et d'effroi ! — Tu viens de paraître dans cette assemblée ; eh bien, dans ce grand nombre de sénateurs, parmi lesquels tu as des parents, des alliés, quel est celui de qui tu as obtenu un salut, un regard ? Si tu es le premier qui ait essuyé un semblable affront, attends-tu que des voix s'élèvent contre toi lorsque le silence seul t'a déjà condamné ; lorsqu'à ton arrivée tous les siéges sont restés vides à tes côtés !

Je t'entends me répondre que tu es prêt à partir pour l'exil si le sénat t'y condamne. — Non, je ne le proposerai point au sénat, mais je vais te mettre à même de connaître ses dispositions à ton égard. — Catilina, sors de Rome ; exile-toi de ta patrie ! — Remarques-tu ce silence et t'en faut-il davantage ? Si j'en disais autant à

Sextius ou à Marcellus, tout consul que je suis, je ne serais pas ici en sûreté ; mais c'est à toi que je m'adresse, c'est à toi que j'ordonne l'exil, et quand le sénat me laisse parler ainsi, il m'approuve ; quand il se tait, il prononce ; son silence est un arrêt.

Pars donc ! tu as tant répété que tu attendais un ordre d'exil qui pût me rendre odieux, sois content ; je l'ai donné ! Achève, en y obéissant, de soulever contre moi ces inimitiés dont tu te promets tant d'avantages. Mais si tu veux me fournir un nouveau motif de gloire, sors avec l'écume des citoyens ; va dans le camp de Mallius ; déclare à la république une guerre impie ; va te jeter dans ce repaire où t'appelle depuis lontemps ta fureur insensée ; là tu seras satisfait, car ton œil réjoui sera sûr de ne pouvoir s'arrêter sur un seul homme de bien !

Catilina voulut en vain répondre ; dès les premiers mots, les murmures de l'assemblée lui firent comprendre que toute défense était inutile ; on lui jetait de loin les noms de *scélérat* et de *parricide*. Alors, transporté de fureur :

— Puisque je suis entouré d'ennemis, dit-il, puisqu'on me pousse à bout, j'éteindrai cette incendie sous les ruines !

Il sortit du sénat à ces mots, quitta Rome, alla rejoindre Mallius et périt avec lui en combattant.

Quant aux complices qu'il avait laissés, ils furent arrêtés et mis à mort sans avoir été jugés par le peuple comme l'exigeait la loi. Cicéron avait pris cette violation du droit à sa charge ; — on le surnomma le *Père de la patrie*.

Cette conjuration, si heureusement étouffée, ne fut pas seulement la plus grande occasion fournie à l'éloquence de Cicéron : sa destinée entière sembla en dépendre, et l'on peut dire que cet événement partagea en deux portions la vie de l'orateur romain. La première n'avait été que triomphes et services glorieux ; la seconde ne fut qu'épreuves et incertitudes.

Plusieurs amis des conjurés avaient survécu, et ceux mêmes qui n'avaient point trempé dans la conspiration, mais qui nourrissaient, comme Catilina, l'espoir d'asservir la patrie, souhaitaient la perte de l'éloquent citoyen qui l'avait sauvée une fois. César, Crassus et Pompée, qui se partageaient d'avance la république comme une proie, étaient importunés de sa présence. Ils laissèrent une faction se former contre l'ancien consul. Elle était conduite par Clodius. Celui-ci fit passer une loi qui déclarait coupable de trahison quiconque aurait fait périr un citoyen romain sans que le peuple l'eût condamné ! — C'était l'arrêt d'exil de Cicéron ! — Il fut

forcé de quitter Rome, erra quelque temps en Italie, se vit fermer la Sicile par un de ses anciens amis et se retira enfin à Thessalonique, près de Plancus.

Clodius fit démolir sa maison de ville et sa maison de campagne, et sur l'emplacement de la première il bâtit un temple. — Il eût dû le dédier à l'Ingratitude : par un de ces mensonges ordinaires aux scélérats victorieux, il le dédia à la Liberté !

Cependant, à Rome, tout ce qui n'appartenait point à cette populace sans patrie, composée d'étrangers ou d'affranchis, avait pris le deuil au moment du départ de Cicéron. Clodius ne pouvait paraître en public sans exciter les sifflets et les huées. Le fameux comédien Ésope ayant paru dans une tragédie d'Accius, dont le héros était Télamon, tous les vers qui pouvaient être appliqués au proscrit furent saisis et couverts d'applaudissements. Quand l'acteur s'écriait : — *Et quoi donc ! n'est-ce pas lui qui par sa grandeur d'âme a soutenu et consolidé la république ?..... Quand l'événement hésitait, a-t-il hésité à offrir sa vie ?... Grand par le cœur, par le courage, par le génie... O père de la patrie !... Ingrats Argiens, vous avez souffert qu'il fût exilé, chassé, et vous ne le rappelez point !*

Chacun de ces vers était interrompu par de longues acclamations, et on les faisait répéter à plusieurs reprises. Enfin, au bout de dix mois, l'opinion publique l'emporta; Cicéron put revenir. Le sénat alla à sa rencontre, on vota des actions de grâces aux villes qui l'avaient reçu et ses maisons furent réédifiées aux frais de l'État.

Mais ici commence pour l'orateur romain une vie nouvelle. La république était perdue; il ne lui restait plus, à lui, un de ses derniers défenseurs, qu'à la regretter et à attendre. Son passé condamnait à la retraite son présent! Il ne sut pas le comprendre ou n'eut pas la force de s'y résigner. Au lieu de renoncer à tout rôle politique, il accepta le patronage d'un des triumvirs, et entra dans le parti de Pompée.

Il le fit sans conviction, sans espérance pour la patrie, comme un homme qui ne croit point à son propre choix! Jusqu'à présent nous l'avions vu défendant seulement les institutions de la république, désormais nous le trouverons flottant, malgré lui, entre les factions contraires, forcé de faire de son éloquence un expédient et d'exiler ses principes dans le domaine de la spéculation philosophique.

Ne nous étonnons pas de ces espèces de défaillances

si fréquentes dans l'histoire des grands hommes. Il vient un âge où les forces affaiblies font chanceler la foi, où l'expérience, au lieu d'être une arme, se transforme en fardeau, — époque déclinante, non pas toujours pour le génie, mais pour le caractère. — Alors, on mesure plus timidement les difficultés, on s'effraye du bruit et du mouvement, on regarde avec inquiétude vers ce soir de la vie qu'on voudrait conserver paisible ! — Jugeons ces langueurs sans les condamner trop sévèrement.

Derrière les générations qui descendent, viennent les jeunes générations ; à elles appartient de ressaisir l'action à l'heure et dans les conditions fixées par les grandes lois qui régissent le monde social, et de reprendre courageusement les étapes vers l'avenir. — On l'a dit avant nous, le progrès ressemble à ce flambeau que les initiés se passaient de main en main dans les mystères antiques ; le bras qui le porte peut changer, mais le flambeau avance toujours.

Le parti de Pompée, qu'avait embrassé Cicéron, fut vaincu à Pharsale ; l'orateur romain vint faire sa soumission à César, qui le reçut à merci. Mais lorsque celui-ci tomba sous le poignard de Brutus, Cicéron applaudit, comme si la mort d'un homme eût pu ressusciter une

nation. Il reconnut bientôt que la place du tyran était faite, et qu'il ne restait plus qu'à le choisir.

Antoine et Octave se disputèrent l'héritage de César. — En logique, il n'y avait point de rôle pour Cicéron dans cette lutte ; le besoin d'importance politique le poussa à se ranger sous un des drapeaux. Il choisit celui d'Octave, jeune homme silencieux, gauche, timide, dont on croyait facile de se débarrasser après s'en être servi. A la droiture sans voile de la première partie de sa vie succédaient ainsi les calculs tortueux de la politique. Ramené dans l'arène, il attaqua Antoine avec un emportement qui sentait la rancune et l'effort. Dans ces harangues, appelées *philippiques* (en souvenir de celles que Démosthène avait autrefois prononcées contre le roi de Macédoine), la voix de Cicéron, habituellement si maîtresse d'elle-même, crie et se fausse un peu : pour la première fois il use de cette licence de la tribune qui cherche la force dans l'insulte et il enjolive les injures de toutes les guirlandes de la rhétorique. Pour notre part, nous devons l'avouer, nous aimons médiocrement dans la seconde philippique tant vantée, ces peintures des orgies d'Antoine, cette sensibilité pour la maison de Pompée, que profane la présence d'un pareil hôte et dont l'orateur va jusqu'à *plaindre les murailles et les toits*. Nous

ne retrouvons plus là l'accent convaincu des catilinaires ; il y a plus de haine que d'indignation. — Combien cette violence ornée est loin de la fougue ironique de Démosthène ! — Cicéron injurie, Démosthène flétrit.

Exceptons de cette critique la péroraison de la seconde *philippique*, où l'orateur retrouve une élévation vibrante, qui est le véritable accent de son génie.

Après avoir reproché à Antoine l'oppression brutale par laquelle il veut influencer les votes du sénat, il s'adresse indirectement aux bons citoyens pour les appeler une dernière fois à la défense de la liberté, avec les meurtriers de César :

Je laisse tout ce qui s'est passé, justifie si tu peux cette journée, oui, cette seule journée où nous sommes, cet instant où je parle ! Pourquoi le sénat est-il entouré de soldats ? pourquoi tes satellites m'écoutent-ils le fer à la main ? pourquoi les portes de la Concorde ne sont-elles pas ouvertes ? pourquoi des barbares, des Illyriens armés de flèches, ont-ils inondé le Forum ? — Il dit que c'est pour la sûreté des personnes ! — Ah ! plutôt périr mille fois que de ne pouvoir vivre sans gardes au sein de sa patrie.

Crois-moi, ce rempart est bien faible ; c'est par l'amour des citoyens et non par des soldats qu'il faut être gardé. Le peuple romain saura t'enlever, t'arracher tes

armes ; — et puisse la vengeance n'être funeste qu'à toi. — Mais, quoi que tu fasses, si tu persistes dans tes projets, je te le prédis, ton empire ne peut durer. Le peuple a d'autres hommes dignes de sa confiance ; en quelque lieu qu'ils soient, le salut de la patrie est là, ou plutôt la république est tout entière où ils sont ! — La république ! elle s'est vengée ; mais elle n'a point encore reconquis ses droits. Une jeunesse généreuse est prête à la seconder. En ce moment, ces nobles citoyens se tiennent à l'écart pour ne pas troubler la paix ; mais ils se rallieront à la voix de la patrie. Sans doute, le mot de paix est plein de charmes, la jouissance en est douce et salutaire ; mais entre la paix et la servitude, l'intervalle est immense. La paix, c'est la liberté tranquille et assurée ; la servitude est le pire de tous les maux. Garantissons-nous-en à tout prix, fût-ce par la guerre, fût-ce par la mort !

. . . . . .

Antoine, au nom des dieux ! tourne donc tes regards vers Rome ; considère de quel sang tu es né et non quels amis tu fréquentes ; sois avec moi ce que tu voudras, mais réconcilie-toi avec la patrie ! — Au reste, vois ce que tu as à faire ! — Pour moi, je le proclame hautement, j'aime, j'ai défendu la république ; je ne l'abandonnerai pas dans ma vieillesse. J'ai méprisé les poignards de Catilina, je ne craindrai pas les tiens. J'offre volontiers de mourir, si ma mort peut hâter la liberté de Rome. Puisse la douleur du peuple romain, en apprenant cette mort, donner une prompte explosion à la vengeance dès longtemps amassée dans tous

les cœurs. Si j'ai dit, il y a vingt ans, et dans ce temple même, que la mort ne peut être prématurée pour un consulaire, avec combien plus de vérité dirai-je aujourd'hui qu'elle ne peut l'être pour un vieillard ! Après avoir obtenu tant d'honneurs, avoir accompli tant de choses, qu'ai-je à désirer, sinon de déposer la vie ? — Je forme seulement un double vœu. — D'abord de laisser Rome libre en fermant les yeux ; les dieux immortels ne peuvent m'accorder une plus grande faveur ; — puis de voir chacun recevoir le châtiment ou la récompense qu'il aura mérité.

Ces paroles ont toute la mélancolie d'un adieu ; c'est le testament politique de l'homme d'État qui entendait venir la mort ! — Elle ne le fit pas attendre. La réconciliation d'Octave, d'Antoine et de Lépide fut cimentée par le réciproque abandon qu'ils se firent de leurs parents et de leurs amis. Antoine livra son oncle maternel (Lucius César) ; Lépide, son frère Paulus, Octave donna en retour la tête de Cicéron. Des assassins furent envoyés à sa poursuite ; atteint par eux, il descendit de sa litière et tendit lui-même la gorge à leurs épées. — montrant encore une fois que le courage de mourir pour une idée est plus facile que celui de vivre uniquement et constamment pour elle.

Bien que, comme orateur, Cicéron ait été inférieur à Démosthène sur certains points, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il a agrandi le domaine de l'éloquence et qu'il lui a donné un langage plus varié. Démosthène n'avait fait, à vrai dire, que perfectionner des dons merveilleux; son génie est plutôt un objet d'admiration que de fructueuses études; presque rien de ce qui le recommande ne peut s'acquérir; — tout au plus serviront-ils à révéler un orateur à lui-même; — Cicéron, au contraire, a constitué une science oratoire. On voit clairement les moyens qu'il emploie; il peut vous apprendre l'art de disposer les arguments, de les développer, de les appuyer par la passion. Non-seulement il élève d'admirables édifices, mais il laisse voir les machines dont il s'est servi pour les élever.

Son éloquence embrasse toutes les formes, pathétique, véhémente, fleurie, serrée de dialectique, elle sait se défendre au besoin et prendre le ton d'une plaisanterie décente. Les Grecs avaient très-éloquemment manié l'ironie ; mais Cicéron fut le premier qui sut lancer ces traits à demi émoussés qui réveillent le rire sans exciter la haine ou le mépris. Nul ne l'égala non plus en tact oratoire; il essayait, pour ainsi dire, ses auditeurs ! Jaloux de faire vibrer toutes les âmes à l'unisson

de la sienne, il imitait le musicien qui veut éviter toute discordance, il commençait par *prendre le ton* ! — précaution indispensable et souvent oubliée par nos modernes orateurs. En parlant devant une assemblée, on songe trop souvent à soi et non à elle; on s'occupe plus de son amour-propre que de la victoire de l'idée que l'on défend, et, tout en obtenant un triomphe personnel, on perd sa cause ! Ce n'est point là seulement un malheur, c'est une faute. Combattre pour la vérité ne suffit pas, il faut la sauver, s'il se peut. Toute maladresse, toute imprudence qui la compromet est un crime contre cette vérité elle-même. L'homme qui se sert de la parole est obligé d'honneur à en faire l'emploi le plus profitable à sa cause. Personne n'est tenu de vaincre, mais tout le monde est tenu de ne rien faire pour mériter d'être vaincu.

Le côté faible et reprochable de Cicéron, nous l'avons déjà indiqué, c'est le caractère ! La simplicité et le désintéressement lui manquent ; non pas le désintéressement des richesses, mais celui de l'orgueil. Il ne peut accepter qu'on l'oublie un seul instant ; il lui faut à tout prix cette renommée retentissante qu'il confond avec la gloire. De là ces tergiversations de paroles, cette recherche d'importance, ces vanteries puériles qui fe-

raient sourire si elles n'attristaient pas. La correspondance de Cicéron est un monument douloureux de la faiblesse d'un homme à qui rien ne manqua, si ce n'est le courage de clore lui-même sa vie. On voit la vanité et l'ambition inquiètes s'efforçant toujours de se produire, ménageant tout ce qui peut les servir, quêtant l'éloge, ramenant sans cesse le souvenir des services rendus! Cicéron s'aperçoit lui-même, par instant, de ces répétitions trop fréquentes, et a l'air d'en rire comme d'un lieu commun indispensable près du vulgaire ; pour s'excuser, il affecte la rouerie de l'homme d'État, mais sans y faire croire ; l'éloquence de ses glorifications prouve leur sincérité.

Jusqu'ici tout ce que nous avons dit de Cicéron se rapporte à l'orateur, il nous reste quelques mots à dire du rhéteur et du philosophe.

Ce double titre lui est dû pour ses livres de rhétorique, parmi lesquels on distingue surtout l'*Orateur*. et pour ses traités *des Devoirs*, *du Destin*, *des Lois*, *de la Nature des dieux*. *de l'Amitié* et *de la Vieillesse*. Mais qu'il analyse les règles de l'art ou celles de la morale, il ne parle guère en son propre nom, et il se contente de populariser chez les Latins des idées empruntées aux critiques et aux philosophes de la Grèce. Par-

tout l'originalité fait défaut; le style seul donne à ce fond connu une ampleur verbeuse, mais élégante, qui retient le lecteur.

Le meilleur des traités philosophiques de Cicéron est, sans aucun doute, le *Dialogue sur la vieillesse*.

L'auteur suppose que Caton, interrogé par Scipion et par Lélius, explique ce qu'il y a encore de bonheur dans ce déclin que la plupart des hommes voient venir avec épouvante. Il prouve que le vieillard peut conserver jusqu'au dernier jour sa part d'activité et ne s'éteindre qu'à force de vivre ; que, s'il est privé de ces plaisirs que Platon appelle *l'appât des maux*, il en conserve de plus sûrs et de plus paisibles ; qu'il dépend de lui de ressembler aux vins, qui ne perdent leur force que pour s'améliorer, et d'arriver, par la satiété de la vie, à la maturité pour la mort.

Quant à celle-ci, il ne veut la regarder que comme une délivrance ; l'âme, en quittant sa forme mortelle, retourne à sa véritable destination. Il ajoute en finissant :

Le jour de mon départ venu, il ne serait point facile de me retenir ici-bas et je ne voudrais pas être refondu comme Pélias. Si quelque dieu croyait me faire

largesse en me proposant de rebrousser chemin jusqu'à l'enfance et de vagir une seconde fois dans les langes, je le refuserais sans hésitation, et je ne voudrais pas, quand la lice est parcourue, être rappelé de la borne au point de départ... Cependant je ne prétends pas déprécier la vie comme l'ont fait souvent certains philosophes. Je ne me repens pas d'avoir vécu, parce que je crois avoir vécu de manière à ne pas être né en vain, mais je sortirai de l'existence comme d'une hôtellerie et non comme d'une demeure. La nature a donné à l'homme le monde terrestre pour qu'il s'y arrête, il ne le condamne pas à y rester! O le beau jour que celui où je m'éloignerai de cette foule et de cette fange pour aller rejoindre l'assemblée céleste, le divin sénat des âmes!

Vous le voyez, c'est la doctrine de Pythagore et de Socrate vulgarisée par Cicéron; — les triumvirs l'envoyèrent en vérifier l'exactitude au moment où il venait d'entrer dans cette vieillesse dont il avait heureusement résumé les ressources et les consolations. — Lorsqu'il fut égorgé, il avait 64 ans.

CHAPITRE III

Perfectionnements apportés à la langue latine. — Lucrèce. — Établissement de l'empire; rôle qu'Auguste veut faire jouer à la littérature. — Quels furent les deux plus vaillants soldats de cette campagne impérialiste. — Horace; sa vie, son caractère et ses œuvres. — Virgile; *les Bucoliques, les Géorgiques, l'Énéide.* — Ce qui a manqué à Virgile.

La mort de Cicéron n'avait été qu'un épisode à peine remarqué dans l'immense tragédie du second triumvirat. Trois cents sénateurs et deux mille chevaliers périrent à Rome sous le poignard! Un cri de supplication s'éleva, mais Octave répondit qu'il ne cesserait de frapper que le jour où tout lui serait soumis et dévoué.

Cet adolescent taciturne, que les hommes d'État de Rome prenaient pour un agneau, se trouva un tigre. Tous les partis avaient cru s'en servir comme d'une transition utile; il les trompa tous, et, arrivé au pou-

voir suprême, ne leur laissa le choix qu'entre l'apostasie ou la mort.

A la violence il joignit l'hypocrisie. Au plus fort de sa domination, alors que les familles décimées n'osaient porter le deuil de parents égorgés, et quand les Romains, prosternés aux pieds de leur empereur, se livraient à une émulation de servilité, il fit paraître un édit dans lequel il disait : « *Qu'il me soit permis d'affermir la république dans un état permanent de splendeur et de sécurité; j'aurai obtenu la récompense que j'ambitionne si son bonheur est réputé mon ouvrage, et si je puis me flatter, en mourant, de l'avoir établi sur des bases immuables.* »

La phrase était sans doute déjà ancienne au temps d'Octave, mais pas assez cependant pour n'avoir pas été répétée depuis par tous les usurpateurs. L'ambition, à en croire son langage, est la plus candide de toutes les passions; elle ne se satisfait jamais elle-même que dans l'intérêt du genre humain.

Octave, devenu Auguste, prouva d'ailleurs que rien ne lui manquait pour son nouveau rôle. Dès qu'il ne trouva plus d'obstacle, il sembla s'adoucir. Sachant que dans le mécanisme de la tyrannie, la clémence est un des moyens les plus nécessaires et les plus sûrs, il épargna

les ennemis dont il n'avait rien à craindre. Après avoir effrayé il pardonna, et tous ceux qui ne se trouvèrent ni proscrits ni égorgés crurent qu'ils lui devaient la liberté et la vie.

Puis vinrent les grands travaux d'embellissement, qui lui gagnèrent les gens qui y trouvaient leurs profits et la foule qui ne regardait que le résultat. Il ouvrit un nouveau *forum*, bâtit les temples de *Mars Vengeur*, d'*Apollon* et de *Jupiter Tonnant*. Il excita les principaux citoyens à l'imiter. Il disait en parlant de Rome : — *Je l'ai reçue de briques, je veux la laisser de marbre.* — Quant au peuple, il multiplia pour lui les libéralités et l'occupa de spectacles. Il faisait venir de tous les coins du monde ce qui pouvait amuser l'oisiveté romaine ; on montra, par son ordre, un rhinocéros au Champ de Mars, un tigre sur la scène, un serpent de cinquante coudées[1] aux comices. — En même temps les administrations étaient réformées, de nouvelles lois promulguées. Une seule excita des réclamations générales, la loi contre le célibat. Rome voulait bien abdiquer ses libertés, mais elle tenait à ses vices. L'empereur dut fléchir et renoncer à protéger le mariage, cette clef de voûte de toute société.

[1] 75 pieds

Le calme s'était fait sous une oppression artificieuse qui ne sacrifiait que la dignité morale et favorisait les intérêts. Ceux qui avaient survécu songeaient à jouir de la vie. On savait gré à Auguste d'avoir mis fin aux devoirs d'une orageuse liberté ; las d'être citoyen, on se réjouissait de se trouver sujet. Après la folie des factions turbulentes venait la folie des soumissions serviles ; on avait lutté sans raison, on voulut dormir sans mesure, et la servitude parut pour cela le meilleur oreiller.

Aussi, vit-on le peuple romain se précipiter sous le joug avec une enthousiaste reconnaissance. A peine quelques hommes, amoureux de la liberté perdue, osaient-ils la regretter, non tout haut, non pendant leur vie, mais dans leurs testaments ! Encore proposa-t-on de les poursuivre morts pour crime de lèse-majesté ! — Auguste s'y opposa ; il sentait qu'une compression trop absolue avait ses dangers, et qu'il pouvait être utile de laisser une issue à ces regrets des derniers Romains.

Qu'importaient d'ailleurs les soupirs sortis de quelques tombes? Ils n'éveillaient ni espérances ni échos ! Loin de regarder en arrière, le peuple arrivait à une sorte d'adoration du présent. Il se précipitait au-devant

d'Auguste, des branches de lauriers à la main et le déclarait *père de la patrie!*..... Les rois alliés bâtissaient en son honneur des villes appelées *Césarées*; ils faisaient achever à Athènes le temple de Jupiter Olympien pour le dédier au *génie d'Auguste*. — Ainsi, l'enthousiasme tendait déjà à l'idolâtrie, le monde allait élever un autel au succès; le meurtrier de Cicéron devenait Dieu!

Cette prospérité croissante l'avait apaisé et enhardi. Il était sorti insensiblement de sa mystérieuse réserve. Suétone nous apprend que son cachet, qui avait d'abord été un sphinx gravé, devint plus tard une tête d'Alexandre; quand le monde se fut définitivement donné à lui, il y substitua sa propre image, comme s'il eût voulu exprimer qu'il renonçait à la protection du mystère et de la gloire, et qu'il ne s'appuyait plus que sur lui-même!

Ce fut alors aussi qu'il voulut illustrer son règne par l'éclat des lettres. Son favori Mécène, un de ses compagnons d'école et de gymnase en Grèce, le seconda puissamment dans ce projet.

Rome se trouvait merveilleusement préparée pour un développement littéraire, qu'avaient jusqu'à ce moment contrarié les guerres civiles. Le latin dégrossi par En-

nius et par Plaute, poli par Térence, avait été conduit à sa perfection par Cicéron et par Lucrèce.

Car c'est à tort qu'on a représenté ce dernier comme se servant d'une langue poétique fruste et encore mal réglée. Ceux qui l'ont répété oubliaient que l'auteur du poëme sur *la nature des choses* employait le latin déjà parlé par Térence, par Catulle, par Cornélius Sévère ; qu'il vivait au temps de Cicéron et était presque contemporain d'Horace et de Virgile ! Certes, à cette époque la langue latine pouvait être regardée comme complétement formée, et, si l'on trouve dans Lucrèce des tours vieillis, c'est qu'il les choisit à dessein comme Salluste, pour les rajeunir. L'incorrection ou la faiblesse prosaïque qu'on lui reproche, avec raison, ne prouvent pas davantage un idiome encore grossier, mais une œuvre inachevée. Partout où Lucrèce a complété son travail, le tour poétique, l'expression, l'harmonie sont arrivés à une perfection que Virgile lui-même n'a pu dépasser ; mais beaucoup de parties de son livre sont visiblement restées à l'état d'ébauche. « Sa poésie, dit M. de Pongerville, qui l'a si bien traduite, sa poésie ressemble à ce lion que Milton peint, dans son ingénieuse création des êtres, et dont une part s'agite pleine de force et brillante de beautés, tandis que l'autre,

demi-formée, est encore adhérente au limon originel. »

Si nous ne nous arrêtons pas à l'œuvre de Lucrèce ce n'est donc point parce que nous la regardons, d'après quelques érudits, comme un informe essai *écrit en latin étrusque ;* mais parce que cet examen ne trouve point de place dans notre rapide esquisse des œuvres littéraires qui instruisent un siècle ou le reflètent. En développant dans ses vers le système d'Épicure, Lucrèce a cédé à une fantaisie toute personnelle, et son poëme est resté le livre d'un petit nombre. Témoin des proscriptions de Marius, de Sylla et de César, dégoûté d'un monde livré aux égoïstes et aux violents, le poëte romain se retira dans les abstractions philosophiques comme sur une hauteur inaccessible, et y vécut seul jusqu'au jour où, fatigué de son poétique isolement, il se plongea volontairement dans l'éternel sommeil. — La nature, seule divinité qu'il adorât, l'avait d'avance guéri de la terreur de ce passage suprême, si on en juge par la magnifique prosopopée qu'il lui fait prononcer au troisième livre de son poëme :

Mortel, quelles douleurs causent tes gémissements ?

Pourquoi pleurer à l'aspect de la mort? Si tu as coulé jusqu'ici tes jours dans les délices, si ton âme ingrate n'a pas laissé échapper les flots du bonheur comme un vase sans fond, convive rassasié, que ne sors-tu satisfait du festin de la vie? Heureux voyageur, que n'acceptes-tu les douceurs du repos? Si, au contraire, tu n'as pas cueilli les fruits que je t'ai prodigués, si l'existence t'importune, pourquoi rechercher plus longtemps des désenchantements et des ennuis? Je ne puis rien créer de nouveau pour ta joie; mon ordre est invariable. Ton corps n'est pas encore affaissé par les ans, tes membres ne languissent pas encore de vieillesse; mais rien ne changera à tes yeux, non-seulement quand ta vie triompherait de plusieurs siècles, mais lors même qu'elle devrait s'éteindre avec l'éternité.

La vie et la mort de Lucrèce furent donc sans sérieuse importance historique dans le grand mouvement littéraire de Rome. Il indiqua seulement aux poëtes qui devaient lui succéder comment le vers latin pouvait resserrer la pensée dans une formule à la fois concise et étincelante; il leur montra, dans la création, dans la philosophie et dans les scènes journalières, certaines sources poétiques jusqu'alors inexplorées; là se borna son influence et son enseignement.

Mais mille autres causes favorisèrent l'éveil des muses latines. Outre la vulgarisation des études grecques, le repos subit qui succédait à de longues agitations, laissait à la pensée le temps de germer et de se produire. Fatiguée par la turbulence factieuse des dernières années, Rome avait pris l'action en dégoût ; elle se retourna avec empressement vers les spéculations de la pensée.

Aussi y eut-il une sorte d'explosion du génie latin, et nous voyons paraître, à peu près en même temps, Virgile, Horace, Ovide, Pollion, Gallus, Properce, Tibulle et Tite-Live.

C'est cette profusion d'illustres écrivains qui a fait regarder le siècle d'Auguste comme le grand siècle littéraire de Rome !

Si l'on ne s'occupe que de la perfection de la forme, de l'heureux tour dans la composition et de la grâce des détails, nul ne peut contredire un pareil jugement ; mais pour ceux qui cherchent dans les monuments de l'intelligence la constatation d'un effort particulier et nouveau, la littérature du siècle d'Auguste paraît moins une œuvre originale qu'une restitution. On voit bien le génie imitateur qui arrange et perfectionne ; on cherche le génie créateur qui élève sur la route du

temps quelque chose que le passé n'a point connu. Prenez tous les grands écrivains du règne d'Auguste, vous pourrez dire d'où chacun d'eux procède, et quel est, dans la Grèce, son père intellectuel. On a trop assimilé ce siècle à celui de Louis XIV, traducteur lui-même et comparable à certains égards, mais original, du moins dans plusieurs de ses grands génies. Parmi les hommes du temps d'Auguste, quel équivalent trouverez-vous à notre Bossuet, qui fait pour la chaire ce que Démosthène avait fait pour la tribune; à Pascal, qui crée à la fois le pamphlet sérieux et l'analyse de la conscience; à Molière, le philosophe pratique, qui élève le bon sens à la hauteur de la poésie? — J'aperçois chez les latins des Fénelon, des Racine, des Boileau avec plus de ressources peut-être, mais sans plus d'initiative.

Voyez Virgile, qui marche à leur tête, Virgile l'habile coloriste, le narrateur émouvant, le poëte parfait! — Qu'est-il au fond? — Un émule heureux de Théocrite, un vainqueur d'Hésiode, un vaincu d'Homère! — Horace, plus personnel, mais de contours moins purs, emprunte une partie de ses idées à la philosophie grecque, une partie de ses mouvements à Pindare ou à Anacréon, une partie de ses rhythmes à Archiloque et à

Alcée. — Ovide remet en vers brillantés toutes les fables dispersées dans les poëtes de la Grèce. — Properce et Tibulle continuent Sapho avec moins de passion. — Tite-Live lui-même s'empare de la forme d'Hérodote et de Thucydide !

Il résulte de cette imitation plus ou moins lointaine je ne sais quoi d'arrangé bien que charmant, de moins direct quoique d'une franche beauté. La lumière éblouit encore, mais on sent que c'est un reflet. Sainte-Beuve a exprimé l'opinion que nous soutenons ici, dans des vers qui ont les allures fuyantes et les grâces voilées habituelles à sa poésie.

La muse des Latins, c'est l'Hellénie encore,
Son miel est pris des fleurs que l'autre fit éclore.
N'ayant pas eu du ciel, par des dons aussi beaux,
Grappes en plein soleil, vendange à pleins côteaux,
Cette muse moins prompte et plus industrieuse,
Travailla le nectar, dans sa fraude pieuse,
Le scella dans l'amphore, et là, sans plus l'ouvrir,
Jusque sous neuf consuls, lui permit de mûrir.
— Le nectar, condensant ses vertus enfermées,
A propos redoubla de douceurs consommées,
Prit une saveur propre, un goût délicieux,
Digne en tout du festin des pontifes des dieux.
— Et ceux qui, du Taygète absents, ou d'Erymanthe,
Ne peuvent, thyrse en main et couronnés d'acanthe,

En pas harmonieux, dès l'aube, y vendanger,
Se rabattent plus bas, à ce prochain verger,
Où le maître leur sert la liqueur enrichie
Dans sa coupe facile et toujours rafraîchie.

Faut-il en conclure que la littérature du siècle d'Auguste n'a point de caractère historique et n'a gardé aucune empreinte ? Nullement. La littérature d'Auguste a son cachet particulier qui la date dans l'histoire, et c'est à ce point de vue surtout qu'elle nous paraît intéressante à examiner.

Ce règne du vainqueur d'Antoine ne fut, à vrai dire, qu'une introduction. Il fallait, à la place de la société qui avait péri, en reconstituer une nouvelle. Pour fonder la dynastie impériale, on avait besoin de récréer un tempérament national. Il était indispensable de donner aux Romains des habitudes et des idées qui pussent assurer un avenir aux héritiers d'Auguste. Cette transformation de Rome, l'empereur romain crut que les artistes et les poëtes aideraient à l'accomplir. Ce fut à eux qu'il confia l'éducation du peuple nouveau qu'il voulait former. Dociles à l'impulsion donnée, tous y travaillèrent d'un commun effort, bien que par des moyens différents.

Leur grande croisade au profit de l'empire sembla se systématiser dans une triple impulsion.

D'abord l'amollissement des mœurs par la culture raffinée des arts et des lettres, par le goût des élégants loisirs, par la contagion d'un épicurisme tempéré et l'abdication des principes austères qui avaient fait la gloire de la vieille Rome. — Accoutumer les Romains à voir dans le plaisir le but de la vie, les désintéresser de la liberté, et leur montrer la patrie comme un vaisseau de passage sur lequel les dieux les avaient embarqués, en confiant le gouvernail à un César, n'était-ce pas préparer une nation de sujets, et consolider l'édifice encore vacillant de l'empire ? Cette tâche fut remplie par Properce, par Tibulle, par Ovide et surtout par Horace.

Mais il fallait, en même temps, retenir Rome sur la pente du luxe. La recherche des jouissances poussées trop loin menaçait son existence même. A force de l'assouplir on pouvait la voir se dissoudre. Les palais de marbre, les viviers, les jardins peuplés de statues envahissaient l'Italie jusqu'à n'y laisser de place ni à la vigne, ni aux moissons ; les esclaves avaient partout remplacé les colons latins, et cette terre romaine voyait disparaître chaque jour les Romains. Auguste fut frappé

de l'abus et sentit le danger. Il voulait un peuple soumis, mais il lui fallait un peuple. Les poëtes de la cour furent donc chargés de remettre l'agriculture en honneur et de chanter les charmes de la vie champêtre. Les mêmes voix qui avaient célébré les divinités faciles de la Rome impériale s'élevèrent pour honorer les divinités rustiques. Elles furent appuyées par une voix plus grave et plus pure, celle de Virgile, qui, en les embellissant, dicta dans ses *Géorgiques* les règles autrefois indiquées par Hésiode.

Cependant, il restait encore une troisième œuvre à accomplir.

La république en mourant avait emporté dans sa tombe la tradition romaine. Les barbares grossissaient les légions, les étrangers affluaient à Rome; la nationalité, que n'entretenaient plus les institutions primitives, s'effaçait rapidement. Auguste et ses amis s'effrayèrent à juste titre de cette révolution morale, et ne comprirent pas qu'elle n'était que la conséquence de la révolution politique. Ils se demandèrent ce que deviendrait Rome lorsqu'elle aurait oublié ses origines. Cette espèce de bâtardise d'un peuple qui n'a point d'ancêtres à continuer, et qui vit seulement du présent, leur parut l'acheminer vers une décadence inévitable. Ils

songèrent donc à réveiller la tradition historique, et Mécène encouragea Tite-Live à raconter aux Romains les annales de leur histoire.

Malheureusement ces récits avaient le danger de reporter les esprits vers les gloires de la république. Les confidents d'Auguste sentirent qu'il y avait autre chose à faire. Il fallait réveiller, sans doute, la tradition historique, mais en l'*impérialisant!* Qui empêchait de faire sortir la domination des Césars de l'origine même de Rome et de la montrer comme l'accomplissement des grandes destinées prédites à la ville éternelle? Les Césars ne descendaient-ils pas des héros troyens, et par eux de Vénus elle-même? La Grèce avait eu ses épopées faites pour les peuples, Rome devait avoir la sienne faite pour les empereurs! Cette œuvre difficile fut commandée au prince des poëtes latins, à Virgile.

Dans cette nombreuse pléiade d'écrivains qui illustrent le siècle d'Auguste, il en est donc deux qui semblent avoir plus particulièrement travaillé à en reproduire les tendances et qui sont plus spécialement l'expression de l'époque, en même temps qu'ils en sont la plus grande gloire. Ces deux chefs du mouvement littéraire du temps, vous les avez déjà nommés : c'est Horace, c'est Virgile.

Nous les prendrons comme deux types auxquels se rapportent tous les autres, et qui représentent, à eux seuls, sous sa forme la plus séduisante et la plus parfaite, le génie latin au règne d'Auguste. Tous leurs contemporains nous montreraient les mêmes sources d'inspiration, plus troublées et amoindries.

Horace était né à Venouse, ville frontière de la Lucanie et de la Pouille, 66 ans avant J.-C. — Son père était un simple affranchi, qui avait acquis une très-modeste fortune, comme greffier des ventes publiques, mais il n'épargna rien pour faire instruire son fils, et Horace lui en témoigna sa reconnaissance dans une de ses satires.

Si, après tout, ma nature est droite et déparée seulement par un petit nombre de défauts, qui sont comme quelques taches de rousseur sur un beau visage, si nul ne peut me reprocher justement d'être envieux, avare ou débauché ; si mes mœurs et ma probité (car il faut que je fasse mon éloge) m'ont rendu cher à mes amis, je le dois à mon père. — Bien qu'il vécût pauvrement d'un petit domaine peu fertile, il ne voulut point m'envoyer à l'école de Flavius, où les nobles bambins, issus de nos nobles centurions, s'en allaient, l'ardoise et la bourse de jetons suspendus au côté gauche, apprendre à calculer l'intérêt de l'argent pour l'époque des ides ;

— mais il osa conduire son fils droit à Rome pour y apprendre ce que le sénateur et le chevalier font enseigner aux leurs. A voir mes habits et mes esclaves qui me suivaient à travers la foule, on eut pu croire que je jouissais d'un revenu qui défrayait toutes ces dépenses. Mon père lui-même, gardien à l'œil sévère, me suivait chez tous mes maîtres. Que vous dirai-je enfin? Mon innocence, cette fleur de la vertu, fut préservée non-seulement de toute action honteuse, mais de tout soupçon. Il ne craignit pas de s'attirer des reproches si je ne devais être quelque jour qu'un modeste huissier ou un pauvre collecteur comme il l'avait été, et moi-même je n'aurais pas songé à m'en plaindre. Mais maintenant je dois le remercier de ce qu'il a fait, et, tant que j'aurai ma raison, je me réjouirai d'avoir eu un pareil père. Je ne m'excuserai pas comme tant de gens qui répètent que ce n'est point leur faute s'ils n'ont pas eu d'illustres aïeux! Non, car si la nature, après une certaine période d'années, permettait à l'homme de remonter le temps et de choisir des parents à son orgueil, content des miens, je n'irais pas en chercher de plus relevés au milieu des faisceaux et des chaires curules.

Après avoir achevé à Rome ses premières études, Horace se rendit à Athènes pour les compléter. Là, parmi les jeunes Romains qui fréquentaient les écoles, il en distingua un plus grave, plus silencieux, dont

l'œil pensif semblait toujours suivre, à travers l'espace, quelque image invisible. Chaque fois que, dans ses commentaires, le maître ramenait un souvenir de la Grèce, de Léonidas ou de Thémistocle ; chaque fois que le mot de liberté retentissait au milieu de cette jeunesse studieuse, son œil s'allumait d'un éclair rapide et sa figure austère s'illuminait d'une espérance contenue. — Cet étrange écolier était Brutus, qui méditait la délivrance de sa patrie et préparait tout bas la guerre contre les triumvirs.

Sa parole noble et convaincue lui avait déjà recruté des soldats parmi les auditeurs de Crattippe et de Théomneste ; Horace se laissa entraîner à leur élan. Il n'avait point fini de boire ce *vin de la jeunesse* qui enivre et pousse à toutes les généreuses témérités ; l'Horace d'Auguste n'existait point encore. Enrôlé comme tribun dans l'armée de la république, il combattit à Philippe, où le hasard vainquit pour Octave. Le génie en deuil qui avait promis à Brutus de lui apparaître dans ces plaines fatales, tint fidèlement parole, et si celui qui mérita le nom de dernier Romain l'aperçut avant de mourir, il dut reconnaître, sous son voile funèbre, la liberté elle-même.

Ce fut, en effet, le suprême effort de la vieille Rome

et quand Octave eut fait jeter la tête de Brutus aux pieds de la statue de Jules-César, tout rentra dans l'immobilité et dans le silence de la servitude.

Horace avait partagé le sort des troupes vaincues à Philippe, et lui-même déclare gaîment qu'il abandonna son bouclier afin de s'échapper plus sûrement. — On n'était plus au temps où les mères lacédémoniennes disaient à leurs fils en les armant : « Reviens vivant, avec ton bouclier, ou mort sur ton bouclier. »

Après la défaite qui amena la confiscation des biens d'Horace, celui-ci vint à Rome *honteux et sans ailes,* comme il le dit dans son épître à Florus, et il y exerça les humbles fonctions de scribe dans les bureaux de la questure. — C'était au même moment où Virgile, chassé de ses terres, recevait l'hospitalité d'un de ses anciens maîtres, le philosophe Syron.

La ressemblance des positions et des goûts commença entre les deux poëtes une amitié qui continua jusqu'à la mort de Virgile.

Tous deux ne tardèrent pas à se faire connaître de Mécène, qui les présenta à Auguste. Le nouvel empereur eut le mérite de reconnaître le parti qu'il pouvait en tirer et de se les attacher en les enrichissant.

Horace, particulièrement, lui devint agréable par sa

conversation enjouée et ses flatteries sincères. L'ancien tribun de Brutus avait bientôt pris congé de ses illusions républicaines ; l'épicurien, un instant égaré dans les camps du stoïque, reconnut, dès le premier regard jeté sur la cour d'Auguste, que c'était là le champ d'asile qu'il fallait à sa nonchalance studieuse et à ses voluptés choisies. Vivant entre les plaisirs de Rome et les loisirs de Tibur, sans autre souci que de philosopher à ses heures, de railler les ridicules du temps et de chanter ses bienfaiteurs et ses amis, il laissait couler les jours comme ces eaux paisibles qui ne rencontrent aucun obstacle et ne reflètent que de douces images.

La générosité d'Auguste avait dépassé tous ses vœux. Abrité par ce qu'il appelle sa *médiocrité dorée* et qui ressemblait singulièrement à l'opulence, il composait, en se jouant, ces courts chefs-d'œuvre, qui semblent des inspirations involontaires et aussi rapides que l'occasion qui les a fait naître.

L'empereur avait voulu l'avoir pour secrétaire, comme le prouve un fragment de lettre écrit à Mécène et conservé par Suétone. On y lit ces mots :

Autrefois je suffisais à ma correspondance avec mes

amis; maintenant je suis accablé d'affaires et infirme; je désire vous enlever votre Horace : il quittera donc votre table pour notre palais, et il nous aidera à écrire nos lettres.

Mais notre poëte sut échapper à cette domesticité déguisée, et Auguste eut le bon goût de ne point lui en garder rancune. Ses lettres, dont plusieurs passages nous ont été conservés, prouvent que, jusqu'au dernier moment, il se montra le protecteur, presque l'ami d'Horace. Il lui reprochait avec bienveillance de ne pas lui adresser ses vers et ne pas user près de lui de son crédit. Lorsque le poëte lui envoya son volume, il lui écrivit avec une familiarité bouffonne :

Dionysius m'a apporté votre petit livre; si petit qu'il soit, il me fournit contre vous matière à accusation. — Vous me paraissez craindre que vos livres ne soient plus grands que votre personne. Mais si la taille vous manque, il n'en est point heureusement de même de la rotondité; vous pourriez écrire sur un boisseau, et la forme de votre volume ressemble assez à celle de votre ventre.

Au moment même de rendre le dernier soupir, Auguste recommanda encore son auteur favori à Mécène,

et lui dit : *Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même.*

Une telle persistance de bonne volonté, nous dirions presque d'affection, s'il ne s'agissait d'Octave, explique les louanges d'Horace, de même que ses goûts justifient le rôle qu'il fit jouer à sa muse. Lorsque celle-ci seconde si bien les projets d'Auguste, c'est sans effort et en obéissant à ses propres penchants. Horace chante la paix et le plaisir pour son propre compte, autant qu'au profit de l'empereur. S'il engage les Romains à déposer les pensées sérieuses pour déguster le falerne ou pour écouter la voix de quelque jeune fille *au doux sourire et au doux parler*, c'est qu'il le fait lui-même et y trouve sa joie. Les bons serviteurs d'un système sont ceux qui y croient et qui l'appliquent. Aucun autre poëte n'était plus propre à transformer les Romains en Grecs de la décadence, à éteindre l'esprit public dans les placides jouissances d'un esclavage accepté, à effacer enfin lettre par lettre, de tous les cœurs, ce nom de citoyen auquel des générations entières s'étaient sacrifiées.

Qu'importait désormais au fugitif de Philippe les droits de Rome et ses institutions antiques ? Chassé de Tibur par l'hiver, il appelle ses amis aux plaisirs que la ville leur promet.

Vois-tu comme le Soracte se dresse tout blanchi d'une neige épaisse ; comme les forêts fléchissent sous le poids des frimats, et comme les fleuves s'arrêtent enchaînés par les glaçons.

Chasse le froid, cher Thaliarque, prodigue le bois dans ton foyer, que ton amphore sabine nous verse un vin de quatre ans, et abandonne le reste aux dieux. C'est à eux d'apaiser les vents qui luttent sur la mer orageuse, et qui font plier les cimes des vieux ormes ou des cyprès.

Ce que sera demain ! que t'importe de le savoir ! le jour que le sort te donne, jouis-en comme d'un gain. Aujourd'hui jeune et beau, ne méprise ni les danses ni les douces amours. Voici la saison des exercices au Champ de Mars et des promenades sous les portiques ; c'est l'heure convenue pour les rendez-vous et les chuchotements mystérieux du soir ; c'est maintenant qu'un rire charmant trahit la jeune fille dans le coin obscur qui la cache, et qu'on peut dérober les gages d'amour à un bras qui fuit ou à une main doucement rebelle.

Voilà les enseignements donnés à la jeunesse patricienne ; ce sont là désormais ses devoirs ! Comment résister à ces sollicitations énervantes faites dans un langage dont aucun autre n'avait encore égalé la grâce et la douceur.

Horace y revient sans cesse d'ailleurs. — Cette es-

pèce de fatalisme épicurien, si favorable au maintien des tyrannies, il le prêche sous toutes les formes avec le même accent aimable et convaincu. Tout à l'heure, c'était l'hiver qui inspirait ses conseils à Thaliarque; le retour du printemps ramène les mêmes conseils à Torquatus.

Les neiges se sont enfuies, les champs reverdissent et les arbres ont repris leur chevelure; la terre change de face; les fleuves décroissants rentrent dans leurs lits.

Déjà les nymphes osent reformer leurs chœurs de danse avec les Grâces demi-nues. L'année qui s'écoule et les heures qui emportent cet heureux jour nous crient ensemble : — N'oublie pas la mort! Les zéphirs adoucissent la froidure, le printemps est chassé par l'été qui doit fuir à son tour dès que l'automne chargé de fruits répandra ses trésors; puis la froide saison viendra de nouveau tout engourdir! Mais dans leurs cours rapides, les mois ne cessent de réparer leurs pertes; tandis que nous, une fois descendus près du pieux Énée et du puissant Tullus, nous ne sommes plus qu'ombre et poussière!

Qui sait si les dieux ajouteront à la somme de nos jours le jour de demain? ce que tu auras donné au plaisir, ton ami, échappera seul aux mains avides de tes héritiers; — quand tu ne seras plus et que Minos aura prononcé ton arrêt suprême, ô Torquatus, ni ta

noblesse, ni ton éloquence, ni tes vertus ne te rendront à la vie. Diane elle-même n'a pu délivrer des ténèbres infernales le chaste Hippolyte, et Thésée a vainement essayé de rompre les chaînes de son cher Pirithoüs.

Vous le voyez, c'est toujours le développement des beaux vers de l'ode à Leuconoé :

Filtre tes vins, resserre tes longs espoirs dans les étroites limites de la vie; tandis que nous parlons, le temps jaloux a fui; cueille le jour et ne crois pas au lendemain.

Morale qui gagna si bien de proche en proche, qu'elle devint toute la philosophie de cette nouvelle société romaine, qui, n'osant regarder ni son passé qui était un reproche, ni son avenir qui était une menace, ne cessa plus de s'avertir elle-même de jouir du présent. Ce qu'avait dit Horace, elle voulut bientôt le faire répéter aux choses elles-mêmes; l'ode du poëte romain fut mise en scène, et l'on vit, dans les festins de la Rome impériale, au milieu des fleurs et des fruits, un squelette d'argent dont le grimacement sinistre exitait les convives à profiter des joies présentes.

Et quelle autre préoccupation eût pu, en effet, la dé-

tourner du plaisir ? Les Caton, les Brutus et les Cicéron avaient autrefois à veiller au salut de la patrie ; mais les nouveaux Romains étaient délivrés de ce lourd fardeau. Les longs débats entre le droit et les ambitions renaissantes s'étaient enfin terminés par l'heureuse usurpation d'Auguste ; le peuple avait trouvé un maître qui consentait à tout conduire ! Aussi le poëte ne craint-il qu'une chose : c'est que le divin Auguste ne se lasse de sa puissance, lui qui, sous une forme mortelle cache évidemment le dieu de la paix et de l'industrie, Mercure, le fils ailé de Maïa.

Demeure longtemps sur la terre, toi qui daignes recevoir ici-bas le nom de vengeur de César ; demeure pour le bonheur des Romains ; que la vue de nos crimes ne te force pas à fuir indigné dans les cieux ; mais accepte de nous les grands triomphes et permets-nous de t'appeler notre père et notre maître.

Cependant, nous l'avons déjà dit, il ne suffisait pas d'accoutumer Rome à la vie frivole et aux respectueux enthousiasmes pour le prince, il fallait de plus la rappeler aux goûts de la vie champêtre. L'églogue s'alliait heureusement à l'ode anacréontique, et, près des buveurs et des amants, le divin Auguste était bien aise de

voir des laboureurs et des bergers. Le paisible bonheur des champs était un autre moyen d'isoler les Romains, de les endormir. Que pouvait-on craindre de ces Cincinnatus à qui on laissait leur charrue, mais à qui on avait enlevé leur patrie? Pourquoi ne pas les exciter à toutes les vertus de la république, pourvu qu'il ne fût point question de la république elle-même? L'empire ne pouvait-il avoir son Curius Dentatus aussi bien que la Rome d'autrefois? — Qui l'empêchait de cultiver son petit jardin pour César comme il l'avait cultivé jadis pour la liberté?

Les courtisans d'Auguste n'y voyaient point d'empêchement, et Horace y vit un thème favorable aux détails poétiques.

Comme tous les citadins un peu blasés, il aspirait au calme de la campagne et entrevoyait la vie rustique à travers les embarras de Rome. De sa villa de Tibur, il apercevait les troupeaux dispersés dans les pâturages, les robustes laboureurs penchés sur les sillons, les forts attelages côtoyants les routes ombreuses, et, séduit par ce tableau charmant, il s'exaltait pour une existence dont il ne voyait que la mise en scène et les décors, il enviait le sort de ces premiers Romains qui vivaient du travail de leurs mains sur le fonds défriché de leurs

pères ! Une fois à cheval sur cette fantaisie, sa rapide imagination en parcourait tous les détails, et les vers se succédaient sur ses tablettes, jusqu'à ce qu'à bout de verve et subitement réveillé, il se mît à rire lui-même de son extase.

Ainsi, dans la seconde ode du livre des Épodes, toujours citée et qui mérite de l'être, le trait ironique par lequel il termine son idylle, prouve qu'il a le sentiment secret de l'inutilité de ces tableaux. Horace en juge par lui-même. Ce ne sont là que des visions auxquelles se plaisent un instant des esprits mobiles ; mais ces efforts pour cacher la sueur du travail sous les guirlandes de la poésie ne persuaderont personne, on ne fait pas plus une nation de laboureurs qu'une nation de poëtes. — Ce sont les mœurs, les institutions, la longue transmission des coutumes qui lui donnent son caractère et ses aptitudes.

Aussi Horace n'aborde-t-il qu'en passant le rêve agreste ; il revient bientôt à ses apothéoses d'Auguste, à ses peintures railleuses de Rome, à ses causeries littéraires ou à sa philosophie du plaisir. — C'est là l'objet de ses satires et de ses épîtres.

Les premières, au nombre de dix-huit, sont l'esquisse la plus fine et la plus élégante qui nous ait été laissée

de la société romaine. Non qu'Horace aille, en général, au fond des hommes ou des choses?... Trop ami de sa gaieté et de son repos pour regarder vers les profondeurs sombres, il s'arrête habituellement aux surfaces. Il nous montre Rome, mais la Rome extérieure, celle qui suit la voie publique et que l'on retrouve aux bains ou au Champ de Mars.

Si parfois il arrête un passant, et s'il le regarde au cœur, ce n'est jamais que pour y voir l'homme de toutes les nations et de tous les temps. Souvent même cet homme est lui-même. Au jour des saturnales, par par exemple, il supposera que Dave, un de ses esclaves, profite de la liberté accordée à ses pareils pour lui faire la leçon et prouver que lui, qu'on traite de *pendard* et de *coquin*, vaut au moins son maître, qu'on regarde comme un sage et qui dîne chez Auguste.

Une autre fois il se représentera arrivant de la campagne, et retrouvant à Rome tous les embarras et tous les ennuis dont il était délivré. — Ici, c'est un ami qu'il faut cautionner ; — un homme d'affaire qui lui assigne un rendez-vous ; un solliciteur qui le prie d'appuyer sa demande près de Mécène ! et comme Horace s'excuse sur son peu de crédit, l'homme à la pétition

lui répond que tout dépend de lui, que s'il le veut bien la chose est faite.

Voilà près de huit ans que Mécène me reçut au nombre de ses amis, uniquement pour m'avoir dans sa voiture quand il voyage, et me faire des confidences du genre de celles-ci : — Quelle heure est-il? — Pensez-vous que le Thrace Gallina l'emporte sur Syrius? — Il faut s'envelopper, ce matin, le froid commence à piquer. — Et autres secrets d'État qui pourraient être confiés sans danger à une oreille percée. Cependant, depuis ce jour, on n'a cessé de me porter envie. Si l'on m'a vu au spectacle près de notre Mécène, si nous avons joué ensemble à la paume, tout le monde s'écrie : — *Décidément c'est le mignon de la fortune.* Une nouvelle sinistre s'est-elle échappée du Forum pour circuler dans les carrefours, tous ceux que je rencontre m'arrêtent : — Ah! cher ami, vous ne devez rien ignorer, vous qui approchez des dieux; qu'est-il donc arrivé chez les Daces? — Mais, je ne sais. — Allons! vous plaisantez toujours! — Que les dieux me confondent si j'ai rien appris! — Mais ces terres que César a promises aux soldats, les donnera-t-il en Italie ou en Sicile? — Je fais serment de mon ignorance et l'on m'admire comme un mortel unique, impénétrable.

Voilà, malheureux que je suis, comment je perds ma journée et je soupire au fond de mon cœur. — O chère campagne, quand pourrai-je te revoir? Quand pourrai-je, partagé entre la lecture de mes vieux livres, le

sommeil et les heures nonchalantes, oublier doucement cette vie tourmentée? Oh! quand paraîtront sur ma table ces fèves, parentes révérées de Pythagore, et ces menus légumes assaisonnés d'un lard friand! O veillées! ô festins des dieux! lorsque toute la maison soupe avec moi devant mon foyer et que mes joyeux serviteurs se rassasient de mets auxquels j'ai touché à peine. Affranchi des sottes lois de l'étiquette, chaque convive peut vider là, au gré de son envie, son verre, grand ou petit, selon qu'il porte bien le vin ou qu'il préfère se réjouir le cœur à petits coups.

Alors la conversation s'établit, non sur ce que possède autrui ou sur le mérite du danseur Lépos, mais sur ce qu'il importe à tout le monde de savoir : si le bonheur de l'homme vient de la richesse ou de la vertu; si c'est l'habitude ou l'intérêt qui fonde l'amitié; quelle est la nature du bien et ce qui le complète. — Au milieu de ces propos, le voisin Cervius ne manque jamais l'occasion de placer un conte de bonnes femmes, et si quelqu'un vante devant lui l'immense fortune d'Arellius, sans se douter de ce qu'elle entraîne d'inquiétudes, il commence aussitôt :

« Il y avait une fois un rat des champs qui reçut un rat des villes dans son pauvre réduit. Vieux hôtes, vieux amis. — Le rat des champs était un vrai cancre, chiche de son avoir, mais disposé pourtant à se desserrer un peu en faveur de l'hospitalité. En un mot, il ne plaignit ni les pois, ni l'avoine de son magasin; il apporta même, d'un délicat museau, des grains de raisin sec et des rogatons de lard qui n'étaient rongés

qu'à moitié ; mais ce fut en vain, il ne put vaincre les dédains de son hôte. Le rat des villes effleurait tout d'une dent aristocratique, tandis que le patron du logis lui laissait le meilleur, et, couché sur un peu de paille nouvelle, grugeait quelques grains de blé et d'ivraie. Enfin le citadin : — Quel plaisir trouvez-vous, mon cher, dit-il, à vivre de privations dans ce bois suspendu au dos de la colline? Que ne préférez-vous la ville et la société des hommes à vos forêts sauvages? Croyez-moi, ami, mettez-vous en route, car tout ici-bas ne vit que pour mourir, et, grand ou petit, nul ne peut fuir la camarde. Aussi, mon bon, pendant que vous le pouvez, donnez-vous de la joie, et vivez en vous souvenant toujours qu'il faudra bientôt mourir.

Ce discours frappe le rat des champs ; il déloge d'un bond, et les deux compagnons trottent ensemble vers la ville, avec l'intention de s'y glisser le soir par-dessous les murailles.

Déjà la nuit était au milieu de son cours, quand ils s'introduisent dans une maison opulente. Des tapis d'un rouge étincelant s'étalaient sur des lits d'ivoire, et les reliefs du festin de la veille remplissaient des corbeilles entassées. Le rat des villes installe notre paysan sur la pourpre, puis, comme un hôte qui a retroussé sa robe pour être plus alerte, il court chercher les mets l'un après l'autre et, en bon maître d'hôtel, il n'oublie jamais de goûte avant de servir. Le campagnard, tout réjoui de son changement de condition, s'étend voluptueusement et profite de chaque mets en vaillant convive. Mais tout à coup, voilà qu'un bruit affreux de

portes brusquement ouvertes les jette à bas du lit; et de courir éperdus, çà et là, tremblants, à demi morts, aux aboiements des molosses qui ébranlent la maison. Alors notre rustique : — Adieu, camarade, dit-il à son compagnon, cette vie n'est point mon fait; je retourne à ma forêt et à mon trou. La sécurité m'y consolera de mes pois chiches. »

Voilà cette fable que je vous avais annoncée dans mon premier chapitre; elle termine la satire d'Horace comme une vignette charmante qui complète le texte.

Les *Epîtres* traitent plus généralement des sujets littéraires ou philosophiques. Celle adressée aux Pisons n'est autre chose que l'art poétique si habilement refait dans notre langue par Boileau; les autres sont des confidences personnelles, des lettres en vers dans lesquelles Horace raconte ses impressions, analyse ses sentiments, explique ses principes, si l'on peut donner ce nom aux maximes mondaines et un peu trop faciles du poëte épicurien. Nulle part sa muse *pédestre*, ainsi qu'il l'appelle lui-même, ne fait preuve de plus de souplesse et de grâce. Il faut l'entendre confier à Mécène ses études philosophiques et ses beaux projets de réforme.

Maintenant, je laisse de côté les vers et toutes ces ba-

gatelles. Le vrai, l'honnête, voilà ce qui m'occupe, ce qui m'inquiète, ce qui me possède tout entier. J'amasse, je recueille, et bientôt on verra de mes œuvres! — Mais tu me demanderas peut-être quel est mon chef et dans quel système j'ai établi mes pénates. Dans aucun; je ne veux point jurer par les paroles d'un maître, je vais où m'emportent mes folles bouffées; mais partout je suis à l'auberge. Un matin je m'éveille dipos et je me plonge dans l'océan des affaires; la solide vertu n'a point de plus fidèle, de plus rigide champion; puis Aristippe me débauche, je retombe dans ses maximes, et plutôt que d'être l'humble serviteur des choses, je m'applique à me les approprier...

Sa dernière épître est adressée à son livre.

Allez, lui dit-il, vous soupirez pour les portiques de Vertumne et de Janus (*où étaient établis les libraires*), vous brûlez de paraître polis à la pierre ponce par la main des Sosies; vous maudissez les clefs et les verroux, chers à la modestie; vous gémissez d'être connus d'un petit nombre d'amis, et vous souhaitez la foule! — Hélas! ce n'est point pour cela que je vous avais élevés! — Mais allez donc, puisque votre impatience vous emporte; seulement, une fois envolés, n'espérez plus de retour. — Malheureux! qu'ai-je fait? direz-vous quand vous sentirez l'atteinte de la critique; mais il sera trop tard; vous savez ce qu'on fait d'un livre quand le dégoût succède à l'amour blasé du lecteur.

Si mon juste courroux contre votre imprudence ne m'abuse, vous pourrez plaire tant qu'il vous restera un air de jeunesse ; mais dès que les mains du vulgaire auront souillé vos marges, vous irez dans un coin, nourrir la mite paresseuse... ou, dans quelque quartier perdu, moisir aux mains d'un magister qui bredouille la syntaxe aux marmots.

Lorsqu'un chaud rayon de soleil vous amènera un nombreux auditoire, dites de moi que, né d'un simple affranchi sans richesse, j'osai déployer loin du nid paternel des ailes ambitieuses... — Ajoutez que je sus plaire à ce que Rome eut de plus illustre à la cour ou dans les camps. — Peignez enfin un petit homme court et tirant sur le grison, très-ami du soleil, très-prompt à s'emporter ; mais s'apaisant aussitôt. Que si, par hasard, on vous demande mon âge, dites que j'ai compté quatre fois dix hivers, surchargés de quatre années, lorsque Lollius a partagé avec Lépide les faisceaux consulaires.

Vous avez vu quels services Horace avait pu rendre aux idées que désirait faire prévaloir Auguste dans cette campagne littéraire des écrivains impériaux ; il ne pouvait rien entreprendre de long et de suivi ; c'était le cavalier numide de cette armée ; brillant, rapide, mais n'engageant que de courtes escarmouches.

Il fallait un poëte de plus longue haleine, capable de

chanter les travaux de la vie champêtre et d'immortaliser la tradition historique dans un impérissable chef-d'œuvre. Le sort qui avait déjà tant fait pour Auguste, lui donna Virgile, Auguste sut comprendre la richesse du présent.

Virgile était né 70 ans avant J.-C. dans un petit village voisin de Mantoue, appelé Andes, et qui existe encore aujourd'hui sous le nom de Petiola. Selon toutes les conjectures, son père était fermier et propriétaire de quelques terres. Bien que sans fortune, il fit instruire son fils d'abord à Crémone, puis à Milan, où Virgile prit la robe virile le jour même de la mort du poëte Lucrèce. Il se rendit ensuite à Naples et acheva de s'initier aux lettres grecques et aux études philosophiques, sans lesquelles une éducation littéraire semblait alors incomplète.

Après la victoire de Philippes, Octave ayant distribué à ses vétérans les terres voisines des villes qui s'étaient déclarées pour le parti de Brutus, celles du père de Virgile se trouvèrent confisquées, et le poëte vint à Rome, où il fut présenté à Mécène et par ce dernier à Auguste, qui lui fi rendre son modeste domaine. Sa première églogue célèbre ce bienfait de l'empereur.

Le père de Virgile, sous le nom de Tityre, est assis

à l'ombre d'un hêtre et voit passer Mélibée qui, chassé de ses champs par un des soldats vainqueurs, va chercher avec son troupeau un abri inconnu dans quelque terre lointaine. Il s'étonne de l'heureuse tranquillité du vieux berger, et celui-ci répond :

Un dieu, ô Mélibée, m'a fait ces loisirs... c'est à Rome que j'ai vu cette jeune divinité pour laquelle l'encens fume tous les mois sur nos autels. Je lui adressai ma prière et il me répondit aussitôt : — Enfants, continuez à faire paître vos taureaux, et laissez vos bœufs sous le joug.

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard ! ainsi tu garderas ton domaine, et il suffira à tes désirs, bien qu'il soit resserré par des rochers stériles et des marais hérissés de joncs. Tes brebis, près de devenir mères, n'auront ni à essayer des pâturages inaccoutumés, ni à braver la contagion d'un troupeau voisin. Heureux vieillard, tu continueras à respirer l'ombreuse fraîcheur au milieu des fleuves connus et près de tes sources sacrées. Ici, les abeilles qui viennent sucer les fleurs le long de la haie de saules, limite de ton héritage, t'inviteront au sommeil par leur léger bourdonnement ; là, sur la roche escarpée, le bûcheron jettera au vent ses chansons, tandis que tes ramiers préférés et que la tourterelle roucouleront doucement à la cime de l'ormeau.

Nous, au contraire, nous irons chercher une patrie

chez les Africains altérés, en Crète sur les bords du rapide Oaxe, ou près des Bretons que l'Océan sépare du reste de l'univers. — Ah ! ne pourrai-je donc jamais revoir, après un long exil, les limites du champ paternel, le toit couvert de gazon de ma pauvre chaumière ! Ne pourrai-je encore admirer les épis mûrs de mon doux royaume ! — Un soldat impie sera maître de ces guérets si bien cultivés ; un barbare récoltera ces moissons ! Voilà où les discordes civiles nous ont conduits ; malheureux ! voilà pour qui nous avons ensemencé nos sillons. — Greffe encore maintenant tes poiriers, ô Mélibée, et plante tes vignes en rayons ! Allez, allez, chèvres jadis heureuses ! Couché au fond d'une grotte tapissée de mousse, je ne vous verrai plus, de loin, suspendues à la roche verdoyante ; vous ne m'entendrez plus chanter, ô chères compagnes, et je ne vous mènerai plus brouter le cytise ou le saule aux bourgeons amers.

On ne peut se méprendre à cet accent suave et nouveau ; c'est bien celui d'un grand poëte, c'est de plus celui d'un véritable ami des champs ! Il est évident que les aspects rustiques lui sont familiers, qu'il en a analysé tous les détails, qu'il en a respiré tous les parfums. Ce n'est plus, comme Horace, un citadin qui vante la campagne ; c'est l'enfant élevé au milieu des scènes champêtres et chez qui tous les souvenirs sont

restés des images. — Il n'a point seulement admiré la nature du haut de son char de voyageur ou de la terrasse de sa villa; il a vécu avec elle; il a reçu ses plus intimes confidences. Ce poëte de la cour d'Auguste est toujours au fond un paysan de Mantoue. On le reconnaît à ce touchant retour vers *les limites du champ paternel, le toit couvert de gazon de la pauvre chaumière* et *les épis mûrs de son doux royaume!*

Malheureusement ses nouveaux amis ne lui permettront point de s'arrêter à ces tableaux. La muse de Théocrite leur semble un peu agreste et demande à être ornée; Virgile voudra, comme il le dit : *rendre la campagne digne d'un consul!* Aussi ses églogues sortiront-elles trop souvent de leur cadre champêtre. Surchargées d'allusions politiques ou même de science philosophique (comme la sixième, par exemple, dans laquelle Silène explique l'origine du monde d'après les Épicuriens), elles ne nous présenteront plus qu'une sorte d'énigme dont quelques vers charmants ne peuvent racheter les obscurités. Tous ces personnages contemporains, célébrés sous le nom de Daphnis ou de Palémon, forment une mythologie bucolique dont nous avons perdu la clef, ce que, pour notre part, nous regrettons médiocrement.

Les commentateurs se sont pourtant efforcés de la retrouver, et l'on ferait un volume des bizarres imaginations auxquelles plusieurs d'entre eux ont été conduits. — Il en est qui sont allés jusqu'à voir dans la quatrième églogue adressée à Pollion, et où le poëte, voulant glorifier la victoire d'Auguste, déclare que *les temps prédits par la sibylle sont enfin arrivés,* il en est, dis-je, qui ont vu dans cette figure poétique le pressentiment de la venue du Christ ! Comprenez, si vous le pouvez, comment le poëte païen Virgile s'est trouvé transformé en prophète annonciateur ! — ou plutôt ne cherchons pas à comprendre, et passons.

Virgile avait employé trois années à composer ses dix églogues ; il en consacra sept à son poëme des *Géorgiques,* non qu'il travaillât lentement, mais parce qu'il se montrait difficile envers lui-même, et revenait sans cesse sur le travail achevé. Chaque matin il dictait un grand nombre de vers et passait le reste de la journée à les réduire à un petit nombre.

— Mon poëme, disait-il plaisamment, est comme les petits ours, à qui leur mère ne donne une forme qu'à force de les lécher.

A vrai dire, pourtant, il semble que le poëte se soit moins occupé de la forme proprement dite que des dé-

tails. L'ordre manque à son poëme, il confond les matières, revient sur ses pas et lasserait la patience du lecteur s'il ne le tenait sans cesse émerveillé devant ses admirables broderies.

Aussi, ce que l'on retient surtout dans les *Géorgiques*, ce sont les épisodes.

Le premier chant débute par une invocation aux dieux, parmi lesquels le poëte ne manque point de placer César Octave. Il n'ose indiquer son rang dans l'Olympe, mais il lui propose successivement la terre, la mer et le ciel (car le Tartare, dit-il, ne peut se flatter de l'avoir pour roi) ; puis, entrant dans son sujet, il explique l'origine de l'agriculture et les intruments nécessaires au labour ; il apprend à distinguer les terres, à reconnaître l'époque favorable pour chaque travail, à observer la marche régulière des astres, et rappelle à ce propos comment cette marche fut troublée à la mort de César.

Ce tableau des prodiges lugubres qui annonçaient aux Romains de terribles châtiments se termine, comme toujours, par l'apothéose d'Auguste. — Faire de l'ancien triumvir l'unique ancre de salut de Rome, la personnification de la paix et le réconciliateur obligé entre les hommes et les dieux était,

dès lors, le plus sûr moyen de consolider une usurpation.

Dans le second livre, Virgile traite de la culture des arbres et trouve moyen d'amener ce magnifique éloge de la terre italique pour lequel les républicains de Rome eux-mêmes purent lui pardonner tout le reste. Il termine par un retour plein de grâce amoureuse vers les douceurs de la vie champêtre.

O trop heureux l'homme des champs, s'il connaissait son bonheur ! Loin des discordes armées, la terre toujours juste verse pour lui de son sein une nourriture facile. S'il n'habite pas une de ces demeures aux toits élevés dont les vastes portiques sont inondés, dès le point du jour, par les flots de clients qui viennent saluer le maître : s'il ne peut s'extasier devant des portes brillantes d'écaille, devant des tapisseries brochées d'or ou des vases d'airain de Corinthe; si la pourpre corruptrice de Tyr n'a pas altéré la blancheur de ses laines et s'il n'a pas mêlé les bois parfumés à l'huile sortie de ses pressoirs, il est riche de ressources variées. Il peut, sans sortir de son domaine, chercher le repos dans de fraîches retraites, aux bords des lacs d'eau vive. Couché au fond de quelque fraîche Tempé, il écoute le mugissement de ses bœufs et il laisse le doux sommeil descendre des feuilles sur sa paupière. — Là, son regard aperçoit de gras pâturages, de vastes forêts et une jeu

nesse endurcie par le travail, à qui le bonheur coûte peu. Les dieux sont servis, les parents respectés; Astrée fuyant la terre laissa chez eux les derniers vestiges de ses pas.

Le troisième chant s'occupe des troupeaux; il contient la description d'une épizootie qui avait ravagé l'Italie, et que tous les poëtes didactiques ont imité depuis.

Enfin, dans le quatrième chant, Virgile entretient Mécène, par ordre duquel il déclare avoir entrepris son travail, des soins que demandent les abeilles. Il termine par l'épisode d'Aristée et la descente d'Orphée aux enfers.

Cette sèche analyse ne peut donner aucune idée des *Géorgiques,* mais elle suffit pour rendre visible l'intention du poëte. — Quant à la beauté des développements, vous en trouverez un reflet, affaibli, sans doute, mais non pas sans charme, dans la traduction de Delille, la seule traduction en vers d'un poëme étranger qu'on puisse lire. Dans cette poésie didactique, qui demande moins d'inspiration que de ressources, et où le tour de force supplée à l'imagination, l'adresse du versificateur français a heureusement lutté contre l'élé-

gante élévation du modèle. On ne sent que rarement la gauche attitude d'une muse traductrice qui, lorsqu'elle s'efforce de reproduire une expression ou un geste, n'arrive le plus souvent qu'à sa grimace. En acteur habile, Delille a su prendre le costume du poëte qu'il voulait représenter ; il a sa démarche et quelquefois son accent. — Seulement c'est un acteur ! — Quoi qu'il puisse faire, l'insuffisance de l'imitation se trahit ; à chaque instant on aperçoit le rouge, et çà et là on devine l'oripeau.

Mais c'est bien autre chose dans l'*Énéide!* Ici l'immensité du travail surpassait les forces du versificateur français. Le mécanisme de la langue poétique, quelque ingénieux qu'il fût, ne suffisait plus pour rendre des caractères et des passions. Transporté au milieu des grandes aventures de l'épopée, Delille a l'air d'un nageur sûr de lui dans un fleuve paisible, mais qui, obligé de lutter tout à coup contre les flots de la mer, se trouble, enfonce et sent qu'il se noie.

Telle était, au reste, la difficulté de l'entreprise que tous ceux qui l'ont tentée depuis y ont échoué plus complétement que lui, et sa traduction est encore restée le plus honorable échec que l'on ait subi dans cette tentative.

Le moyen, en effet, de donner à notre alexandrin monotone assez de variété pour conduire le lecteur jusqu'à la fin du douzième chant par de continuels renouvellements? Virgile y a réussi à peine avec sa langue prosodiée, sa liberté d'inventeur et les prodigieuses ressources d'un des esprits le plus naturellement poétique qui se soit jamais révélé.

Nous avons déjà dit quel avait été son but en écrivant l'*Énéide*. Il voulait faire pour Rome ce qu'Homère avait fait pour la Grèce, réunir l'*Iliade* et l'*Odyssée* dans une épopée latine qui populariserait parmi les Romains l'histoire de leurs origines.

D'après la tradition demi-fabuleuse de l'Italie, les Troyens fugitifs débarqués dans le Latium sous la conduite d'Énée, passaient pour les pères de la race romaine. — Jules César prétendait même descendre directement du fils de Vénus et d'Anchise par Iule.

Le choix du héros avait donc l'avantage de confondre la légende césarienne et la légende nationale, de donner une base commune à Rome et à l'empire.

Restait à coordonner les éléments épars de la tradition, à l'enrichir d'inventions attachantes, à créer des caractères dramatiques, à faire enfin du nouveau poëme

une sorte de mirage de l'Italie comme ceux d'Homère l'avaient été de la vieille Grèce.

Virgile nous paraît avoir fait à cet égard tout ce que l'on pouvait attendre d'un génie fécond, attentif, et qui, chose merveilleuse, unissait la patience à l'impressionnabilité. Partout il a lié les événements de son poëme aux lieux et aux familles les plus célèbres de l'Italie. — La nourrice d'Énée est inhumée sur le mont Caïete et lui donne son nom ; le Promontoire de Misène reçoit le sien d'un des hérauts de l'armée troyenne ; le pilote Palinure nomme un autre cap ; les Claudius, les Memmius et les Cluentius retrouvent dans le poëme leurs ancêtres *Clausus, Menesthée* et *Cloanthe*. Les paysages sont d'une si scrupuleuse vérité, qu'on les reconnaît encore aujourd'hui et qu'un voyageur peut, l'*Énéide* à la main, parcourir les lieux décrits par le poëte latin.

Celui-ci avait bien compris qu'une épopée doit embrasser l'ensemble de la nature physique et de la nature morale ; qu'il fallait y trouver enfin le monde résumé. Lorsque le Tasse travaillait à la *Jérusalem délivrée*, il conduisit un jour un de ses amis sur une hauteur et lui montrait l'horizon immense qui se déroulait sous leurs yeux. — Vous voyez, lui dit-il, ces

campagnes fécondes, ces fleuves, ces montagnes, ces mers, ce ciel où se cachent les esprits invisibles et ces villes où s'agitent les hommes? Voilà mon poème! — Virgile s'était évidemment dit la même chose; mais, comme le Tasse, il a eu moins de puissance que de volonté.

Son épopée prend le fils d'Anchise et de Vénus, sept ans après la ruine de Troie. Éole, excité par Junon, qui reste ennemie implacable des Troyens, disperse sa flotte au moment où il apercevait déjà l'Italie, et la jette sur les côtes d'Afrique, près de Carthage. Vénus se présente à son fils sous les apparences d'une chasseresse, et l'engage à demander asile à Didon, reine de la ville nouvellement fondée.

Didon, qu'elle enflamme d'amour pour Énée, reçoit le héros troyen comme un envoyé des dieux. — Celui-ci raconte la destruction de Troie et ses longues prérégrinations à travers mille dangers.

Toute cette partie de l'*Énéide* est une réminiscence presque continuelle de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Quelquefois Virgile ne fait que prendre l'image ou la pensée d'Homère; il la travaille, l'embellit souvent, mais sans pouvoir déguiser le larcin.

Didon, qui a laissé voir son amour à Énée, va le

prendre pour époux, lorsque Jupiter ordonne au héros troyen de poursuivre sa route et d'aller s'établir en Italie où l'attendent de grandes destinées. Énée, soumis à la volonté du maître des dieux, se décide à partir secrètement. Didon aperçoit, aux premières lueurs du jour, la flotte qui s'enfuit à pleines voiles! Alors se frappant le sein et maudissant l'ingrat qui l'abandonne, elle prononce contre lui des imprécations, le voue aux furies vengeresses, et s'adressant enfin à son peuple :

Et vous, Tyriens, que sa race, que la nation qui doit naître de lui, soient à jamais poursuivis de votre haine. Qu'il n'y ait jamais entre les deux peuples ni amitié, ni alliance. Un jour, j'en ai l'espoir, de mes cendres sortira un vengeur qui poursuivra sans relâche cette colonie de Troyens avec la flamme et avec l'épée. Maintenant, plus tard, toujours que les deux nations soient ennemies, que les terres, les flots, les hommes, se combattent sans merci. — Je lègue la guerre à nos derniers neveux.

. . . . . .

Elle dit, et frémissante, égarée, le cœur plein de sombres résolutions, elle promène autour d'elle des yeux injectés de sang. Ses joues marbrées frémissent; déjà pâle de la mort qui l'attend, elle se précipite dans la

cour intérieure de son palais, *où elle a fait entasser en forme de bûcher tout ce qu'elle tient d'Énée;* elle monte jusqu'au sommet, saisit une épée dont elle avait fait présent au héros troyen, mais, hélas! pour un autre usage; elle regarde un instant les riches étoffes qu'elle avait reçues de lui, et cette couche nuptiale bien connue! étouffée d'abord par l'émotion et les larmes, elle se jette enfin sur la couche et prononce ces dernières paroles : — Adieu, dépouilles douces à mon cœur, tant que les destins et l'amour l'ont permis; recevez mon âme et délivrez-moi de mes tortures. — J'ai vécu; j'ai fourni la carrière que la fortune m'avait ouverte; c'est une grande ombre que je lègue aux enfers. J'ai fondé une ville puissante; les murs que je vois sont mon ouvrage... Trop heureuse, hélas! si les vaisseaux troyens n'avaient jamais touché nos rivages.

A ces mots, elle appuie ses lèvres sur la couche nuptiale. — Mourons donc sans vengeance, dit-elle; mais mourons! c'est ainsi, c'est ainsi que je veux descendre aux enfers! Que de la haute mer le Troyen repaisse ses yeux de la flamme de ce bûcher, et qu'il emporte avec lui l'annonce de ma mort pour augure.

Elle parlait encore lorsque ses femmes, qui l'avaient vue fléchir tout à coup, aperçoivent l'épée teinte de sang et ses mains qui retombaient inanimées.

Ceci est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de la passion moderne : on chercherait vainement rien de pareil dans Homère. C'est seulement à l'apparition des

tragiques grecs que l'amour revêt ce caractère émouvant. Son exaltation est le signe d'une société dans laquelle le cœur prend plus d'importance et où les instincts se transforment en sentiment.

L'anacronisme par lequel Virgile fait Énée contemrain de Didon, et la haine léguée à son peuple, par la reine délaissée, contre les descendants du prince troyen, est, en outre, un trait de génie. Cette origine donnée à l'inimitié de Rome et de Carthage appartient bien à l'épopée dont la mission est de poétiser les annales d'une nation et l'on aime à entendre Didon qui, près de monter sur un bûcher, annonce au fondateur de Rome les vengeances d'Annibal.

Cependant Énée continue sa navigation. Il relâche en Sicile; où Virgile fait célébrer des jeux comme Homère dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*; puis il consulte la Sybille de Cumes, descend aux enfers et aborde enfin en Italie, où il est accuelli par le roi Latinus qui lui promet en mariage sa fille Lavinie.

Mais Turnus, roi des Rutules, qui recherchait la main de cette dernière et qui est excité par Junon, soulève tous les peuples du Latium contre les Troyens.

Énée, conseillé par le dieu du Tibre, remonte le fleuve jusqu'à Pallantée, pour demander du secours au

roi Évandre, qui s'est établi avec une colonie d'Arcadiens au lieu même où Rome doit être bâtie.

Évandre habite un palais de chaume, son trône est une chaise d'érable recouverte de la peau d'un lion, sa garde, deux chiens qu'il nourrit lui-même, ses poëtes, les oiseaux qui chantent sur sa tête! Mais ces campagnes encore sauvages doivent devenir un jour la grande Rome! Là sera le *Forum*, ici le quartier des Carènes, où s'élèveront les palais de Lucullus. Évandre montre à son hôte le bois d'Argilète, la porte Carmentale, la roche Tarpéienne et l'emplacement du Capitole, qui inspirait déjà une respectueuse terreur!

Le bon roi accorde à Énée un corps de troupes commandé par son fils Pallas, et Vénus, se rappelant sans doute le merveilleux bouclier qu'a autrefois forgé Vulcain pour Achille, en réclame un non moins précieux, sur lequel le divin forgeron a représenté, par anticipation, tous les exploits qui doivent illustrer plus tard le peuple romain.

Les quatre derniers chants décrivent les combats des deux armées, terminés enfin par la mort de Turnus. Longtemps regardés comme inférieurs aux premiers, il ont été réhabilités par Chateaubriand, qui remarque avec raison que ce sont les seuls qui appartiennent en

propre à Virgile, et qu'à bout de ses imitations d'Euripide ou d'Homère, il y a multiplié les inspirations personnelles et créé des caractères dont les types n'existaient point avant lui. Tels sont ceux de Camille, la séduisante amazone, que le Tasse a copiée, en l'affaiblissant, dans Clorinde; tels sont surtout Nisus et Euryale, ces deux amis si touchants de beauté, de dévouement, de jeunesse, qui combattent et meurent l'un près de l'autre, comme deux Spartiates du bataillon sacré.

Quant à la forme destinée à faire valoir ce plan ingénieux, elle est presque constamment noble, harmonieuse, savante. — Il n'est pas une page où n'étincellent des vers qui frappent et restent imprimés dans la mémoire en vivantes images!

D'où vient donc que l'*Énéide* ne vous emporte point comme les poëmes d'Homère? que, sans rien pouvoir y reprendre vous l'admirez faiblement, que la perfection même des détails semble tourner contre le poëme et vous allanguit? — D'où cela vient? De ce que l'épopée de Virgile est une œuvre artificielle, tandis que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont nées spontanément.— De ce que l'un procède de l'inspiration nationale et en a le mouvement, tandis que l'autre est l'œuvre d'un poëte de

cour et qu'on y sent les précautions de l'art. Le génie a besoin de s'appartenir à lui-même. Il faut qu'il obéisse sans calcul à l'mpulsion de la muse. L'imagination des poëtes ressemble à ces harpes éoliennes que l'on suspend aux rameaux, et qui, selon le vent qui passe, font entendre un son sauvage ou mélodieux. Pour écrire l'épopée de Rome, il n'eût point fallu se rappeler que l'empereur avait fait substituer, dans *les Géorgiques*, à l'éloge de Gallus l'épisode d'Aristée; il n'eût point fallu voir en perspective l'évanouissement d'Octave en composant les beaux vers sur Marcellus; il n'eût point fallu surtout se trouver riche de plus d'un million donné par Auguste et dont on devait lui rendre la valeur en gloire et en plaisirs. — Virgile a fait tout ce que pouvait faire le génie enchaîné à des obligations, mais il a été la preuve que les grandes œuvres ne se commandent pas et qu'elles doivent germer d'elles-mêmes, à leur saison et dans une terre libre.

Quand Voltaire a dit que *si Virgile était l'ouvrage d'Homère, c'était son plus bel ouvrage,* il a, comme trop souvent, sacrifié la justice à un trait brillant. Le plus bel ouvrage d'Homère c'est cette nationalité grecque dont il a été, pendant tant de siècles, le père nourri-

cier; c'est cette tradition héroïque transmise depuis la guerre de Troie jusqu'à Platée, c'est ce peuple enfin à qui il a donné une langue, une littérature, un sentiment commun, et dont il a fait le plus merveilleux peuple de la terre !

En lisant Virgile, il me semble suivre une de ces rivières où mon regard ne rencontre que villas charmantes, parcs aux dessins variés, villages coquets ou cités opulentes. — J'admire l'art mis au service d'une riche nature.

Mais quand je me trouve devant Homère, je crois entendre les grondements profonds de l'Océan; mon œil se perd dans des horizons sans limites, et je sens que c'est de là qu'est sortie la nuée qui a formé la rivière, et que c'est là qu'elle retourne elle-même.

CHAPITRE IV

Tite-Live; son histoire niée par les Allemands. — Salluste; sa vie et ses œuvres. — Un débat dans le sénat romain. — L'ère des Césars. — Juvénal et ses satires, — Tacite et Suétone. — Récit de la mort de Néron. — Péroraison de *la vie d'Agricola*. — Fin de l'empire romain.

En parlant des efforts tentés par Auguste pour conserver, en la reconstituant, la tradition historique des Romains, nous avons nommé Tite-Live, dont la grande histoire prenait Rome à sa fondation et la conduisait jusqu'à l'an 743, c'est-à-dire jusqu'à la mort de César.

Son ouvrage était partagé en cent quarante Décades; il ne nous en reste que trente-cinq, encore quelques-unes sont-elles incomplètes; mais elles suffisent pour nous faire connaître le système adopté par Tite-Live.

Voulant populariser l'histoire nationale, il se décida

à la puiser dans les traditions. Tous les récits conservés par la transmission populaire furent scrupuleusement recueillis par lui, et il en fit les origines de son histoire.

Ce n'est pas tout : comme Thucydide, il entremêla son récit de discours supposés qui devaient lui donner une réalité plus vivante, mais sans avoir, comme l'historien grec, les documents certains qui pouvaient donner à ces discours, sinon pour la forme, au moins pour le fond, une sorte d'authenticité.

Le livre y perdit évidemment comme histoire ; mais il y gagna comme intérêt et comme couleur. Flottant, pour ainsi dire, entre l'épopée et la chronique, l'œuvre de Tite-Live emprunta à ce double voisinage un accent si dramatique et si élevé, que, dans sa tragédie des *Horaces*, Corneille n'a eu souvent qu'à traduire en vers la prose de l'historien latin.

Ceci suffirait pour expliquer la popularité des Décades. Elle fut telle que Caligula, irrité de les voir entre toutes les mains, ordonna de les saisir dans les bibliothèques pour les détruire ! — Devant ces grands et poétiques tableaux de la vertu des ancêtres, il éprouvait, sans doute, la même colère que le parricide qui tuait à coups de pierre une heureuse nichée de jeunes

oiseaux, en disant qu'ils l'accusaient, dans leurs chants, d'avoir tué son père.

Le pape Grégoire le Grand reprit, longtemps après, la même œuvre de destruction, parce que, disait-il, « les miracles des faux dieux que rapportait Tite-Live, pouvaient ébranler la foi des chrétiens ! »

Par compensation, l'histoire de Tite-Live fut tellement recherchée lors de la renaissance des lettres en Europe, que l'on vit des savants mettre leurs terres en vente afin d'acheter un manuscrit des Décades, et que Cosme de Médicis, pour faire réussir une négociation près d'Alphonse, roi d'Aragon, lui en envoyait une belle copie. On engagea d'abord le prince espagnol à ne pas la recevoir, de peur que le manuscrit ne fût empoisonné (le poison était, dans cet heureux temps, un des arguments diplomatiques le plus en usage); mais Alphonse ne put résister au désir de relire un auteur dont il préférait le style, selon ses propres expressions, aux concerts des plus habiles musiciens, et qui le charmait jusqu'à guérir ses maladies.

Enfin, Henri IV, dans son enthousiasme gascon pour l'historien latin, déclarait qu'il donnerait une province de France à celui qui découvrirait une de ces Décades! — Heureusement qu'on ne lui proposa pas le marché.

Tite-Live est de l'école historique à laquelle on a donné dans ces derniers temps le nom d'école pittoresque, et que les travaux de MM. de Barante, de Ségur, (l'historien de la grande armée), et même d'Augustin Thierry, qui y appartient par plusieurs côtés, ont justement mise en faveur.

Il est la plus haute et la plus complète expression d'un genre dans lequel l'écrivain s'efface lui-même, en s'interdisant la critique qui choisit et la doctrine qui juge, pour s'imposer, avant tout, la tâche de reproduire le passé dans sa naïveté. Tite-Live est, en un mot, le type qu'a défini Quintilien, en disant que l'historien devait écrire *pour raconter et non pour prouver*.

On a vivement attaqué de nos jours, non-seulement le système historique adopté par Tite-Live et que nous ne prétendons pas défendre, mais son livre lui-même. Parce que beaucoup de fables avaient été mêlées à l'histoire des premiers âges de Rome, les Allemands ont résolûment nié toute cette histoire et se sont déclarés mieux instruits que les auteurs latins des faits dont ceux-ci étaient plus rapprochés de près de vingt siècles! — Et savez-vous d'où ils tirent, pour cela, leurs preuves? — De l'historien même qu'ils regardent comme un romancier, ou d'autres écrivains qu'ils déclarent

aussi peu dignes de foi ! Leur système d'argumentation est appuyé tout entier sur ce principe : *prendre pour vrai dans chaque livre ce qui favorise leur explication et pour faux ce qui la contredit.*

Mais quelle est l'histoire que n'altère point la légende populaire? Ne la voyons-nous pas se glisser dans le récit des faits contemporains eux-mêmes, et faudra-t-il pour cela répudier ces faits? Nierez-vous un événement toutes les fois que des circonstances fabuleuses y auront été ajoutées. — Car tout le raisonnement des Allemands et de leur école se réduit à cette argumentation : — La chose n'a pu se passer ainsi, donc elle n'a point eu lieu !

Et qu'ont-ils substitué à l'histoire acceptée jusqu'à nos jours? Des suppositions ! On a renversé le roman populaire pour y substituer un roman philosophique ! Ainsi, grâce à Niebuhr et à ses adhérents, nous savons aujourd'hui que les rois de Rome sont des mythes ; chacun d'eux ne représente pas un homme, mais une évolution sociale ? Romulus symbolise le règne de l'aristocratie ; son frère Rémus, qu'il tue, représente la démocratie ; Brutus, fils de Tarquinia, signifie l'indépendance nationale naissant de la tyrannie ; en un mot, toute l'histoire romaine de ces premiers temps exprime,

par des noms d'hommes, des idées générales et collectives ; c'est un immense logogriphe offert à la postérité !

Et quel est l'auteur de cette énigme compliquée ! — Au dire des Allemands, c'est tout le monde ! Nous avons, sans nous en douter, la singulière habitude de traduire ainsi les faits généraux, et le genre humain est perpétuellement occupé à transformer des systèmes sociaux en biographies !

Aussi attendez que quelque érudit d'outre-Rhin raconte la révolution française : il prouvera que les noms célèbres qui y figurent ne sont point des personnalités réelles, mais des abstractions. — Louis XVI représente évidemment l'idée monarchique décapitée par l'idée démocratique ; Robespierre, c'est la classe juridique ; Danton, la violence révolutionnaire ; Napoléon, le peuple armé ! — Les écrivains français qui les ont regardés comme des individualités vivantes, ont prouvé leur *manque de critique*, et les historiens philosophes ne peuvent voir dans ces grands noms que des symboles, comme dans Romulus, Tarquin, Coriolan et Guillaume Tell !

Sérieusement, est-ce là ce qu'on appelle réformer l'histoire? Quoi, parce que tout ne peut être cru dans Tite-Live, tout sera déclaré fabuleux? Les anciens au-

ront accepté pour vrai un récit imaginaire, *dans le fond comme dans les détails*, et il aura fallu attendre jusqu'au XVIII^e^ siècle pour s'apercevoir de sa fausseté ?

Et que met-on en avant pour soutenir une pareille opinion ? — L'aveu fait par Tite-Live qu'il a consulté des documents incertains ? (Comme si ce n'était point le cas de tous les historiens, sans que tous aient la bonne foi d'en convenir.) — La découverte de certains fragments de vers dans sa prose, d'où l'on a conclu des emprunts à de vieilles chansons et à de vieux poëmes (comme si la prose de Cicéron, de Pline, de Sénèque ne renfermait pas également un grand nombre de vers involontaires) : — enfin les contradictions fréquentes du récit (comme si ces contradictions ne s'expliquaient point par l'inexactitude des copistes auxquels nous devons la transmission des Décades). — En résumé, toute la critique faite de Tite-Live repose sur des inductions, tandis que la valeur de son œuvre est établie par l'adhésion des contemporains et par l'admiration de dix-huit siècles.

Au reste, une autre école historique avait été fondée quelques années auparavant par Salluste : c'était celle qui, prenant le contre-pied de l'école de Tite-Live, veut

avant tout que l'histoire soit une leçon et prouve quelque chose.

Salluste était né à Amiterne, ville considérable du pays des Sabins, dont on retrouve encore aujourd'hui quelques ruines près de San-Vittorino, dans l'Abruzze. — Il naquit au temps de Marius, et se trouva mêlé, dès sa jeunesse, à cette gigantesque curée du monde romain.

Les désordres de ses premières années avaient rapidement englouti son patrimoine; en voyant que la puissance et la richesse étaient devenues une proie livrée aux plus audacieux, il se jeta dans la mêlée pour en revendiquer sa part.

Une aventure honteuse qui déshonora Fausta, femme de Milon, et qui attira à Salluste, son complice, un châtiment public, le jeta dans le parti de Claudius. Leurs intrigues firent exiler Milon qui, rappelé plus tard, tua Claudius.

Pendant ce temps, Salluste avait continué à suivre le flot de corruption qui emportait la société romaine. Noté d'infamie et dégradé du rang de sénateur par les censeurs Appius Pulcher et Pison, il n'en fut pas moins nommé questeur pour la seconde fois par le crédit de César, dont il avait embrassé le parti avec tous les hommes perdus de dettes ou de crimes.

Il en est de certaines révolutions comme des tempêtes de l'Océan ; quand elles s'apaisent, on se trouve entouré de débris, mais l'écume triomphe et surnage ! Après sa victoire, César fit ce que font les Césars de tous les temps: il éleva ses complices, dans la pensée que la hauteur du piédestal empêcherait de voir les flétrissures.

Salluste fut nommé proconsul de la Numidie, où il amassa d'immenses richesses par les moyens ordinaires aux proconsuls. Accusé à Rome, il acheta ses juges et vint s'établir sur le mont Quirinal, où il fit construire un palais entouré de vastes jardins, qui fut habité dans la suite par plusieurs empereurs romains. Il y réunit à prix d'or les œuvres d'art les plus précieuses, et c'est de là qu'ont été déterrées depuis une grande partie des antiques qui font l'ornement de nos musées modernes.

D'après une telle vie, on pourrait croire que les histoires de Salluste sont la glorification du succès, que, conformant ses doctrines à ses actions, il a prouvé que le gouvernement du monde appartenait au crime habile et que ses livres révèlent un prédécesseur de Machiavel !

Loin de là ! les livres de Salluste respirent une morale austère. Un souffle de la Rome républicaine semble traverser ces pages stoïques ! Étrange et lamentable

contradiction dont l'histoire des lettres nous offre tant d'exemples ! Ainsi l'homme peut se dédoubler ! Trouver en lui-même deux êtres dont l'un condamne et méprise l'autre. Sorti de son cabinet de travail, il reprend à la porte les vices qu'il vient de flétrir ; près d'y rentrer il secoue ses souillures avec la poussière de ses pieds et redevient l'adorateur de la vertu !

Hypocrisie, direz-vous? Non, l'homme ne se masquerait point ainsi devant lui-même ; il ne jouerait pas un rôle dont il devrait être le seul spectateur. Si, rendu à la solitude, il retrouve tout à coup le sentiment du droit, le respect du devoir, c'est que tous deux parlent en lui, c'est que, pour étouffer leur voix, il faut les cris de la passion et les tumultes de la mêlée humaine.

Ce n'est point quand l'homme corrompu vante le bien qu'il ment, c'est quand il le trahit ! La logique, aidée de la conscience, nous fait voir la vérité ; la mauvaise foi, aidée de l'intérêt, l'obscurcit. Nous sommes sincères en approuvant ce qui est beau, ce qui est juste, car nous ne faisons que suivre notre inspiration intérieure ; nous cherchons à nous tromper nous-mêmes en pratiquant ce qui est inique, ce qui est vil ; nous en rougissons, nous nous efforçons de masquer nos actes par la dissimulation ou l'audace.

Salluste, déprédateur et débauché, était l'homme factice d'une éducation déplorable et d'une société pourrie : Salluste, philosophe sévère, était l'homme primitif, l'homme du dedans, celui qui, dégagé des tentations, reconnaissait la grandeur de la vertu.

Mais ses écrits n'en sont pas moins la condamnation de sa vie. Ils prouvent que Dieu lui avait donné une lumière dont il n'a point voulu se servir, et Dion Cassius a pu dire avec justice : « Salluste est resté déshonoré par ses livres mêmes. Les leçons qu'il y avait données ont toutes été contredites par ses actions ; César a pu l'absoudre, mais ses ouvrages sont un arrêt qui affiche ses crimes au poteau. »

Il ne nous reste de Salluste que l'histoire de la conjuration de *Catilina* et de *la guerre de Jugurtha ;* ce sont deux chefs-d'œuvre ! Tacite les jugeait comme la postérité l'a jugé lui-même à son tour. Il admirait l'énergique brièveté des narrations, la profondeur des aperçus, l'admirable habileté avec laquelle les discours étaient enchâssés dans le récit.

La conspiration de Catilina et *la guerre de Jugurtha* ne sont que des épisodes historiques ; mais l'admirable talent de Salluste en a fait des histoires complètes. L'une est le tableau rapide et saisissant d'une de ces guerres

lointaines qui transportaient l'aigle romaine au milieu des nations barbares ; l'autre nous donne sur les mœurs de Rome, sur ses factions, sur l'esprit antique et l'esprit nouveau qui s'y trouvaient en présence, des indications si nettes et si vives que plus de paroles sembleraient superflues.

Nous avons dit que Salluste était le chef de l'école des historiens philosophes ouverte plutôt que fondée par Thucydide. Son récit de la conspiration de Catilina débute par des réflexions très-élevées sur les devoirs de l'homme et du citoyen. Il explique dans une sorte de justification détournée comment il a été conduit à s'occuper d'histoire, et arrive enfin à son héros.

Ici nous vous demanderons la permission de citer ; la manière de Salluste est de celles qui gagnent plus à être traduites, même par nous, qu'à être analysée. Voici le portrait qu'il donne de l'homme dont il va raconter la criminelle entreprise.

Lucius Catilina était d'une race illustre ; il avait l'esprit énergique, le corps vigoureux, l'âme méchante et corrompue. — Dès son adolescence, il aima les dissensions intestines, les meurtres, les vols, les discordes civiles, et ce furent les exercices de sa jeunesse. — Il sa-

vait supporter les veilles, le froid et la faim au delà de ce qu'on pourrait croire. Homme audacieux, mais changeant, il était capable de tout feindre, de tout dissimuler. On l'avait toujours vu avide du bien d'autrui et prodigue du sien. Ses passions étaient des flammes. Parlant assez bien, mais sans jugement, il se laissait toujours emporter, dans ses vastes aspirations, vers l'incroyable et l'impossible.

Après la domination de Sylla, il n'eut qu'une pensée : s'emparer de la république. Peu lui importaient les moyens, pourvu qu'il y arrivât. Cet esprit farouche était chaque jour plus excité par ses besoins et par ses crimes, que sa nature même avait accumulés ; il l'était également par la corruption des mœurs, composés monstrueux de deux vices contraires : le luxe et l'avarice !

. . . . . .

Dans une ville aussi grande et aussi perverse que Rome, Catilina réunit facilement autour de lui tous les scélérats, dont il se fit une sorte de garde. C'étaient les impudiques, les adultères, ceux qui avaient dissipé les biens paternels à entretenir leurs vices, ou qui s'étaient endettés pour racheter leurs crimes ! Puis venaient les parricides, les sacriléges, les gens flétris par une sentence ou qui craignaient de l'être, les journaliers de l'assassinat ou du parjure, qui vivaient du sang de leurs concitoyens ; enfin tous les hommes que le libertinage, la pauvreté ou les remords tenaient en éveil. Tels étaient les intimes de Catilina. Si, par malheur, quelqu'un d'irréprochable tombait dans son

amitié, le commerce de tous les jours et la séduction le faisaient bientôt semblable aux autres.

Mais Catilina recherchait surtout les jeunes gens dont l'esprit encore flexible se laissait plus facilement prendre au piége. Car, selon la passion qui les enflammait, il leur procurait des amours faciles, des meutes, des chevaux. Il n'épargnait ni son argent, ni sa réputation, pour se les assujettir et se les attacher.

. . . . . .

Quand il les avait enfin à sa discrétion, il les formait à toutes les actions coupables. Il les prêtait d'abord pour de faux témoignages ou de fausses signatures ; il les accoutumait à mépriser la bonne foi, l'argent, le péril. Enfin, lorsqu'il leur avait fait mettre sous leurs pieds la réputation et l'honneur, il leur confiait des missions plus hardies. S'il n'avait, dans le moment, aucun intérêt au crime, il faisait saisir et égorger des gens dont il n'avait jamais eu à se plaindre. Il aimait mieux être cruel sans besoin, que de laisser la main et le cœur de ses serviteurs s'engourdir dans l'inaction.

Voilà quels étaient les amis et les complices en qui Catilina mettait son espoir. — Sachant, d'ailleurs, que partout l'usure avait créé un peuple de désespérés, que les soldats de Sylla, ruinés par leurs excès, se rappelaient les rapines qui avaient suivi leurs anciennes victoires, et aspiraient à la guerre civile ; il forma le projet de détruire la république.

Salluste nous a conservé tous les détails du complot.

Il nous fait assister aux conciliabules nocturnes où les conjurés font leurs conditions et se partagent les dépouilles de la société comme si elle n'eût été déjà qu'un cadavre ; il nous introduit ensuite dans le sénat et nous montre le grand débat qui s'ouvre à propos des complices de Catilina arrêtés par l'ordre de Cicéron. Et ici il ne s'agit plus seulement de discours supposés, comme ceux de Tite-Live ; tout nous engage à croire que les discours rapportés à cette occasion par Salluste sont, à peu de chose près, la fidèle reproduction des harangues prononcées au sénat.

On voit, en effet, dans Xénophon, que les Grecs connaissaient déjà l'art d'écrire par notes abrégées, de manière à pouvoir suivre, à peu près, la rapidité de la parole ; mais cet art, peu répandu avant Cicéron, fut perfectionné par un de ses esclaves, dont il fit plus tard un affranchi. Tullius Tiron s'appliqua à compléter la nomenclature des signes abréviatifs, et créa cette tachygraphie que l'on appela par la suite *notes tironiennes*. La connaissance de cet art, simplifié par Sénèque et par quelques autres, se répandit dans tout l'empire ; on s'en servit pour la plupart des actes, dont on diminuait ainsi la longueur. Ce fut de là que les officiers chargés de leur transcription furent appelés *notai-*

res, parce qu'ils employaient les *notes tironiennes*.

On en fit usage en France jusqu'à la fin du IXe siècle, et en Allemagne jusqu'à la fin

Aujourd'hui la clef de cette écriture cursive a été complétement perdue. Le pape Jules II chargea en vain les plus savants hommes de son temps de la retrouver. — Cependant Carpentier a publié un *Alphabetum tironianum*, et ce sont ces recherches qui ont conduit Taylor à la découverte du nouveau système de sténographie adopté de nos jours dans toute l'Europe.

Il reste donc constant qu'à l'époque de Cicéron on pouvait recueillir les discours prononcés dans le sénat, au moyen de *scribes tironiens* que le consul lui-même avait fait placer près de la tribune. — Ce fut ainsi que l'on conserva sa première *Catilinaire*, et sans doute les discours que donne Salluste dans le récit qu'il nous a laissé de ce célèbre débat.

Au reste, qu'ils soient ou non fidèles, nous croyons utile de les citer, soit comme un nouveau témoignage du génie de l'historien, soit comme un précieux document sur l'éloquence parlementaire des Romains.

Nous prenons le débat au moment où la punition des coupables est mise en délibération, et où chaque sénateur exprime son vote avec ou sans phrases.

Silanus, désigné consul pour l'année suivante, opine à la mort. — Tous ceux qui parlent après lui sont du même avis jusqu'à César. Celui-ci avait eu avec Catilina des rapports secrets; on le soupçonnait de connaître la conspiration et de ne s'être abstenu d'y prendre part qu'après examen. En tous cas, c'était l'homme que vous connaissez : candidat de la tyrannie, il attendait l'heure favorable et ne voulait pas que trop de sévérité décourageât ces volontaires de toute usurpation, qui, après avoir échoué sous Catilina, pouvaient l'aider un jour à réussir lui-même. Dans tous les temps, l'ambition qui attend a ménagé les téméraires et les vicieux comme les soldats naturels de son avenir.

César se lève donc et commence de cet air de calme nonchalant sous lequel il avait coutume de cacher toutes ses émotions.

Pères conscrits,

Les hommes qui ont à délibérer sur une question douteuse doivent avant tout être affranchis de haine, d'amitié, de colère ou de compassion. Si l'esprit en est assiégé, il démêle, en effet, difficilement la vérité, et jamais personne n'a pris le parti le plus sage en obéis-

sant à sa passion. Donnez à votre intelligence toute liberté, elle vous sert bien; qu'une passion l'obsède, au contraire, elle en est bientôt dominée, et la raison devient inutile.

Je pourrais multiplier les exemples de peuples et de rois qui, poussés par la colère ou par la compassion, se sont égarés; mais j'aime mieux vous rappeler ce que nos ancêtres ont fait de sage ou de juste contre les impulsions de leurs propres cœurs.

Pendant la guerre de Macédoine, les Rhodiens, nation puissante et riche qui devait ses agrandissements aux bienfaits du peuple romain, nous manquèrent de fidélité et se déclarèrent contre nous. Cependant, à la fin de la guerre, nos ancêtres ayant eu à délibérer sur leur sort, craignirent que l'on ne les soupçonnât de les attaquer plutôt pour ravir leurs richesses que pour venger l'injure reçue, et ils les laissèrent impunis. De même, lors des guerres puniques, bien que les Carthaginois, pendant la paix ou pendant les trêves, eussent souvent commis des actions indignes, nos pères n'en prirent jamais occasion d'user de représailles. Ils préférèrent ce qu'exigeait leur dignité à ce que leur permettait la rigueur de la justice.

Vous aussi, Pères conscrits, vous devez prendre garde à ne pas être plus occupés du crime de Lentulus et de ses complices, que de votre propre honneur. Si l'on peut inventer un supplice proportionné à ce crime, j'approuve l'innovation proposée; mais si sa grandeur dépasse l'imagination elle-même, je crois qu'il faut appliquer simplement les peines indiquées

par la loi. Je suis convaincu que Décimus Silanus, qui est un homme ferme et courageux, n'a parlé que dans l'intérêt de la république ; je ne le soupçonne nullement de céder, dans de si graves conjonctures, à la faveur ou à la haine ; je connais trop bien ses habitudes de modération ; cependant, son avis me paraît, je ne dirai pas cruel (que pourrait-il y avoir de cruel contre de pareils hommes ?) mais contraire à l'esprit de la république.

Certes, Silanus, la crainte de l'avenir ou l'atrocité de l'attentat ont pu seuls décider un consul désigné à proposer un nouveau genre de peines.

Quant à la crainte, il est inutile d'en parler, puisque, grâce à la vigilance de notre excellent consul, nous avons tant de forces sous les armes ; je n'ai donc à m'occuper que de la nature de la peine.

Pourquoi n'as-tu pas ajouté à ton avis, Silanus, que les coupables seraient d'abord battus de verges ? Est-ce parce que la loi Porcia le défend ? Mais d'autres lois défendent aussi d'ôter la vie à des citoyens condamnés, et leur permettent de se sauver par l'exil. — Est-ce parce qu'il te paraît plus dur d'être battu de verges que de mourir ? — Est-ce, au contraire, parce que le châtiment te semble trop léger ? — Comment concilier ce respect pour la loi dans un point de peu d'importance, avec sa violation sur un point plus sérieux.

Mais qui osera, direz-vous, blâmer ce qui aura été fait contre les parricides de la république ? — Qui ? — Le temps, les conjonctures, la fortune, dont le caprice gouverne les nations. Quoi qu'il arrive, ceux-ci auront

mérité leur sort, j'en conviens; mais examinez mûrement, Pères conscrits, les conséquences de votre décision pour d'autres citoyens. Tous les mauvais exemples sont nés de bons principes, puis quand l'autorité passe à des hommes ignorants ou moins justes, le nouvel exemple donné à propos contre des gens qui le méritaient s'applique à tort aux gens qui ne le méritent pas. Après la défaite des Athéniens, les Spartiates leur imposèrent trente tyrans pour gouverner la république. Ceux-ci commencèrent par faire mourir des scélérats odieux à tout le monde; le peuple s'en réjouit et cria que c'était justice; mais, insensiblement, la licence s'accrut; bientôt ils se mirent à sacrifier, selon leur fantaisie, les bons et les méchants, et à répandre partout l'épouvante, de sorte que la république, accablée sous la servitude, fut cruellement punie de sa joie insensée.

De nos jours même, lorsque Sylla victorieux fit égorger Damasipe et ses pareils, élevés sur les ruines de l'État, qui n'applaudit à cette action? Tout le monde répétait que des scélérats et des factieux dont les séditions avaient bouleversé Rome, méritaient bien la mort! Mais ce fut le signal d'un affreux carnage, car, dès que quelqu'un avait envie d'une maison ou d'une terre, et, un peu plus tard, d'un vase précieux ou d'un habit, il en faisait inscrire le propriétaire sur les listes de proscription. — Ainsi, ceux-là mêmes qui s'étaient réjouis de la mort de Damasipe, furent bientôt traînés au supplice, et l'on ne cessa de tuer que lorsque Sylla eut gorgé de richesses ses moindres partisans.

Je ne crains rien de pareil aujourd'hui, sous le consulat de Marcus Tullius ; mais, dans une grande nation, tous les hommes ne se ressemblent point. Plus tard, sous un autre consul, qui disposera également d'une armée, une imposture peut s'accréditer ; alors si, d'après l'exemple que vous allez donner, le consul, autorisé par un décret du sénat, tire l'épée, qui pourra conduire son bras ou l'arrêter ?

Nos ancêtres, dans la crainte des piéges que les factions peuvent tendre à des innocents, ont proclamé la loi Porcia et plusieurs autres, qui permettent aux condamnés de s'exiler. Ce motif, Pères conscrits, me paraît le plus puissant pour nous empêcher de rien innover. Certes, ils nous surpassaient en vertus et en sagesse, ces hommes qui, avec de si faibles ressources, formèrent le vaste empire qu'ils nous ont laissé, et que nous avons grand'peine seulement à maintenir.

Je conclus donc en demandant la confiscation des biens des coupables, leur dispersion dans les villes municipales où ils seront retenus prisonniers, et la défense de revenir jamais sur leur procès.

Ce discours artificieux dut produire une sensation profonde. César avait habilement ménagé toutes les opinions en les rappelant toutes à la prudence. Les allusions faites à l'instabilité des triomphes politiques, au danger des antécédents, dont les vaincus de la veille pouvaient s'armer contre les vaincus du lende-

main ; le souvenir des proscriptions de Sylla ramené au moment où l'on voulait s'engager dans une voie sanglante ; tout était merveilleusement choisi pour effrayer les timides et faire hésiter les prudents. Cette harangue donnait la mesure de César, — intelligence souveraine et déliée qui, à force de supériorité, d'à-propos et de souplesse, sut se faire une route à travers tous les partis et recueillir la moisson que les autres avaient semée.

Caton vit l'empression produite et monta brusquement à la tribune.

Vous connaissez tous ce dernier Romain si supérieur à ceux qui avaient autrefois porté le même nom. Cicéron a fait son histoire en quelques mots : « *Caton,* dit-il, dans une lettre à Atticus, *avait prévu tout ce qui est arrivé ; il s'y est opposé de tout son pouvoir, et il a mieux aimé mourir que d'en être le témoin.* »

A sa vue, les sénateurs, saisis d'une crainte respectueuse, reprennent leurs places et font silence. Caton parle ainsi :

Pères conscrits,

Mon opinion est entièrement contraire à celle de Cé-

sar, lorsque je considère l'état des choses, les dangers qui nous environnent, et surtout lorsque je réfléchis aux avis que quelques orateurs viennent de donner !

Il me paraît qu'ils se sont seulement occupés du genre de supplice qui doit être infligé à ceux qui ont pris les armes contre leur patrie, contre leurs pères, contre les dieux domestiques; mais les circonstances nous avertissent de prévenir leurs attentats, bien plus que de délibérer sur la manière de les punir. — Les autres crimes peuvent être poursuivis lorsqu'ils ont été commis; mais celui-ci, si l'on n'en prévient pas l'exécution, ne laisse plus de recours à la justice. Une fois la ville prise, toutes les ressources sont retirées aux vaincus.

C'est donc à vous que je m'adresse, au nom de tous les dieux immortels ! à vous qui avez toujours fait plus de cas de vos palais, de vos maisons de plaisance, de vos statues, de vos tableaux, que de la république elle-même. Si vous voulez conserver ces biens, de quelque nature qu'ils soient, auxquels vous tenez tant, si vous voulez assurer du repos à vos voluptés, relevez un instant votre tête endormie, et sauvez la république. Il ne s'agit pas aujourd'hui des revenus de l'État, des insultes faites à nos alliés; on met en question notre liberté, notre vie !

Et c'est dans une pareille conjoncture qu'on vient me parler de douceur, de pardon ! — Il y a déjà longtemps, il est vrai, que nous n'appelons plus les choses par leur nom. Faire largesse des biens d'autrui, c'est de la libéralité, se montrer audacieux dans le mal,

c'est du courage! Voilà comment on a conduit la république au bord de sa perte. — Que l'on soit donc (puisque c'est l'usage !) libéral des biens des alliés, que l'on se montre plein d'indulgence pour ceux qui pillent le trésor public; mais du moins qu'on ne fasse pas des générosités de notre sang et que, pour épargner quelques scélérats, on n'aille pas sacrifier tous les gens de bien.

César veut que la fortune des coupables soit confisquée et qu'on les renferme eux-mêmes dans les villes municipales! Il craint, sans doute, si on les laissait ici, qu'ils ne fussent délivrés par leurs complices ou par une multitude achetée; mais croit-il donc qu'il n'y ait de méchants et de scélérats qu'à Rome, qu'on n'en trouve point dans toute l'Italie, et que leur audace ne soit point d'autant plus grande qu'il y a contre eux moins de défense? L'avis de César est mal fondé, s'il craint les complices de Catilina, et si, quand tout le monde s'inquiète, il est le seul tranquille, vous et moi nous avons une raison de plus de trembler.

Soyez donc assurés qu'en décidant du sort de Lentulus, vous décidez en même temps de celui de l'armée de Catilina et de tous les conjurés. Plus vous montrerez de vigueur, plus ils auront de faiblesse; mais si vous semblez mollir, ils se dresseront tous plus audacieux.

Des citoyens de la plus haute noblesse ont formé le complot de mettre la république en feu; ils appellent à la guerre les Gaulois, ennemis mortels du nom romain; le chef des conjurés a pris le commandement

d'une armée qui est déjà sur nous, et vous temporisez encore? Vous délibérez sur le sort des ennemis surpris dans nos murs? Du temps de nos ancêtres, Manlius Torquatus fit mettre à mort son propre fils, parce que, dans la guerre contre les Gaulois, il avait combattu malgré les ordres; ce noble jeune homme fut puni d'une valeur irréfléchie, et vous, vous ne savez quel parti prendre à l'égard des plus féroces parricides! — Ah! si l'on pouvait commettre ici quelque faute sans trop de danger, j'abandonnerais volontiers votre instruction à l'événement; mais nous sommes cernés! Catilina avec son armée nous tient l'épée sur la gorge; d'autres ennemis sont dans la ville, au milieu de nous; nous ne pouvons rien dire, rien préparer sans qu'ils en soient instruits, tout retard est impossible.

Je le déclare donc:

Puisque la déposition de Volturcius, celle des Allobroges, leurs propres aveux, ont prouvé que les accusés avaient préparé contre leur patrie le meurtre et l'incendie.

Le sénat doit appliquer la loi des ancêtres contre les criminels convaincus: — la mort!

L'avis de Caton prévalut. On prononça l'arrêt, qui fut exécuté sur-le-champ. Lorsqu'en sortant du sénat le consul rencontra les amis et les parents des coupables qui couvraient la place publique, il leur cria: —

Ils ont vécu ! et ce mot fut comme un coup de hache qui coupa au pied toutes les espérances criminelles.

Ces citations, que j'ai prolongées à dessein, ont pu, non-seulement vous faire connaître le talent de Salluste, mais l'état de la société romaine. Vous avez vu ce qu'était Catilina et de quelle armée il avait pu s'entourer; mais ce scélérat d'élite était encore trop en avant de son siècle; quelques citoyens restaient à la république ébranlée; il fallait que les triomphes d'Octave pussent les faire disparaître et que le règne d'Auguste achevât d'éteindre à Rome tous les instincts virils. Alors sentant que l'heure favorable est venue, on voit Catilina se relever de sa tombe avec son cortége de brigands, d'empoisonneurs et d'assassins; il monte sur le trône impérial, où il s'éternise sous les noms de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron!

C'est là ce qu'on a appelé l'ère des Césars! Une sorte de vertige s'empare de chacun de ces hommes au moment où il parvient à l'empire; la toute-puissance produit sur lui l'effet des philtres enivrants que préparaient les nécromants du moyen âge; sa raison se trouble, il perd la conscience de sa condition humaine; il se sent devenir dieu!

Et quel dieu! Le monde livré sans défense à ses pas-

sions est comme un champ qu'il fauche. Il n'y a plus qu'un être qui vit dans l'empire; les autres sont des instruments dont il dispose, des moyens de jouissance! — Conséquence inévitable d'une autorité sans limites. — L'homme, créature vacillante et incomplète, ne vit jamais impunément dégagé de tous les freins; s'il peut ce qu'il veut, tôt ou tard il voudra le mal, par l'imperfection de sa nature. Borner le pouvoir de celui qui gouverne, ce n'est pas se défier de lui, c'est simplement le croire un homme, c'est-à-dire corruptible. La toute-puissance ne peut appartenir qu'à la toute-science, et la toute-science n'est qu'en Dieu! Que ceux qui doutent des dangers de l'autorité absolue relisent l'histoire des successeurs d'Auguste; ils comprendront comment elle conduit insensiblement à cette folie du trône qui empêche d'entendre et de voir. — Tous les Césars commencent comme des anges pour finir comme des monstres: l'un deux se fait surnommer à son début *les délices du genre humain!* — C'était Néron.

Ce récit des commencements de l'empire est, au reste, le plus éclatant et le plus terrible enseignement que puisse donner le passé. On y lit clairement l'origine des décadences et on y apprend quels sont les symptômes de mort pour les nations.

Il faut voir de quelle manière se fonde et grandit la longue tyrannie impériale qui consume le peuple romain comme une fièvre lente.

Nous avons dit les efforts d'Auguste pour amortir et calmer ; nous avons vu ses générosités, sa clémence, ruses politiques dont il avoue le secret à son lit de mort. Près de fermer les yeux, il dit à ses amis :

— Ai-je bien joué mon rôle?

Et, comme on lui répond affirmativement :

— Alors, ajoute-t-il, comme à la fin des comédies, *citoyens, applaudissez !*

Tel est le point de départ. Tibère continue dans la même voie. Au premier instant, tout en lui respire la modération. Il n'accepte l'empire qu'avec résistance, à la condition expresse de s'en démettre un jour. Et comme le sénat insiste :

— *J'attendrai donc,* dit-il avec soumission, *que vous jugiez équitable d'accorder un peu de repos à ma vieillesse.*

Craignant, en outre, que Germanicus ne fût impatient de lui succéder, il feignit une maladie qui lui laissait peu de temps à vivre.

Toute flatterie semblait lui répugner. Un Romain l'avait nommé son *maître*; il l'avertit de ne pas lui

faire cet affront ; un autre avait appelé les occupations de l'empereur *saintes ;* il le força d'y substituer le mot de *laborieuses ;* un troisième avait dit qu'il s'était présenté au sénat *par son ordre* ; Tibère l'obligea de dire : *par son conseil !*

Cette longue dissimulation n'avait d'autre but que d'assurer sa tyrannie. Il fallait s'aider du sénat pour faire rentrer dans le devoir la plupart des légions révoltées, quitte à s'aider plus tard des sympathies de la populace pour décimer le sénat. Auguste n'avait jamais été dupe de l'hypocrisie de Tibère ; il avait deviné ce que cachait cette méchanceté qui prenait son temps pour se produire, et on l'avait entendu un jour s'écrier :

— *Malheur à Rome qui sera broyée par une mâchoire si lente !*

Quand il se sentit enfin maître de tout, Tibère se démasqua. Retiré dans l'île de Caprée comme dans un antre, il commença à promener la hache et le poison sur tout l'empire. Les richesses d'un citoyen lui faisaient-elles envie, il lui envoyait l'ordre de le nommer son héritier et le bourreau ouvrait sur-le-champ la succession. Il fit battre de verges sa belle-fille Agrippine, la veuve de Germanicus, laissa mourir de faim dans un cachot ses petits-fils Néron et Drusus, et or-

donna de poignarder le grammairien Séleucus, parce qu'il répondait trop bien aux difficultés qu'il se plaisait à lui proposer.

Auguste, divinisé, était devenu un inépuisable prétexte pour sa cruauté et ses confiscations. Un citoyen avait osé changer de vêtements devant la statue d'Auguste : — la mort ! Un autre avait vaqué à des occupations sordides avec un anneau qui portait son image gravée ! — la mort ! Un troisième avait osé blâmer une parole autrefois prononcée par lui ! — toujours la mort !

Mais ce n'était point assez de défendre ainsi la mémoire du fondateur de l'empire ; Tibère prit sous sa protection celle de tous les rois passés. Un poëte fut accusé d'avoir injurié Agamemnon dans une tragédie ! Il voulut se défendre en prouvant que sa pièce était ancienne et avait été applaudie par Auguste, à qui il l'avait lue ; on ne l'écouta point et on le traîna au supplice.

Une foule de citoyens, craignant les dénonciateurs, se frappaient eux-mêmes ; Tibère leur en fit un crime et confisqua leurs biens. Il retenait ses ennemis dans la vie pour multiplier leurs tortures. Un jour qu'il visitait les prisons, un condamné lui cria :

— Fais-moi donc mourir !

— Crois-tu que nous soyons réconciliés? répondit Tibère.

Au reste, Théodore de Gadarée, son ancien professeur de rhétorique, l'avait peint d'un seul mot, quand il avait dit que c'était — *de la boue détrempée dans du sang.*

Au milieu de ces horreurs, Tibère ne négligeait pas les lettres; mais son goût était au niveau de sa justice. Il ne se plaisait qu'aux subtilités des rhéteurs, auxquels il posait des questions comme celles-ci :

— Quelle était la mère d'Hécube?

— Quel nom portait Achille lorsqu'il était caché parmi les jeunes filles de Scyros?

— Que chantaient les syrènes pour attirer les voyageurs?

Le Virgile de cette époque fut un Asellius Sabinus, à qui l'empereur donna deux cent mille sesterces (près de quarante mille francs) pour un dialogue entre le becfigue, l'huître, la grive et le champignon !

Voilà où en étaient arrivées, en quelques années, les lettres latines, et où avaient abouti les efforts d'Auguste ! Preuve nouvelle qu'il n'y a de littérature durable que là où il y a une nation.

Tibère avait dit, en parlant de Caligula :

— *J'élève un serpent pour le peuple romain.*

Le nouvel empereur ne voulut point faire mentir la prédiction.

Il débuta pourtant par la dissimulation comme son prédécesseur. Rome, qui, à chaque changement d'empereur, croyait qu'elle allait enfin trouver un homme, poussa des cris de folle joie. — En moins de trois mois, on égorgea plus de cent soixante mille victimes pour remercier les dieux, et l'on décréta que le jour de l'avénement à l'empire de Caligula serait appelée *pālilies,* comme étant la date d'une nouvelle fondation de la ville de Romulus.

Mais l'illusion fut de courte durée, et Caligula ne tarda pas à faire regretter Tibère. Saisi de cette espèce de rage qui lui avait inspiré le souhait que *le peuple romain eût une seule tête, pour qu'il pût l'abattre d'un seul coup*, il commença une guerre acharnée à tout ce qui attirait le respect ou l'admiration.

Tantôt c'était une gloire qu'il voulait faire disparaître, comme nous l'avons dit en parlant de Tite-Live; tantôt la beauté d'un homme qui l'offusquait; comme celle d'Ésius Proculus, qu'il fit égorger.

Un jour il ordonnait de mettre à mort un sénateur

qui *n'avait pas honte,* disait-il, *d'être plus riche que l'empereur;* un autre jour, apprenant qu'un de ses parents portait toujours sur lui des contre-poisons :

— *Quoi!* s'écria-t-il, *avoir un antidote contre César!*

Et il le fit massacrer.

Vous connaissez l'histoire de son cheval Incitatus, qu'il avait revêtu de la dignité de consul, et comment il se fit élever des temples où le peuple l'adorait. — Enfin quelques-uns de ceux qui l'entouraient s'effrayèrent de sa folie toujours plus furieuse et l'immolèrent. Telle était la terreur, qu'on ne voulut point croire d'abord à la nouvelle ; on se persuada que c'était une ruse de Caligula pour frapper les Romains qui oseraient se réjouir.

Quelques sénateurs avaient cependant conservé, sous ces effroyables servitudes, un culte secret à la vieille liberté ; ils voulurent profiter de la mort de Caligula pour proclamer la république ; mais les prétoriens, qui préféraient un maître dont ils pouvaient attendre des largesses, allèrent porter la couronne à Claude, un des frères de Germanicus. Ils le trouvèrent caché derrière une porte et demi-mort de frayeur.

« Il ne demandait que la vie, dit Chateaubriand dans

ses études historiques; on lui donna l'empire et il pleura du présent. »

Que pouvait, en effet, ce poltron ridicule, dont la gaucherie avait été prise longtemps pour de la stupidité? Livré aux grossiers instincts de la brute, il laissa libre carrière à tous les crimes. Lui-même ne haïssait pas le sang, et, las de faire rire, il essaya parfois de faire peur; mais Agrippine, qu'il avait épousée, après avoir fait mettre à mort Messaline, voulut assurer le trône à son fils; elle termina brusquement son règne par le poison, et l'empire romain tomba aux mains de Néron.

Nous nous arrêtons à ce nom, qu'il suffit de prononcer pour réveiller l'idée du tyran dans sa perfection. — Aussi bien, il est temps de donner la parole aux écrivains qui nous ont laissé le récit de cette incroyable époque.

Parmi ces écrivains, il en est trois (un satirique et deux historiens), qui la résument et qui surpassent tous les autres, nous voulons parler de Juvénal, de Suétone et de Tacite.

Juvénal était d'Aquinum, aujourd'hui Aquino, dans l'Abruzze. — On croit qu'il naquit sous Caligula et qu'il mourut sous Adrien. Il vit ainsi onze empereurs

qui, pendant quatre-vingts ans, semblèrent uniquement occupés, sauf de rares exceptions, à déshonorer le trône ou à l'ensanglanter.

Juvénal était fils ou pupille d'un affranchi qui prit le plus grand soin de son instruction. Malheureusement les études littéraires étaient en décadence. La liberté, chassée du sénat et du forum, avait emporté avec elle les débats sérieux qui entretenaient la haute éloquence. A celle-ci avait succédé la déclamation ampoulée des écoles où l'on se livrait à des débats fictifs et à des amplifications de rhétorique sur les lieux communs de la littérature. C'est ce qui a fait dire à Boileau :

> Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
> Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
> Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
> Étincellent pourtant de sublimes beautés.
> Soit que, sur un édit arrivé de Caprée,
> Il brise de Séjan la statue adorée ;
> Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs.
> D'un tyran soupçonneux, pâles adulateurs,
> Ou que, poussant à bout la luxure latine,
> Aux portefaix de Rome il vende Messaline.
> Ses écrits pleins de feu, partout brillent aux yeux.

Pendant longtemps, Juvénal dut réprimer sa verve satirique. Il laissa son contemporain Martial, aiguiser

ses quatrains sarcastiques, sachant que l'esclavage, chez un peuple spirituel est l'époque des épigrammes ; enfin, au déclin de sa vie, sous le règne plus heureux d'Adrien, il crut pouvoir rompre le silence, et il jeta ce grand cri de mépris et de colère qui a traversé dix-huit siècles.

Ses satires sont au nombre de seize. Par leur énergie sauvage, elles semblent avoir voulu se mettre au niveau du siècle qu'elles flétrissent, se montrer sans pudeur et sans pitié comme lui. La muse de ce terrible poëte de la société des Césars a accepté l'office de bourreau ; sa lyre est un fer rouge dont elle marque au front les scélérats ou les vicieux. Cependant, quelle que soit la crudité cynique de certains détails, Juvénal eût pu dire ce que dit de lui-même un de nos poëtes vivants :

Mon vers, rude et grossier, est honnête homme au fond.

Il y a, en effet, dans son accent, quelque chose de probe et de sincère; on sent que, comme il le déclare dans ses premiers vers, il est bien le poëte de l'indignation (*facit indignatio versus*).

Pour s'en convaincre, il faut lire la satire où il raconte l'histoire de ce fameux turbot offert à Domitien,

qui réunit le sénat pour savoir à quelle sauce le poisson devait être accommodé.

Juvénal fait arriver successivement les patriciens tremblants à la voix du maître, et écrit au front de chacun son histoire, qu'il résume par un mot flétrissant. — Ailleurs il nous peint ces hypocrites silencieux et à l'air austère, « dont les cheveux, dit-il, sont plus courts que les sourcils » et qui, le nom de vertu sur les lèvres, ont pour dieux pénates tous les vices. — Il signale ces Grecs avilis, courtisans de tous les palais, parasites de tous les festins, qui flattent, comme d'autres travaillent pour vivre et qui savent prendre partout l'attitude ou le ton qui doit plaire. « C'est le talent de la nation, » ajoute-t-il ; le Grec naît comédien. Tu ris, il rit plus » fort ; il pleure s'il voit couler les larmes d'un ami, » mais sans en être plus triste pour cela ; en hiver, de- » mandes-tu un peu de feu, il endosse son manteau ; » si tu dis : « J'ai chaud, » il commence à suer. »

Mais c'est surtout dans la belle satire intitulée *les Vœux*, que Juvénal s'élève avec une éloquence tour à tour impétueuse, amère et sublime. Il signale la folie de ceux qui souhaitent les richesses ou les honneurs, et, rappelant à ce dernier propos la disgrâce de Séjan :

La puissance est sujette à l'envie, les plus élevés tombent du faîte ; la longue liste de leurs titres les entraîne au fond de l'abîme ; leurs statues descendent de leurs bases et suivent le câble qui les précipite. On saisit la hache, on brise les roues du char triomphal qui leur avait été consacré, on frappe les jarrets de bronze des innocents coursiers. Déjà le feu petille sous le souffle qui l'excite, déjà s'embrase dans la fournaise cette tête du *favori de Tibère*, que le peuple adorait ; le grand Séjan éclate et se dissout ! Maintenant cette face, la seconde de l'univers, va servir à faire de petits vases, des bassins, des poêles et des cuvettes. — Orne ta maison de lauriers, cours immoler un taureau superbe au Capitole ; le cadavre de Séjan est livré au croc, on le donne en spectacle, — et la foule de se réjouir ! — Vois, s'écrie-t-on, quelles lèvres ! quel visage ! je n'ai jamais pu supporter cet homme. — Mais pour quel crime a-t-il été condamné ? Parle-t-on de délateurs, d'indices, de témoins ? — Rien de tout cela ! une longue et verbeuse lettre, *avec le cachet de Tibère*, est arrivée de Caprée. — Fort bien, je comprends.

Et voilà nos citoyens ! — Comme d'habitude, ils se rangent du côté du succès ; ils maudissent la victime. Si la fortune eût favorisé Séjan et eût livré la vieillesse du prince à ses coups, ils le proclameraient maintenant Auguste ! Depuis que le peuple romain a cessé de vendre ses suffrages, il a renoncé à la politique ; lui qui distribuait jadis empire, faisceaux, légions, tout enfin, il demeure impassible, il ne lui faut plus que deux choses : du pain et des spectacles ! — *Écoutez ce qu'il dit dans*

la foule : — J'apprends qu'il en périra bien d'autres, n'en doutez pas ; la fournaise est grande ! Je viens de rencontrer, la pâleur au front, mon ami Brutidius qui se réfugiait à l'autel de Mars. Je crains bien que notre Ajax ne se venge d'avoir été mal servi. Vite, courons, et pendant que le cadavre de Séjan est encore sur la rive du Tibre, foulons aux pieds l'ennemi de César. Mais surtout, que nos esclaves nous voient, pour qu'ils ne puissent nous démentir et qu'ils ne traînent pas en justice leurs maîtres, tremblants et la chaîne au cou.

Quel terrible tableau d'une nation avilie par la servitude, n'ayant plus d'autre principe que la peur et n'avouant de sympathie que pour les victorieux !

Juvénal cherche les motifs de l'abaissement de la morale humaine et il les trouve dans l'avidité des jouissances, dans l'abandon de notre dignité, dans le besoin de nous sentir au-dessus de quelqu'un. Ceci avait été véritablement l'éternelle infirmité du peuple romain. Toutes ses facultés furent employées à la conquête et il avait mis sa gloire unique à dominer ! De là l'affaiblissement des sentiments de justice et de droit ; la force seule avait été adorée et 'on s'était préparé à l'esclavage par la tyrannie.

Des dépouilles enlevées dans les combats, une cui-

rasse suspendue à un trophée, la visière pendante d'un casque fracassé, un char sans timon, le pavillon d'une trirème vaincue, un captif tristement enchaîné au sommet d'un arc de triomphe ; voilà ce que nous regardons comme le souverain bonheur!... On a soif de gloire, non de vertu ! Qui voyons-nous embrasser celle-ci pour elle-même, sans l'attrait des récompenses? — Et cependant voilà bien longtemps qu'elle est fatale à la patrie, cette gloire d'un petit nombre, cette avidité de titres et d'éloges que l'on puisse graver un jour sur la pierre qui renfermera nos cendres ! — Fragile monument que le jet d'un figuier sauvage suffira pour détruire, car les tombes elles-mêmes sont destinées à périr.

Pèse Annibal! combien de livres de cendre dans ce grand capitaine? Le voilà celui que ne pouvait contenir l'Afrique, depuis la rive battue par l'océan mauritanien jusqu'aux bouches tièdes du Nil, entre les peuples éthiopiens et l'autre patrie des éléphants. Il ajoute l'Espagne à son empire, il franchit les Pyrénées ! La nature lui oppose en vain les Alpes et leurs neiges ; il entr'ouvre les rochers, il brise les montagnes dissoutes par le vinaigre. Déjà il tient l'Italie et pourtant il veut aller plus avant. — Soldats! dit-il, rien n'est fait si nous ne brisons les portes de Rome et si je n'arbore le drapeau de Carthage au milieu du quartier de Suburre ! — Oh ! la merveilleuse figure et quel tableau que celui de ce borgne monté sur sa bête de Gétulie! — Mais voyons le dénouement. O gloire ! il est vaincu ! Il fuit en exil, et là, ce grand, cet incomparable client attend

à la porte d'un palais qu'il plaise au tyran de Bithynie de s'éveiller. Cette âme qui bouleversa autrefois les nations ne quittera la terre ni par l'épée, ni par la pierre, ni par le javelot; Cannes et le sang précieux qui y fut versé auront pour vengeur *un atome de poison caché dans un anneau!* — Va donc encore, insensé, cours à travers les Alpes glacées pour plaire à nos écoliers et devenir un sujet d'amplification de *rhétorique*.

. . . . . .

Mais, *me diras-tu*, l'homme ne doit-il donc former aucun vœu? — Crois-moi, laisse les dieux apprécier ce qui nous convient et ce qui peut nous être utile. Nous demandons ce qui plaît, ils donneront ce qu'il faut. L'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même.

Poussés par nos amis ou par un aveugle et irrésistible penchant, nous demandons une épouse qui nous rende père! Ils savent, eux, quels seront ces enfants, quelle sera cette épouse! Si tu veux pourtant leur adresser quelque vœu... demande-leur la santé de l'esprit jointe à la santé du corps; demande une âme forte, exempte des terreurs de la mort et qui sache la regarder comme un bienfait de la nature.

Ce dernier conseil était surtout utile sous les Césars, où chacun devait regarder la vie comme un prêt que l'empereur pouvait, à chaque instant, lui redemander. Vu son titre de poëte satirique, Juvénal pourrait être taxé d'exa-

gération dans la peinture qu'il nous a laissée de cette sanglante époque, s'il n'avait pour garant les deux historiens que nous avons déjà nommés, Suétone et Tacite.

Suétone ne mérite le nom d'historien que dans une certaine mesure : c'est plutôt un chroniqueur à la manière de Froissart. Il est riche en détails, en anecdotes, en révélations curieuses ; mais il ne recherche ni la couleur, comme les historiens de l'école pittoresque, ni un enseignement, comme ceux de l'école philosophique. Son charme est dans la facilité et dans l'accent sincère d'une narration où rien ne frappe particulièrement, mais dont l'ensemble produit une impression singulièrement pénétrante.

Tacite, au contraire, appartient à l'école de Thucydide et de Salluste, mais les dépasse tous deux par la juste proportion des développements et la perfection de la formule.

Ce n'est pas seulement le plus profond des historiens : c'est le plus complet, en ce sens que rien d'important ne lui échappe ; le plus attachant, parce que sa sobriété prévient toujours la lassitude ; le plus instructif, en ce qu'il indique les origines ou les conséquences de toute chose. Racine l'appelait le plus grand peintre de l'antiquité ; Bossuet le plus grave des historiens ; Montaigne

avouait qu'il l'*avait couru d'un fil;* Montesquieu le commente continuellement et d'Alembert l'admirait sans restrictions.

Il ne faudrait point croire pourtant que son génie ait été à l'abri des critiques et même de la haine!

Outre le pape, qui fit jeter ses cendres au vent, nous pourrions citer Linguet, qui lui a adressé presque autant d'injures que s'il eût été un de ses contemporains, et l'empereur Napoléon qui, impatienté de ses révélations sur la tyrannie des Césars, le traitait de *mauvaise langue.*

Et savez-vous comment il justifiait cette expression? Par ce que dit Tacite de Néron! — Selon lui, l'historien latin avait calomnié le fils d'Agrippine; il n'avait pas compris qu'après tout, celui-ci avait aidé à constituer l'unité de l'empire romain; il oubliait qu'à la mort de ce prétendu monstre couronné, certaines provinces avaient poussé des cris de désespoir et avaient élevé des autels à Néron.

Quant à la calomnie, nous ferons observer que, si elle existe, elle ne vient point seulement de Tacite, mais de tous ceux qui ont écrit l'histoire de son règne, et il serait étrange que tous se fussent donné le mot pour répéter le même mensonge. — Puis les faits sont

là! Qui a empoisonné Britannicus? qui a forcé Sénèque à s'ouvrir les veines? qui a fait égorger sa propre mère?

L'unité du peuple romain exigeait-elle ces crimes?

Est-il vrai de dire d'ailleurs que l'établissement de l'empire ait constitué cette unité? — N'est-ce pas de lui, au contraire, que datent les révoltes des légions, les doubles et les triples nominations d'empereurs qui habituent les provinces à combattre Rome et les en détachent peu à peu?

Quant aux regrets publics exprimés à la mort de Néron, ils se réduisirent à ceux de quelques partisans, tels qu'en ont tous les scélérats, et à une ambassade du roi des Parthes, qui avait reçu plusieurs services du fils d'Agrippine et qui demanda que sa mémoire fut honorée; mais Suétone dit, en propres termes, qu'à la nouvelle de sa mort « *la joie publique fut telle, que le peuple parcourut les carrefours coiffé du bonnet de l'affranchissement.*

Il ne nous reste de Tacite que quatre ouvrages : Les *Annales,* qui renferment l'histoire de l'empire, avec des interruptions, depuis Tibère jusqu'aux dernières années de Néron.

Les *Histoires*, qui reprennent le récit depuis le règne

de Galba jusqu'à celui de Vespasien, dont elles donnent seulement une partie.

Les *Mœurs des Germains*, tableau curieux d'un peuple qui joue un si grand rôle dans l'histoire de l'empire.

Enfin, la *Vie d'Agricola,* dont Tacite avait épousé la fille.

Aucun de ces quatre chefs-d'œuvre n'est à indiquer particulièrement, il faut les lire tous et les relire, car les écrits de Tacite ressemblent aux profondeurs du ciel pendant la nuit. Au premier coup d'œil on n'aperçoit que quelques centaines d'étoiles, et à mesure qu'on regarde, il semble qu'elles se multiplient; les centaines deviennent des milliers, puis les points lumineux fourmillent innombrables ! Ainsi, dans les œuvres de l'historien romain, on n'est d'abord frappé que des grands épisodes; mais, à l'examen, une étoile semble naître à chaque page, à chaque ligne ; tout s'éclaire, tout brille, et la formule fait défaut à l'admiration.

Si, pour les lecteurs qui manquent de loisirs, il faut citer pourtant, nous indiquerons ce qui a rapport à Germanicus et à la révolte des légions, dans les *Annales ;* et, comme opposition à ce tableau d'une noblesse émouvante, les détails intimes sur la vie de Néron. Ceux qui

ont rapport à ses vanités d'artiste sont surtout curieux à lire. Ce fils d'Agrippine qui tenait le monde sous sa main et pour lequel la terre épuisait ses voluptés, n'avait qu'une ambition sérieuse, dévorante : l'ambition de passer pour le meilleur chanteur de son temps ! — Les soins qu'il donnait à sa voix ne lui laissaient point le temps de s'occuper de l'empire. Voulant la faire applaudir, il parut sur le théâtre de Naples, et choisit de jeunes chevaliers et cinq mille plébéiens pour appuyer ses débuts. Ils étaient partagés en plusieurs corps, et on leur apprit les différentes manières d'applaudir. Il y avait les *bourdonnements,* les *tuiles,* les *castagnettes.* Les chefs de chacune de ses troupes gagnaient quarante mille sesterses (près de huit mille francs). — C'est à ce souvenir historique que nos claqueurs modernes ont dû le nom de *Romains,* que l'argot du théâtre leur a conservé.

Après ses triomphes de Naples, Néron voulut paraître sur la scène à Rome et y disputer le prix du chant. — Ici écoutons Tacite :

Le sénat, à l'approche des jeux quinquennaux, offre à l'empereur, pour le sauver de la honte, le prix du chant, en ajoutant la couronne de l'éloquence, afin de

cacher l'avilissement de l'histrion ; mais Néron répéta qu'il n'avait besoin ni de la brigue ni de l'autorité du sénat ; qu'il voulait l'égalité avec ses rivaux et qu'il obtiendrait de la conscience des juges le triomphe qu'il aurait mérité. Il commença par déclamer des vers sur la scène ; puis, le peuple le pressant de mettre ses talents au grand jour (car telles furent ses expressions), il monta sur le théâtre et se soumit à toutes les lois prescrites dans les combats de la lyre, comme de ne point s'asseoir malgré la fatigue, de n'essuyer sa sueur qu'avec la robe qu'il portait, de ne pas cracher, de ne pas se moucher à la vue des spectateurs. Enfin il fléchit les genoux, et, tendant respectueusement la main vers l'assemblée, il attendit avec une feinte anxiété la sentence des juges. La populace de Rome, qui avait coutume d'applaudir jusqu'aux gestes des histrions, trépignait en cadence et frappait des mains en marquant la mesure. On eût dit qu'elle se réjouissait, et peut-être se réjouissait-elle, en effet, peu soucieuse de la dignité romaine.

Mais les citoyens des villes éloignées, où se conservent encore l'austérité et les mœurs de la vieille Italie, ceux qui, vivant au fond des provinces, sans rien savoir de ses désordres, étaient venus à Rome en députation ou pour leurs affaires particulières, ne pouvaient supporter un pareil spectacle, ni suffire à cette tâche honteuse. Leurs mains, mal exercées aux applaudissements, se fatiguaient ; ils troublaient les habitués et souvent ils étaient frappés par les soldats qui garnissaient les gradins pour empêcher les acclamations de se ralentir ou de cesser, ne

fût-ce qu'un instant. — Un grand nombre de chevaliers furent écrasés en essayant de traverser la foule qui se pressait dans les couloirs, d'autres, à force de rester jour et nuit sur leurs bancs, contractèrent des maladies mortelles; car s'ils quittaient le théâtre, ils avaient tout à craindre; les délateurs étaient là, qui, tantôt ouvertement et le plus souvent en secret, prenaient les noms des spectateurs, épiaient sur leurs visages la joie ou la tristesse! Les hommes obscurs étaient sur-le-champ livrés au supplice; Néron dissimulait avec les personnages illustres : mais la rancune ne tardait pas à se montrer. On dit que Vespasien, réprimandé par l'affranchi Phébus de se laisser gagner par le sommeil, fut protégé à grand'peine par les prières des gens de bien, et qu'il fallut plus tard, pour le sauver d'une perte imminente, l'ascendant de sa destinée.

Voilà ce que Néron appelait *s'en remettre à la conscience des juges sans employer la brigue.*

Mais peut-être vous défiez-vous de cette *mauvaise langue* de Tacite ; interrogeons alors Suétone et voyons comment il raconte la fin de ce règne dont les *Annales* ne rapportent qu'une partie, ce sera en même temps le moyen de comparer la manière des deux historiens.

Le monde, après avoir supporté près de quatorze ans un tel prince, en fit à la fin justice. Julius Vindex,

qui commandait alors dans les Gaules comme propréteur, donna le signal en soulevant cette province. — Des astrologues avaient autrefois prédit à Néron qu'il serait un jour déposé, ce qui lui avait fait dire ce mot célèbre : — *L'artiste vit partout*..... C'est à Naples qu'il apprit le soulèvement des Gaules, le jour même où il avait tué sa mère! Il reçut cette nouvelle avec tant d'indifférence et de tranquillité, qu'on le soupçonna de voir avec plaisir l'occasion de dépouiller, par le droit de la guerre, les plus riches provinces de l'empire..... Troublé enfin par les fréquentes et injurieuses proclamations de Vindex, il écrivit au sénat pour l'exhorter à venger l'empereur et la république; il s'excusa sur un mal de gorge de n'être pas venu en personne. Mais, dans ces manifestes, rien ne le blessa tant que de se voir traiter de mauvais chanteur..... et il allait demandant à tout le monde si on connaissait un plus grand artiste que lui?.....

Son premier soin, en préparant son expédition contre les rebelles, fut de choisir des voitures pour le transport de ses instruments de musique... Cependant le bruit courut que les autres armées s'étaient aussi révoltées... Il remit donc au lendemain pour prendre un parti. — S'étant réveillé au milieu de la nuit, il apprit que ses gardes l'avaient quitté. Il sauta de son lit et envoya chez tous ses amis. N'en recevant aucune réponse, il alla, suivi de peu de monde, demander un refuge à quelques-uns d'entre eux. Toutes les portes lui furent fermées et personne ne lui répondit. Alors il revint dans sa chambre : les sentinelles avaient pris la fuite,

emportant jusqu'à ses couvertures et la boîte d'or où était le poison..... Il parut désirer une retraite pour se recueillir. Phaon, son affranchi, lui offrit sa maison de campagne, située entre la voie Salaria et la voie Nomentane, à quatre milles de Rome. Il monta à cheval en tunique et pieds nus, comme il se trouvait. Il était enveloppé d'un vieux manteau déteint, avait la tête couverte, un mouchoir devant la figure, et, pour toute suite, quatre personnes parmi lesquelles se trouvait Sporus. En sortant, il sentit la terre trembler, vit un éclair et fut saisi d'épouvante. Lorsqu'il passa près du camp des Prétoriens, des cris lui arrivèrent ; c'étaient des imprécations contre lui et des vœux pour Galba !... Arrivé à un chemin de traverse, il renvoya les chevaux, et, s'engageant au milieu des ronces et des épines, dans un sentier couvert de roseaux où il ne pouvait marcher qu'en faisant étendre des vêtements sous ses pieds nus, il parvint, non sans peine, derrière la maison de campagne..... On creusa une ouverture sous la muraille, afin qu'il pût entrer secrètement et, en se traînant sur les mains, il gagna une chambre voisine, où il se coucha sur un mauvais matelas garni d'une vieille couverture.....

..... Tous ceux qui l'avaient suivi le pressaient de se dérober le plus tôt possible aux outrages dont il était menacé. Il ordonna de creuser une fosse devant lui, sur la mesure de son corps, de l'entourer de quelques morceaux de marbre s'il s'en trouvait, et d'apporter près de là de l'eau et du bois pour rendre les derniers devoirs à son cadavre. Il pleurait à chaque ordre

donné, et répétait sans cesse : — Quelle mort pour un si grand artiste ! Pendant ces préparatifs, un courrier vint remettre un billet à Phaon ; Néron s'en saisit et lut *que le sénat l'avait déclaré ennemi de la patrie et le faisait chercher pour le punir selon les lois anciennes.* Il demanda quel était ce supplice ; on lui apprit qu'il consistait à dépouiller le criminel, à lui serrer le cou dans une fourche, et à le battre de verges jusqu'à la mort. — Épouvanté il saisit deux poignards qu'il avait apportés et en essaya la pointe ; mais il les remit dans leurs gaînes en disant : — L'heure fatale n'est pas encore venue. Tantôt il exhortait Sporus à se lamenter et à pleurer, tantôt il priait quelqu'un de se tuer pour lui donner le courage de mourir. Quelquefois aussi il se reprochait sa lâcheté ; il se disait : — Je traîne une vie honteuse et misérable ! — Et il ajoutait en grec : — Cela ne convient pas à Néron ; cela ne lui convient pas ; allons, réveille-toi ! — Déjà s'approchaient les cavaliers qui avaient ordre de le saisir vivant. Quand il les entendit, il prononça en tremblant ce vers grec :

Des coursiers frémissants j'entends le pas rapide.

Et aussitôt, aidé par son secrétaire Épaphrodite, il s'enfonça le fer dans la gorge... Il expira les yeux ouverts et fixes, objet d'horreur et d'épouvante pour ceux qui le regardaient.

En lisant ce récit, on a peine à comprendre le juge-

ment de Laharpe, qui appelle Suétone un *anecdotier* et dit « qu'il rapporte tout, mais qu'il ne *peint* pas. »

Si nous ne nous trompons, il serait difficile de faire un tableau à la fois plus simple et plus saisissant de ces dernières heures de Néron. A chaque instant un coup de pinceau rapide accentue les physionomies et colore la scène. L'empereur histrion et le lâche égoïste se trahissent tour à tour avec une énergie bouffonne ou terrible, et quand on entend ce monstre naïf pleurer le grand artiste que Rome va perdre en lui, et engager un de ses amis à se poignarder pour lui donner du courage, on croit lire une des scènes de Shakespeare où le grotesque coudoie avec la terreur.

Loin d'accuser Suétone de ne *pas peindre*, on pourrait, au contraire, l'accuser de ne jamais faire autre chose. Ce qui lui manque, c'est la grandeur magistrale de Tacite, le parfait rapport entre toutes les parties de l'œuvre. Son histoire n'est qu'une galerie de tableaux juxta-posés dont il ne cherche jamais à faire sentir la parenté. Il vous promène de Jules César à Domitien sans vous montrer l'enchaînement des hommes et des choses. Dans Tacite vous n'avez qu'un tableau, mais il embrasse tout. On sent qu'il a des principes qui lui servent à juger et à coordonner les faits, tandis que

Suétone n'a que des souvenirs qui se succèdent et qu'il juge isolément, d'après sa sensation. L'un n'est, enfin, qu'un conteur, l'autre est le premier des historiens philosophes.

Ce titre, au reste, personne ne le lui a jusqu'ici contesté. — Alors même qu'on a mis en doute son exactitude et son jugement, on a reconnu la supériorité de sa forme.

Nous nous trompons : il s'est trouvé quelques pédants modernes qui, à force de corriger des thèmes, ont cru savoir mieux le latin que Tacite et ont déclaré qu'il n'appartenait pas à la bonne école, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'on ne trouvait pas ses tournures de phrases, ses expressions, son style enfin, dans Virgile ou dans Cicéron.

C'est une erreur commune et dont nous avons eu des exemples récents, que cette confusion faite entre la forme générale d'une langue à laquelle nul ne doit se soustraire et les formes particulières qui constituent la personnalité de chaque écrivain.

Il y a partout deux langues : celle que parle tout le monde, et celle plus nuancée que parlent les hommes qui sortent de la foule.— Cette dernière est l'accent particulier de chaque génie ; c'est elle qui les différencie

et les fait reconnaître ; mais les gens qui n'ont pas le sens délicat de l'art prennent cet accent pour une défectuosité de langage. Parce que la phrase de Tacite n'est point celle dont ils ont l'habitude, ils la déclarent d'une pureté douteuse ; — semblables à ces écoliers qui ne trouvent une langue étrangère bien parlée qu'à condition qu'elle le soit avec les inflexions de leur maître.

C'est la même erreur qui a fait dire de nos jours que Victor Hugo et Lamartine parlaient un français barbare ! — Reproche que nous voyons adresser dans tous les siècles aux écrivains d'une forme personnelle, à Bossuet, par exemple, à Labruyère, à Beaumarchais.

Mais à part ces étranges correcteurs de la latinité de Tacite, tout le monde est d'accord sur son admirable concision, qui semble cristalliser la pensée et l'enchâsser dans le récit comme une pierrerie étincelante. — Ce qui est moins connu, c'est la souplesse onctueuse de son style lorsque l'attendrissement le gagne. On pourra s'en faire une idée en lisant la péroraison de l'éloge d'Agricola.

On sait quelle fut la destinée de cet homme illustre. Envoyé par Vespasien dans la Grande-Bretagne pour la soumettre et la gouverner, il se rendit tellement cher

au peuple vaincu, que Domitien, qui ne pouvait croire à une autorité dépourvue d'ambition, le rappela à Rome. Agricola vécut dans la retraite sans regrets et sans murmure; mais cette vertu, même cachée, blessait l'empereur; il fi empoisonner secrètement le vainqueur des Bretons.

Tacite était alors absent, par suite d'un exil forcé ou volontaire, mais il s'occupa sur-le-champ de réunir tous les détails nécessaires à l'histoire de ce grand homme, qui, selon ses belles expressions, « par ses propres vertus et par les vices des autres, était poussé, en même temps, vers la gloire et vers l'abîme. »

Après avoir raconté comment Agricola dut refuser un des proconsulats qu'on allait tirer au sort, afin de ne pas exciter les soupçons de Domitien, et comment sa mort suivit ce refus, il ajoute :

Déplorable pour nous, triste pour ses amis, sa perte ne resta indifférente ni aux étrangers ni aux inconnus eux-mêmes. Le peuple, bien qu'il fût occupé d'autres soins, venait souvent à sa maison et parlait de lui sur les places et dans les réunions publiques. Personne ne se réjouit à la nouvelle de sa mort. Personne ne l'oublia sur-le-champ. La pitié fut d'autant plus vive, que

le bruit s'accrédita qu'il avait péri par le poison. — Quant à moi, je ne sais rien de précis et je n'oserais rien affirmer. Du reste, pendant toute sa maladie, Domitien lui envoya, plus souvent que les princes n'ont coutume de le faire, ses principaux affranchis et ses médecins de confiance, soit par interêt, soit pour l'espionnage. Au dernier jour même, on sut que des coureurs disposés sur les routes avaient rendu compte au prince de tous les instants de l'agonie, et personne ne croyait que Domitien pressât de la sorte une nouvelle qui dût l'affliger. Il montra néanmoins une apparence de douleur, tranquille désormais sur l'objet de sa haine, et cachant mieux la joie que la crainte. — Il paraît certain qu'à la lecture du testament d'Agricola qui le nommait héritier avec une digne épouse et une fille chérie (*à qui il voulait assurer au moins une part de ses biens*), il s'en réjouit comme d'un témoignage d'estime. Aveuglé et corrompu par des flatteries continuelles, il ne savait pas qu'un bon père n'institue pour son héritier qu'un mauvais prince.

Agricola... mourut dans sa cinquante-sixième année... Il a joui, dans toute leur plénitude, des vrais biens que donne la vertu, et, après les honneurs du consulat et du triomphe que pouvait y ajouter la fortune?... Mort avant sa fille et sa femme, on doit même le féliciter de s'être soustrait à l'avenir, sans avoir rien perdu de sa dignité, dans l'éclat de sa gloire, en laissant sains et saufs ses proches et ses amis. S'il n'a pas vécu jusqu'à ce siècle heureux, s'il n'a point vu le règne de Titus que nous annonçaient ses pressentiments et

ses vœux, ce fut du moins, pour sa mort prématurée, une grande consolation d'échapper à ces derniers temps où Domitien épuisait le sang de la république, non par instants et en la laissant respirer, mais sans relâche et, pour ainsi dire, d'un seul coup.

Agricola n'a pas vu le sénat assiégé par les armes, le meurtre de tant de sénateurs égorgés dans un même massacre, tant de nobles femmes exilées ou fugitives... Carus Métius ne comptait alors qu'une victoire... et on en était encore à l'accusation de Bébius Massa!... Depuis, nous avons traîné Helvidius en prison ; nous avons vu condamner Mauricus et Rusticus; Sénécion nous a arrosés de son sang innocent! — Néron, du moins, détournait les yeux ; il ordonnait les crimes et ne regardait pas. Le plus grand de nos maux sous Domitien c'était de voir et d'être vus, lorsque les soupirs étaient enregistrés, lorsque son visage cruel et cette rougeur dont il s'armait contre la honte suffisaient à faire pâlir et à désigner tant de victimes. — Tu es donc heureux, Agricola, non-seulement d'avoir vécu avec tant de gloire, mais aussi d'être mort à propos. Ceux qui ont assisté à tes derniers entretiens disent que tu as subi ta destinée sans regret, comme si tu eusses voulu par ton courage absoudre l'empereur. — Mais pour moi, pour ta fille, ce n'est pas assez de l'amertume de ta perte ; il faut encore qu'à notre tristesse s'ajoute la douleur de n'avoir pu assister à ta maladie, soutenir ta vie défaillante, nous rassasier de ta vue et de tes embrassements. — Ah! pourquoi n'avons-nous pas recueilli tes volontés et tes paroles, pour les fixer au fond de notre cœur.

— C'est là notre regret, notre blessure. Forcés d'être absents, nous t'avons perdu quatre années avant ta mort. Sans doute, ô le meilleur des pères, grâce au dévouement de la plus aimée des épouses, rien n'a manqué à tes honneurs suprêmes; mais il a manqué des larmes à tes restes, et tes yeux, dans les dernières lueurs de la vie, ont dû désirer quelque chose.

S'il est un asile pour les mânes des hommes vertueux, si les grandes âmes, comme les sages aiment à le penser, ne s'éteignent pas avec le corps; — repose en paix et rappelle-nous de nos regrets impuissants et de nos plaintes efféminées, nous qui sommes ta famille, à la contemplation de tes vertus, qu'il n'est point permis de pleurer. — C'est par notre admiration, par nos louanges éternelles, c'est en te ressemblant, si nous en avons la force, que nous honorerons dignement ta mémoire. Tel est le véritable hommage, le pieux devoir de ceux qui te sont unis. J'exhorte ta fille et ta femme à rendre ce culte au souvenir de leur père et de leur époux. Qu'elles aient toujours présentes toutes tes actions, toutes tes paroles. Il vaut mieux qu'elles contemplent ta gloire dans l'image de ton âme que dans celle de ton corps.

Il serait difficile de vous faire entendre de plus nobles paroles; aussi ce seront les dernières.

Entre le siècle d'Auguste et Tacite, le silence de la servitude n'a été interrompu que par un petit nombre de voix.

C'est celle de Sénèque, dont la liberté eût pu faire un second Cicéron et dont la tyrannie fait d'abord un complice, puis une victime.

Celle de Lucain, génie énergique, mais qui ne peut s'épanouir dans l'atmosphère de Néron et qui meurt comme mouraient alors tous les hommes de cœur.

C'est Silius Italicus, pâle imitateur, qui n'a obtenu de la postérité que le sobriquet de *Singe de Virgile.*

C'est Stace, l'auteur de *la Thébaïde,* poëme confus, où brillent à peine, çà et là, quelques éclairs.

C'est Quintilien, ce sont les Pline, contemporains de Tacite lui-même.

Une fois ces derniers morts, tout se tait. — Le grand empire romain craque de tous côtés. — Après avoir reçu ses maîtres du sénat, puis des prétoriens, puis des légions, il est publiquement mis à l'encan, et, comme le dit Chateaubriand dans son langage énergique : « *Il se trouve toujours des fripiers de tyrannie pour acheter les guenilles de Tibère.* »

En vain quelques grands hommes apparaissent, de loin en loin, sur ce trône des Césars; ils glissent dans le sang versé par leurs prédécesseurs.

La mission des Latins est achevée dans le monde : voici que les barbares accourent de tous les coins du ciel comme des nuées.

L'empire se partage, se fait chrétien ! — Vaine et tardive transformation ! — Il faut qu'un sang plus jeune renouvelle l'humanité et lui donne la force de marcher dans de nouvelles voies.

Tous ces chefs terribles qui se succèdent à la tête de l'invasion, Attila, Alaric, Totila, semblent obéir à une impulsion invisible ! Ils déclarent eux-mêmes qu'*ils sont les fléaux de Dieu,* qu'ils marchent où *l'esprit invisible les appelle !*

On les voit tournoyer sur le monde romain comme une volée d'oiseaux de proie qui dépècent un cadavre, mais sans s'arrêter, sans former une nation. Toutes les races envahissantes se mêlent et campent côte à côte.

On se demande comment une organisation pourra sortir de ces courses furieuses à travers les campagnes incendiées et les villes détruites.

Cependant peu à peu le bruit s'apaise, la fumée se dissipe, la poussière tombe, et, sur ces ruines sanglantes, on aperçoit ces barbares les deux mains sur leur épée et à genoux devant la croix !

Nous y sommes donc enfin arrivés.

Cette longue élaboration préparatoire, qui frayait la route à l'Évangile, est achevée. — Les esprits, dégagés des anciennes superstitions du paganisme, étaient depuis longtemps ouverts à la bonne nouvelle; mais le fait résistait! — Les barbares le suppriment, et, sur la table rase préparée par l'épée, le monde moderne va enfin se fonder pierre à pierre.

Laissons-lui le temps de sortir des ruines antiques et de dresser un abri où puisse se réfugier et chanter la muse.

A partir de ce moment, la tradition est brisée. — La Grèce, que nous apercevions encore à travers les horizons latins, va complétement disparaître. C'est dans les chants sauvages qui s'élèvent au midi et au septentrion qu'il faut chercher la poétique nouvelle.

Disons donc un dernier adieu à ces œuvres merveilleuses où nous avons vu le génie secondé par toutes les ressources de l'expérience. — Pareils à ces émigrants qui abandonnent l'Europe civilisée pour chercher une nouvelle patrie dans les steppes américains, nous quittons tous les prodiges de l'art pour entrer dans l'inculte domaine de l'inspiration barbare. — Ne nous effrayons pas trop, mais recueillons-nous ; tâchons d'oublier les

séductions de la muse antique, afin de comprendre celle qui va chanter; et, après avoir essuyé de nos lèvres ces traces du nectar versé par les Grecs et les Romains, goûtons sans hésiter à l'hydromel que vont nous offrir les scaldes du Nord.

CHAPITRE V

Constitution de nouvelles nationalités. — Chacune d'elles révélée par un monument littéraire. — Épopée germaine ; *les Niebelungen*. — Origine de ce poëme. — Son analyse. — Caractère nouveau de la poésie barbare. — Ce qui manque aux *Niebelungen*.

Lorsque l'on se retourne vers l'époque romaine, deux choses surprennent au premier regard. — D'abord l'immense développement de Rome, puis sa décadence et sa ruine.

Les causes de cette double évolution ont été longuement étudiées ; on a surtout appuyé sur le changement des mœurs et des institutions, mais il importe de ne point rester dans le vague d'une indication générale et de faire ressortir clairement en quoi consistait ce changement.

Au commencement de la république, Rome s'accrut

par la bravoure, la sobriété et la fierté tenace de ses citoyens. L'État, fermement constitué sur l'association du patron et des clients et sur la rigide exécution de la loi, s'agrandit aux dépens des cités voisines moins heureusement constituées. C'est le beau temps de la république patricienne tempérée par le tribunat plébéien, véritable gouvernement de Rome et le seul qui convînt à sa nature.

Plus tard, quand la domination romaine s'est étendue et qu'elle travaille à envahir le monde, la création d'une armée permanente lui donne sur toutes les nations une supériorité marquée. L'empire n'entretient qu'environ trois cent cinquante mille hommes, moitié de barbares, moitié de Romains ; mais il les a toujours à sa disposition, tandis que les autres peuples ne forment leurs armées qu'au moment de la guerre. Rome a donc toujours l'avantage de troupes aguerries et la possibilité de frapper les premiers coups.

C'est là surtout le secret de ses constants succès militaires. C'est grâce à cette organisation, alors exceptionnelle dans le monde, que Rome put arriver à constituer un empire qui s'étendait depuis les déserts de l'Afrique jusqu'au Rhin, au Danube et au Caucase, sur une largeur d'environ six cents lieues, et dont la lon-

gueur était de plus de neuf cents lieues, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Océan Atlantique !

Mais le système employé par les Romains dans leurs conquêtes devait, à la longue, tourner contre eux-mêmes.

Pour s'emparer de chaque contrée, il avait d'abord fallu détruire, par la guerre, l'élite des populations ; le reste avait été désarmé ou réduit en esclavage. — Afin d'assurer l'ordre, on avait fait un désert !

Les vainqueurs avaient pris possession des meilleures terres, qu'ils cultivaient au moyen d'esclaves, de sorte qu'au lieu de petites propriétés nourrissant un grand nombre de familles heureuses et libres, on avait eu de vastes domaines où végétait un peuple de captifs découragés et abrutis. Les arts mécaniques n'avaient plus trouvé d'ouvriers, et la production agricole avait subi une telle diminution que, sous Dioclétien, le soldat payait cinquante sous la livre de viande et vingt-deux francs la chaussure la plus grossière. Les patriciens, qui possédaient presque toutes les terres, avaient des domaines de dix lieues d'étendue, mais livrés à la stérilité.

Les dispendieuses folies des empereurs avaient encore aggravé la situation en amenant des exactions qui

achevèrent de ruiner les provinces. Ces exactions prenaient, comme cela a toujours lieu dans les gouvernements que l'on appelle réguliers, la forme d'impôts. — Il y en avait trois très-distincts.

D'abord l'impôt territorial (*indiction*) qui montait au *tiers du revenu* et que l'on doublait quelquefois sous le nom de *superindiction* (car en fait d'impôt l'important est toujours de trouver un nom qui donne à la rapine du fisc un faux air de légalité). Le second impôt était la *capitation* ou taxe personnelle ; elle montait quelquefois à trois cents francs par tête ! Enfin, il y avait les *corvées* ou travaux exécutés gratuitement pour l'État.

Et savez-vous qui supportait la totalité de cet immense fardeau ? — Une seule classe, la classe des *curiales,* correspondant à la bourgeoisie de nos sociétés modernes. — Ni les familles patriciennes, ni le peuple proprement dit ne participaient au payement des taxes, tout devait être fourni par les *curiales,* ou propriétaires d'au moins vingt-cinq arpents, qui, en échange du ruineux honneur d'administrer la cité, devaient subvenir à tous ses besoins. C'étaient les *communes* du temps, mais, à la différence de celles du moyen âge qui se constituèrent pour se défendre, celles-ci semblaient ne l'avoir été que pour payer.

Aussi, cette classe moyenne, qui forme toujours l'élément indispensable d'une nation, parce que c'est l'anneau qui sert à relier les deux autres, succomba-t-elle sous le poids. Une foule de *curiales* préférèrent renoncer à leur indépendance, qui n'était que le privilége de se ruiner pour les autres, et, abdiquant le titre de citoyens romains, ils se firent esclaves volontaires des patriciens, ou *serfs attachés à la glèbe*.

De leur côté, les esclaves, ne se sentant plus resserrés entre les classes intermédiaires qui les avaient jusqu'alors retenus dans le devoir, échappèrent à leurs maîtres et allèrent se réfugier dans les forêts, d'où ils étendirent leurs ravages sur les contrées voisines.

Tout contribuait donc à amoindrir les populations déjà affaiblies, et la solitude, comme un linceul de mort, semblait se dérouler pli à pli sur l'empire. On arriva enfin à ce résultat, que l'immense étendue indiquée plus haut nourrissait moins de cent vingt millions d'habitants, parmi lesquels on ne comptait plus que six millions de citoyens romains.

Ce fut alors que parurent les barbares! Leur invasion fut d'autant plus facile, qu'ils trouvèrent partout d'immenses vides par lesquels ils entrèrent comme par autant de brèches :

Les Goths, chassés des bords de la mer Noire et du Danube par les Huns, vinrent s'établir sur les terres de l'empire avec l'autorisation de l'empereur Valens. On leur avait demandé d'abandonner, comme gage de leurs intentions pacifiques, leurs enfants et leurs armes! Les enfants furent livrés, mais ils gardèrent les armes, et bientôt, renforcés par les Ostrogoths et les Visigoths, ils marchèrent sur Rome, que les esclaves révoltés ouvrirent à Alaric.

A cette nouvelle, les Huns s'agitent et préparent leurs coursiers. Eux aussi veulent une part dans cette immense proie. Ils accoururent sous les ordres d'Attila, et partout où ils ont passé il ne reste que la terre nue.

Le roi des Vandales, Genséric, réunit, à son tour, ses hordes sur les bords de la Baltique.

— De quel côté faut-il tourner le gouvernail? lui demanda le pilote.

— Mets la voile au vent, répond le roi barbare, il nous conduira contre ceux que Dieu veut punir.

Elle le conduisit à Ostie, d'où il courut assiéger Rome, qui fut prise et pillée pendant quinze jours. Tout ce qu'Alaric y avait laissé fut enlevé par les Vandales.

Ici finit l'empire d'Occident.

Mais pendant que la société latine s'écroule, des nations nouvelles commencent à poindre.

D'abord une tribu de Germains, à laquelle se réunissent les esprits les plus indépendants et les plus vifs des autres tribus, vient s'établir dans les Gaules. Ce sont les Francs, qui, mêlés plus tard aux Romains de la Neustrie et aux Burgundes, formeront le peuple français.

Peu après les Lombards s'établissent dans le nord de l'Italie et sont convertis par les soins de l'évêque de Rome, Grégoire le Grand.

Les Visigoths conquièrent l'Espagne, où ils se mêlent aux Suèves.

Enfin les Anglo-Saxons s'emparent de la Grande-Bretagne.

Les Allemands se fortifient et s'organisent en Germanie.

Cinq groupes se forment donc dans l'ancien monde romain et vont devenir les souches des cinq grandes nationalités du moyen âge.

Tout est encore dans le trouble tumultueux qui suit un si prodigieux bouleversement; mais derrière le morcellement qui vient de se faire, une grande asso-

ciation se prépare, celle des consciences ! A l'unité violente et toute matérielle que les barbares viennent de briser, va succéder une unité spirituelle, l'empire romain sera remplacé par la chrétienté.

Ces peuples, qui se forment et qui vont grandir, une foi commune les unit; dans des langues diverses ils adorent le même Dieu. Là est l'immense progrès accompli. La nationalité reste distincte dans les institutions; elle disparaît dans les âmes. Il y a un point (et le plus important !) sur lequel tous sont d'accord, tous sont des chrétiens, c'est-à-dire des hommes.

Il ne faudrait point croire, cependant, que cette influence de l'Évangile ait été immédiate, et que les peuples barbares soient devenus chrétiens de cœur au moment même où ils reçurent le baptême. Le christianisme, qui est le nom religieux de la civilisation, ne pouvait être d'abord bien compris de ces esprits sauvages jusqu'alors nourris de croyances folles ou sanguinaires. Il fallait laisser aux générations le temps de se renouveler. Ce soleil qui s'était levé sur le monde des âmes ne devait les pénétrer que lentement.

Il nous reste, dans les monuments littéraires des premiers siècles du moyen âge, des indications significatives de cette progression dans la foi chrétienne. Trois

surtout méritent d'être étudiés, tant à cause de leur importance que de leurs caractères distincts. Ils révèlent à la fois trois époques et trois races qui dominent toute la première partie de cette histoire, la race germaine, la race franco-latine et la race espagnole.

Ces trois œuvres capitales sont : les *Niebelungen*, — le *Chant de Roland*, — le *Romancero*.

Toutes trois ont vraisemblablement reçu leur forme actuelle du *dixième au douzième siècle*, mais pour de pareils poëmes, l'époque de la composition ne donne point la vraie date des idées qui s'y trouvent exprimées. Le poëte, aidé par des traditions plus anciennes, ne fait le plus souvent que les traduire dans la langue de son temps. Son œuvre reproduit moins le siècle où elle est écrite que celui des traditions qu'il a rajeunies. Ainsi quand Macpherson publia ses poésies d'Ossian, inspirées sinon fournies par de vieux chants, son recueil reflète évidemment plutôt l'époque gaélique que le dix-huitième siècle, et ses héros ressemblent certainement plus au véritable Fingal qu'à M. de Richelieu.

Le vrai millésime de ces médailles poétiques n'est donc pas autant celui du jour où elles ont été frappées, que celui des années auxquelles appartiennent les traits et les détails qui les composent.

Ainsi les *Niebelungen*, écrits selon toute probabilité vers le douzième siècle, se rattachent par la mythologie du poëme, par la nature des sentiments et par le caractère des héros, à une tradition barbare qui doit remonter bien plus haut.

Pour la mythologie d'abord, celle des *Niebelungen* appartient si visiblement aux croyances scandinaves, que plusieurs savants n'ont voulu y voir qu'une version de l'*Edda*, poëme religieux composé, comme vous le savez, au onzième siècle, avec les plus antiques traditions du Nord. Mais cette opinion ne peut soutenir un examen sérieux. Bien que les *Niebelungen* aient évidemment puisé aux mêmes sources que l'*Edda*, ils ne sont point comme celui-ci une sorte de code historique et religieux; on y trouve le récit d'une aventure dans laquelle les personnages ne représentent point de symbolisations, mais des hommes qui pensent, qui agissent et vivent pour leur propre compte.

D'autres érudits n'ont voulu voir dans l'épopée germanique, que le récit poétisé d'événements contemporains de Gunther ou d'Attila; — mais une foule d'épisodes et de détails sortent trop visiblement du domaine historique et entrent dans celui de la fable, trop d'anachronismes et de contradictions accusent les sources

diverses auxquelles a puisé le poëme pour que cette explication puisse satisfaire davantage.

L'opinion la plus vraisemblable est celle qui attribue les *Niebelungen* à ces diverses inspirations. Composés avec de vieux chants populaires, avec les transmissions orales du foyer et les antiques légendes, auxquelles le poëte a mêlé des ornements nouveaux, les *Niebelungen* ne seraient qu'un développement embelli d'œuvres antérieures.

Ce qui semblerait le prouver, c'est qu'un poëme plus ancien que les *Niebelungen*, et intitulé *la Plainte* (die Klage), traite le même sujet en l'abrégeant et fait mention d'un récit encore plus vieux et plus considérable consacré à la même aventure.

Celle-ci était donc une histoire qui remontait très-haut, et que l'épopée dont nous nous occupons n'a fait que répéter, en l'agrandissant.

Mais que signifie le nom de *Niebelungen?*

— Ici on est encore réduit aux conjectures.

Dans la première partie du poëme, ce nom est donné aux compagnons de Siegfried, et dans la seconde partie à ceux du roi Gunther, peut-être parce qu'après la mort de Siegfried ses gens sont restés à la cour du roi des Bourguignons. — En tout cas le nom de *Niebe-*

lungen n'est pas imaginaire : il était porté par une peuplade réunie aux Burgundes dans le cinquième siècle, on le retrouve dans l'Edda et dans les Sagas un parent de Charlemagne s'appelait *Niebelung*, et ce nom est encore resté de nos jours à plusieurs familles allemandes.

La scène du poëme est alternativement sur les deux rives du Rhin, puis sur les frontières de l'Autriche et dans l'intérieur de la Hongrie. L'épisode de Brunhild reporte seul en Irlande; l'époque, indiquée par les personnages historiques introduits dans le récit, est le cinquième siècle.

L'épopée entière est partagée en deux parties, dont le ton diffère tellement, qu'on les a attribuées, avec raison, à deux auteurs distincts.

La première partie se compose de dix-neuf chants ou *aventures*, la seconde de vingt chants ; la plupart sont très-courts, comme dans tous les poëmes de ces premiers âges destinés à être chantés par les Minnesingers.

Le poëte nous transporte d'abord à la cour de Gunther, roi des Bourguignons, et nous fait connaître sa sœur Chriemhild, dont on vante au loin la beauté et qui raconte à sa mère des rêves dans lesquels celle-ci trouve l'annonce d'un noble époux.

Cet époux c'est Siegfried, le fils d'un roi qui possède Santen, sur le bas Rhin ; il a entendu vanter les charmes de Chriemhild, et il part pour la connaître.

Siegfried est l'Achille germanique, et sa vie se trouve mêlée à la mythologie scandinave comme celle du fils de Pélée à la mythologie grecque. Il a soumis les Niebelungen, dont il possède les trésors ainsi que le chaperon magique du nain Albérich qui le rend invisible à volonté. De plus, il a tué le dragon du tilleul et s'est baigné dans son sang qui l'a rendu invulnérable.

Il est fort courtoisement reçu à la cour de Gunther, et Chriemhild, qui l'aperçoit sans être vue, en tombe amoureuse. — Cependant les Saxons viennent attaquer Gunther qui les repousse, grâce à la prodigieuse valeur de Siegfried. Enfin, à la Pentecôte, un des serviteurs du roi lui ayant demandé de laisser voir Chriemhild à ses nobles convives pour que rien ne manquât à la fête, Gunther consent : il fait avertir Siegfried, triste depuis longtemps de ne pouvoir connaître Chriemhild, qu'il aime sur la réputation de sa beauté.

L'entrevue des deux amants est brièvement racontée, comme tout le reste, seulement en quelques strophes, mais qui forment un tableau charmant [1]

[1] Traduction de madame Moreau de la Meltière.

Siegfried sentit un vif transport de joie en apprenant qu'il allait être présenté à la noble fille de la reine Uta, et qu'elle le saluerait ; — l'amour resta dans son cœur sans la souffrance ; — et, avec une grâce modeste, Chriemhild le salua.

En voyant Siegfried si près d'elle, son front devint rose. — Cher seigneur, dit-elle, noble et bon guerrier, soyez le bienvenu. — Ces paroles redoublèrent l'amour de Siegfried. Il s'inclina noblement devant elle et il la pria de lui être favorable ! — Et les voilà tous deux saisis de la désireuse peine d'amour. Leurs regards se cherchaient avec tant de douceur ! — Mais nul ne put le remarquer !

. . . . . .

Ni les jours charmants du mois de mai, ni le retour de l'été n'avait jamais versé dans le cœur de Siegfried la joie profonde qni le ravissait en tenant la main de celle qu'il aimait. Plus d'un guerrier pensa : — Ah ! que ne puis-je, comme lui, la conduire par la main, ou si j'osais seulement me reposer à ses pieds !... Jamais guerrier n'a servi une reine aussi belle !

Tous les convives qui étaient venus des royaumes étrangers regardaient les deux amants ; — eux seuls étaient admirés. — On permit au gracieux seigneur de donner un baiser à Chriemhild ! Rien dans le monde ne lui avait paru si doux.

Et le roi des Saxons (*qui avait été fait prisonnier par Siegfried*) s'écria : — Plus d'un brave a succombé sous le bras du jeune homme, pour lui valoir ces sa-

lutations. — Moi-même, je m'en ressens encore ! — Dieu le préserve de jamais venir dans mon royaume.

Cependant Gunther, qui a entendu raconter des merveilles de Brunhild! la reine d'Islande, voudrait conquérir sa main ; mais il faut pour cela la vaincre dans un tournoi, lancer plus loin qu'elle une pierre énorme et la devancer par un saut rapide ! — Quiconque succombe dans la triple épreuve a la tête tranchée !

Siegfried dit à Gunther de ne rien craindre, qu'il s'engage à lui assurer la victoire, et, en effet, couvert du magique chaperon qui le rend invincible, il accomplit les épreuves pour Gunther qui épouse Brunhilde.

Il s'est, en outre, présenté à la cour d'Islande comme le vassal du roi des Bourguignons, afin de relever l'importance de Gunther. Brunhild qui l'a cru, traite plus tard sa belle-sœur de femme de vassal, et celle-ci lui répond par des insultes qui allument dans le cœur de la reine des Bourguignons une haine irréconciliable. Siegfried a eu beau châtier Chriemhild pour ses paroles imprudentes (car les corrections maritales étaient

alors dans les mœurs épiques), la femme de Gunther veut qu'il meure !

Elle s'adresse pour cela à Hagène, espèce de Diomède barbare, toujours prêt à la violence. On annonce faussement qu'une armée ennemie vient attaquer les Bourguignons ; Chriemhild, qui craint pour son mari, avoue au traître Hagène (qu'elle croit son serviteur fidèle) que Siegfried est vulnérable près de l'épaule, à un endroit où s'est attaché une feuille de tilleul lorsqu'il s'est baigné dans le sang du dragon. Elle supplie Hagène de détourner les coups qui pourraient l'atteindre dans cet endroit. Hagène lui demande de le marquer par une croix brodée sur le vêtement de Siegfried, afin d'être plus sûr de le bien protéger ; Chriemhild le fait sans défiance, et le traître profite de l'indication pour frapper mortellement le héros des Pays-Bas.

Nul n'ose annoncer cette terrible nouvelle à Chriemhild ; mais l'assassin s'en charge lui-même.

La douleur de Chriemhild est longuement et énergiquement racontée par le poëte.

Le roi Siegmund vint où était Chriemhild et lui dit : — Malédiction sur notre voyage en ce pays ! — Mais

qui donc, parmi tant d'amis, a pu enlever par le meurtre, à vous un époux, à moi un fils?

— Qu'il me soit donné de connaître ce meurtrier, dit la dame d'une voix sombre, et, tant que je vivrai, mon âme ni ma volonté ne lui seront miséricordieuses. Je lui susciterai tant de maux, que ses amis ne cesseront plus de gémir.....

Le roi Gunther parut *aux funérailles* avec ses Bourguignons et le féroce Hagène...

Ils niaient leur crime; mais Chriemhild leur dit: — Que celui qui se prétend innocent en donne la preuve; qu'il marche au cercueil en présence du peuple, et qu'ainsi la vérité se montre à nos yeux.

Mais voici un prodige, — et de nos jours il se répète encore : — Quand le meurtrier marche vers sa victime, le sang coule des blessures! — Ainsi cela arriva; — ainsi fut prouvé le crime de Hagène.....

..... On chanta une messe des morts: hommes, femmes, enfants, tous accoururent à la cathédrale. Siegfried fut regretté, même par ceux qui n'avaient point d'intérêt à le voir vivre.

Gernot et Giselher, *frères de Chriemhild*, prirent enfin la parole : — Sœur et reine, dirent-ils, cesse de pleurer cette mort!... Nous te consolerons si la vie nous demeure! — Mais personne en ce monde ne la consola jamais!

Évidemment, ce n'est ici la voix ni de la muse d'Homère, ni de la muse latine. Il y a dans ce récit sans

art, mais non sans charme, une simplicité qui ne peut appartenir qu'aux littératures naissantes. Il est clair que le poëte n'a rien appris à la savante école de l'antiquité ; il compose seulement avec la tradition populaire et ses impressions. — Le récit y perd en éclat sans perdre en intérêt; au lieu de la nature ornée, on a la nature réelle ; on n'aperçoit plus le poëte, mais on reconnaît l'homme dont le fond du cœur ne change pas.

Cependant Attila a perdu sa femme *Helka*, et cherche une nouvelle épouse ; ayant entendu parler de Chriemhild, il envoie des ambassadeurs pour demander sa main.

La veuve de Siegfried refuse, jusqu'au moment où ces ambassadeurs lui promettent secrètement, si elle épouse le roi des Huns, de la venger du passé. Cet espoir fait passer Chriemhild sur tout le reste. Bien qu'elle ait reçu le baptême, elle accepte le roi païen et devient mère d'un fils qu'elle nomme Ortlieb.

Sept années se sont écoulées depuis son départ de la cour de Bourgogne, sans que son esprit se soit détourné un seul instant de sa haine. — Depuis sept ans elle s'est endurcie dans ses projets de vengeance ; son cœur est devenu semblable au mort chéri qu'elle a laissé à Worms, dans son cercueil d'acier ; — froid et inacces-

sible à toute pitié! Quand elle croit être sûre des guerriers qui l'entourent; elle envoie demander à son frère Gunther de venir lui rendre visite avec ses principaux serviteurs, sans oublier surtout Hagène.

Malgré les avertissements de ce dernier, le roi accepte l'invitation, et part accompagné d'une nombreuse suite.

Attila les reçoit avec courtoisie. — Le fléau de Dieu est devenu, dans le poëme germanique, un mari débonnaire, une espèce de roi d'Yvetot, que tout le monde brave, et autour duquel les événements les plus terribles se multiplient sans qu'il les commande ni les empêche; — c'est déjà un roi constitutionnel qui règne et ne gouverne pas.

Mais Chriemhild prépare sa vengeance. Excité par elle, Bléda surprend une partie des Bourguignons à table et les égorge! Dankwart seul échappe; il arrive dans la salle où les chefs bourguignons dînent avec Attila et Chriemhild, à qui l'on vient d'apporter son fils, le jeune Ortlieb. A la nouvelle de la trahison, Hagène tue l'enfant et une bataille générale s'engage.

Cependant les Bourguignons laissent sortir Théodoric, qui emmène ses compagnons ainsi qu'Attila et la reine Chriemhild, puis le margrave Rudiger, dont la

fille est promise à un de leurs princes. — Tout le reste est égorgé.

Mais au bruit du massacre, les vassaux d'Attila accourent. — Iring, le héros du Danemark, est le premier à attaquer Hagène; il le blesse d'abord, puis il est tué. On propose auxBourguignons de leur laisser la vie s'ils veulent livrer le meurtrier de Siegfried et d'Ortlieb! Ils refusent, la bataille recommence, et, après des chances diverses, tous sont tués, sauf Gunther et Hagène qu'on fait prisonniers. Le premier est livré aux bourreaux, et Chriemhild frappe elle-même Hagène avec l'épée de son cher Siegfried.

Enfin, un des guerriers d'Attila, furieux de voir tant de braves mis à mort pour la haine d'une femme, poignarde la reine, et le poëte termine par cette strophe, qui semble être la moralité du poëme :

Les chefs les plus illustres avaient perdu la vie ; les peuples restaient immobiles et muets de douleur. — Ainsi se termina cette funeste et meurtrière fête d'armes. — Ainsi l'amour mène à sa suite le malheur.

Telle est cette Iliade germanique, qui appartient évidemment, sinon à la composition, au moins par

l'inspiration primitive, aux plus anciennes traditions poétiques de la muse barbare. Bien que la plupart des héros du poëme aient été baptisés, aucun d'eux n'est encore chrétien. On sent que la religion se trouve là seulement comme une forme ; son esprit est absent. Le poëte parle bien d'évêques qui donnent la main aux dames, de messes auxquelles Chriemhild se rend dévotement, et de cérémonies funèbres célébrées dans la cathédrale de Worms ; mais tout cela semble une addition faite par lui à la légende primitive. Je vois ses héros habillés en chrétiens ; les idées et les sentiments sont restés barbares. Cette reine, si attentive à écouter les messes matinales, n'a pas un seul scrupule sur la vengeance terrible qu'elle veut tirer de la mort de Siegfried ; ce Hagène, qui va à l'église, précipite sans hésitation dans le fleuve un chapelain qui porte à la main un crucifix consacré ; tous ces chrétiens, qui meurent à la cour d'Attila, ne songent point un seul instant à leur âme !

Le récit reste étranger à la foi religieuse des héros ; on pourrait retrancher tous les détails qui se rapportent à cette foi, sans rien changer à l'économie du poëme. Évidemment ce sont des ornements ajoutés après coup, et l'aventure des *Niebelungen* n'en a que faire.

C'est là surtout ce qui la vieillit. Si la forme n'est pas plus ancienne que dans le *Chant de Roland* ou dans le *Romancero* espagnol, les idées le sont bien davantage. Aucun des personnages des *Niebelungen* n'appartient véritablement à la chrétienté. Siegfried, Hagène, Chriemhild, Brunhild, le barde Folker sont incontestablement des païens.

Les *Niebelungen* sont donc, pour l'époque barbare, ce que sont les épopées d'Homère pour la Grèce héroïque : une peinture altérée sans doute par des retouches plus modernes, mais dans laquelle se retrouvent la couleur et l'empreinte primitives.

Aussi comme la forme diffère de tout ce que nous avons vu jusqu'ici ! — A cette brièveté des détails, à cette divison par strophes, à ces réflexions rapides qui entrecoupent le récit, on sent le poëte qui n'a point soumis son inspiration à un long travail, et qui s'adresse à des intelligences courtes, ignorantes, peu attentives. Chaque aventure a l'air d'une improvisation, séparée de la suivante par le bruit des coupes ou le retentissement des armes. — Ce sont des contes de festins et de bivacs, souvent suspendus, souvent repris, et qui se suivent dans l'ordre naturel des événements.

Partout où existe une littérature, c'est-à-dire un ensemble de productions intellectuelles soumises à une élaboration savante et suivie, l'œuvre, même la plus médiocre, révèle un art appris ; l'auteur a des précautions habiles. Tantôt il traverse rapidement les faits, tantôt il s'y attarde ; il les encadre dans une description ; il en fait ressortir les détails. Ici rien de pareil ! L'auteur ne s'arrête pas plus sur la mort du fils de Chriemhild tué par le féroce Hagène que sur celle du batelier qui refusait de lui faire passer le Danube ; il ne décrit pas plus longuement le palais d'Attila que la demeure du margrave Rudiger. Toutes ces distinctions lui sont inconnues. Il n'a qu'un but : raconter les événements comme ils ont dû se passer et faire dire aux personnages ce qu'ils ont pu dire.

Le manque d'artifice littéraire est poussé si loin que souvent le poëte annonce, par une réflexion, la destinée future de ces personnages ou le dénoûment de l'aventure qu'il va raconter, enlevant ainsi par avance à son récit tout le charme de l'imprévu. D'autres fois, au contraire, il terminera brusquement une narration intéressante et passera sans aucune remarque à un nouvel ordre de faits ou de sentiments.

Et pourtant, à travers cette inexpérience, on sent la

verve du poëte qui marche hardiment et fort de lui-même! Il va à la conquête de la poésie comme ses compagnons barbares vont au combat, sans tactique, sans armes brillantes, mais avec la simplicité confiante qui fait vaincre. Son archet est d'acier comme celui du barde Folker, et le son qu'il fait entendre blesse parfois l'oreille; mais on l'écoute malgré soi. — Il y a dans cette rudesse naïve quelque chose de direct que nous n'avions point encore trouvé; on sent que la muse va descendre des régions un peu surhumaines de la poésie antique pour entrer dans la vie réelle; son accent s'abaisse, mais il devient plus intime.

Ce qui lui manque, c'est la vibration qui soulève l'âme ou attendrit le cœur; elle va l'acquérir en se christianisant; nous la trouverons dans le *Chant de Roland*.

CHAPITRE VI

Le *Chant de Roland;* époque de sa composition. — Analyse et citations. — Toutes les conditions de l'épopée s'y trouvent remplies. — Ce qui le fait différer des *Niebelungen.* — Pourquoi le *Chant de Roland* n'est pas resté en France un monument poétique populaire comme l'*Iliade* en Grèce ou la *Jérusalem délivrée* en Italie.

Le *Chant de Roland* est à la France ce que sont les *Niebelungen* à l'Allemagne. C'est son premier monument littéraire, sinon pour la date, au moins pour l'importance.

Il a sur le poëme germanique l'immense avantage d'être national. Roland a été pendant tout le moyen âge la personnification de la France elle-même dans ce qu'elle avait alors de plus brillant, c'est-à-dire dans sa chevalerie. C'est la même valeur audacieuse, la même imprévoyance, les mêmes sentiments.

— *Trop prompt d'esprit, mais chaud de cœur,* dit un

vieil historien en parlant de notre peuple. — Tel était aussi Roland.

Puis sa fin avait dignement couronné sa destinée. Tombé héroïquement, victime d'une trahison, il restait entouré d'une sorte d'auréole ; c'était le martyr de la gloire guerrière. Le peuple aime ces contrastes ; il faut que l'éclat de la vie soit brusquement interrompu par le pathétique de la mort. Les héros heureux jusqu'à la mort sont rarement des héros populaires, et l'imagination de la foule s'attache de préférence à une grande renommée sanctifiée par une grande infortune. On peut oublier les victoires, mais on se rappelle Roncevaux et Sainte-Hélène.

Au quatorzième siècle, nos armées répétaient encore, dit-on, le *Chant de Roland* (sinon celui qui nous reste, au moins quelque autre plus court consacré au modèle des preux).

On assure que le roi Jean railla un jour à ce propos un des soldats de sa garde :

— Pourquoi chanter Roland, lui dit-il, nous n'avons plus de Roland.

— Il y aurait encore des Rolands, répondit hardiment le soldat, si nous avions des Charlemagnes !

On peut nier l'authenticité de cette anecdote, mais il

paraît difficile de contester celle que rapportent tous les historiens qui ont raconté la conquête de l'Angleterre par Guillaume.

Tous assurent que le 13 octobre 1066, au moment où les armées d'Harold et du duc de Normandie allaient en venir aux mains à Hastings, un cavalier, Taillefer, se mit à galoper devant les rangs et à chanter, en agitant ses armes, le *Chant de Roland!*

Était-ce celui qui nous a été conservé et dont la composition serait alors antérieure au onzième siècle? La question a été controversée par les nombreux commentateurs du poëme. — On a opposé à ceux qui ont soutenu l'affirmative, deux pièces authentiques du neuvième et du dixième siècle, le serment prêté par Louis le Germanique et l'*Hymne à sainte Euladie,* qui semblent d'un français beaucoup plus fruste et plus mélangé de latin que le *Chant de Roland.* — Ce n'est qu'au onzième siècle, dans le code promulgué par Guillaume le Conquérant, que l'on retrouve une langue analogue. — Ce qui ne permettrait pas, à ce qu'il semble, de faire remonter le poëme au delà.

Au reste, ces questions chronologiques sont hors de notre domaine. Peu nous importe la date précise du *Chant de Roland;* ce qui nous préoccupe, c'est le chant

lui-même; ce que nous y cherchons, c'est le caractère de cette poésie bégayante qui annonce de loin le génie français.

Voyons donc ce poëme plus cité que connu, et tâchons d'en donner une idée aussi complète que nous le permet la brièveté de ces causeries.

Vous comprenez d'avance que nous ne pourrons citer le texte. La langue du *Chant de Roland* demande une traduction presque aussi impérieusement que les *Niebelungen* eux-mêmes. Nous nous servirons de celle de M. Vitet, qui a eu la modestie et le bon goût de s'aider de toutes les traductions successivement publiées, sans autre prétention que de choisir tour à tour celle qui décalquait le mieux le vieux texte dans notre français moderne.

Charlemagne est depuis sept ans en Espagne, dont il a presque achevé la conquête. Saragosse résiste seule. C'est là que règne le roi *Marsille* qui, au dire du poëte, adore *Mahomet* et *Apollon*.

Marsille est couché, dans son verger, sur un perron de marbre. Vingt mille hommes sont rangés autour de lui; il demande conseil à ses chefs, qui ne savent que proposer pour échapper à Charlemagne. Enfin l'un d'eux, Blancandrin, conseille d'envoyer au grand em-

pereur des présents et des otages, en lui promettant que le roi maure irait le rejoindre à Aix, à la fête de Saint-Michel, s'y ferait baptiser et se reconnaîtrait son vassal. — Par ce moyen, on gagnera du temps.

Le conseil est suivi, et les ambassadeurs arrivent à Cordoue. Ils y trouvent Charlemagne, aussi dans son verger, assis sur un fauteuil d'or, à l'ombre d'un pin et d'un églantier. Après les avoir entendus, l'empereur se décide à accepter l'offre de Marsille ; mais il ne sait à qui donner le gant et le bâton d'ambassadeur, pour aller porter sa réponse au roi fidèle. Roland, après s'être offert lui-même, propose son beau-père Ganelon, qui ne peut refuser cette dangereuse ambassade, mais qui en garde contre le preux une rancune mortelle.

Aussi, arrivé à la cour de Marsille, se laisse-t-il gagner par les riches présents du roi sarrasin, et tous deux complotent la perte de Roland, qui est l'épée de Charlemagne et le bouclier de la France.

Ganelon revient au camp ; il annonce que la trêve est jurée. L'armée de Charlemagne se remet en marche vers la France et l'arrière-garde reste sous les ordres de Roland.

Celui-ci aperçoit bientôt les Sarrasins, qui, selon ce

qui a été convenu entre Ganelon et Marsille, viennent pour le surprendre. Ici nous citons :

Olivier met pied à terre : — Seigneurs barons, dit-il, de ces païens je viens de voir tel nombre qu'homme ici-bas n'en a jamais tant vu. Une bataille nous arrive telle qu'il n'en fut point d'autre ! Demandez à Dieu le courage ! — Et les Français répondent : — Malheur à qui s'enfuit. Pas un de nous pour mourir ne fera défaut.

— Roland, mon compagnon, dit le sage Olivier, ces païens sont en nombre et nous sommes bien peu. Croyez-moi, sonnez votre cor, l'empereur l'entendra et ramènera l'armée.

— Me croyez-vous devenu fou ? dit Roland ; voulez-vous qu'en notre douce France je me perde d'honneur. Laissez faire Durandal, laissez-la frapper ses grands coups et se tremper de sang jusqu'à la garde : tous ces païens sont morts, je vous le garantis.

— Roland, mon compagnon, sonnez votre olifant, que l'empereur l'entende et nous arrive en aide.

— Dieu me garde de cette lâcheté ! répondit le preux.

— Camarade Roland, sonnez votre olifant et l'empereur reviendra.

— A Dieu ne plaise, répliqua Roland, nul ici-bas ne pourra dire que j'ai corné pour des païens. Jamais pareil reproche ne sera fait à ma race.

— Quel reproche, et que pourrait-on dire ? ces Sar-

rasins sont si nombreux que tout en est couvert, les vallons, les montagnes, les landes et les plaines. Je viens de la voir, cette innombrable armée, et nous ne sommes qu'en faible compagnie.

— Mon courage en grandit ! répond Roland. Dieu ne souffrira pas, ni ses anges non plus, que par moi notre France perde sa renommée ! Sire compagnon, mon ami, ne me parlez plus de la sorte. Nous tiendrons pied ; pour nous seront les coups. Notre empereur le veut. Dans ces soldats qu'il nous a confiés, il n'est pas un poltron, il le sait. Notre empereur nous aime parce que nous frappons bien. Frappe donc de ta lance et moi de Durandal, ma bonne épée que Charles m'a donnée ! Si je meurs, qui l'aura pourra dire : — C'est l'épée d'un vaillant.

La mêlée s'engage. Roland et ses compagnons se signalent par mille prouesses, mais une seconde armée ennemie succède à la première et le nombre finit par l'emporter.

Comme nos rangs s'éclaircissent ! la bataille est fougueuse et terrible ! vous ne vîtes jamais tant d'hommes morts entassés, tant de blessures et tant de sang ! sur l'herbe verte en coulent des torrents ! Les nôtres frappent à coups désespérés. Quatre fois le choc leur est bon ; mais au cinquième, tous ils tombent frappés, hormis

soixante que Dieu épargne ! Avant que de mourir, ceux-là se vendront cher !

Quand Roland voit ce désastre :

— Cher compagnon, dit-il à Olivier, que de braves gisant par terre ! Quelle perte pour notre douce France ! Charles, notre empereur, que n'êtes-vous ici ? Mon bon frère Olivier, que faire et quel moyen de lui donner de nos nouvelles ?

— Il n'en est plus, dit Olivier, mieux vaut mourir que fuir honteusement.

— Je vais, reprend Roland, sonner mon olifant, Charles l'entendra au fond des défilés ; il reviendra, soyez-en sûr.

— Allons donc, quelle honte ! et votre race, ami, vous n'y pensez donc plus ? Quand j'en parlai tantôt, vous n'en avez rien fait ; vous n'en ferez rien à cette heure, du moins de mon avis. De bien sonner vous n'avez plus la force ; voyez, vos bras sont tout saignants !

— Aussi, quels beaux coups j'ai donnés ; mais nous avons affaire à trop de gens. Je sonnerai et Charles m'entendra.

— Non, vous n'en ferez rien, et j'en jure par cette barbe, si je revois jamais ma chère Aude, ma noble sœur, jamais vous ne serez dans ses bras.

— Pourquoi cette colère ? dit Roland.

— Compagnon, vous nous avez perdus ? Folie n'est pas courage. Ces Français ne sont morts que par votre imprudence. Si vous m'aviez cru, l'empereur serait ici, la bataille serait gagnée ; mort ou vif, nous aurions

pris Marsille. Roland, votre prouesse nous vaut notre malheur. Charles, notre grand Charles, jamais plus nous ne le servirons!

Cependant Roland sonne de son cor. Charlemagne l'entend; il revient sur ses pas; mais il est trop tard: tous les preux qui avaient survécu tombent l'un après l'autre. Olivier lui-même est traîtreusement frappé à mort par un Sarrasin qui se cache.

Roland voit Olivier livide et sans couleur, le sang ruisselant de son corps. A cette vue, il se sent défaillir, et sur son cheval il se pâme. Olivier ne l'a point aperçu. Il a tant perdu de sang, que ses yeux en sont troubles. Il n'y voit plus, ni de loin, ni de près. Son bras, qui toujours veut frapper, laisse encore s'abattre Hauteclaire, son épée, et c'est sur le cimier de Roland que le coup tombe: le casque en est fendu jusqu'au nasal, mais la tête n'en est point atteinte. A ce coup, Roland le regarde et lui demande avec douceur:

— Mon compagnon, l'avez-vous fait exprès? C'est moi, Roland, votre plus cher ami. Vous ne m'avez pas défié, que je sache?

— Je vous entends, c'est votre voix, dit Olivier; mais je ne vous vois plus; si je vous ai frappé, ami, pardonnez-moi!

— Vous ne m'avez pas fait de mal ; je vous pardonne, ami, ici et devant Dieu !

A ce mot, ils s'inclinent l'un vers l'autre, et sur ce tendre adieu, les voilà séparés.

Roland ne peut se détacher du corps de son ami, étendu sans vie sur la terre; il le contemple, il le pleure et lui rappelle à haute voix tant de jours passés ensemble, en si parfaite amitié. Olivier mort, quel fardeau pour lui que la vie !

Enfin, Roland, couvert de traits, tombe sous son cheval Vaillantif, qui est blessé à mort, puis les ennemis s'enfuient au galop vers l'Espagne, et le poëte reprend avec une sublime naïveté :

Roland ne peut les poursuivre, car il est à pied. Il s'en vient secourir l'archevêque Turpin, lui délace son heaume, lui bande ses plaies béantes, le presse contre son cœur et le dépose mollement sur le gazon ; puis doucement il lui dit :

— Abandonnerons-nous sans prières nos compagnons que voilà morts et que tant nous aimions? Je veux aller chercher leurs corps et les apporter devant vous.

— Allez, lui répond l'archevêque, nous sommes maîtres du terrain, allez et revenez.

Roland le quitte et s'avance tout seul dans ce champ de carnage, cherchant sur la montagne, cherchant

dans le vallon. Il les trouve, ses braves camarades, et le duc Sanche, et le vieil Anséis, et Gérard et Béranger. Un à un il les apporte et les dépose aux genoux du prélat, qui les bénit en pleurant. Mais quand vint le tour d'Olivier, quand Roland veut apporter le corps de ce cher compagnon étroitement serré contre son cœur, son visage pâlit, ses forces l'abandonnent et par terre il tombe évanoui..... Revenu à lui, le neveu de Charlemagne sent bientôt que la mort va le saisir à son tour. Il prie Dieu pour ses pairs, le supplie de les appeler à lui, et, pour lui-même, invoque le saint ange Gabriel. Prenant d'une main le cor, dont il ne veut se séparer, de l'autre Durandal, il gravit une éminence en regard de l'Espagne, et, dans un blé vert, sous un arbre, se laisse choir.

. . . . . .

La mort l'entreprend et lui gagne le cœur. Sur l'herbe verte il s'étend, couche sous lui son épée et son cher olifant; puis tournant le visage vers la gent sarrasine, afin que Charles et les siens disent, en le trouvant là, qu'il est mort conquérant, il se frappe la poitrine et demande à Dieu merci. De maintes choses lui vient la souvenance, de tant de beaux combats, de sa douce patrie, des gens de son lignage, de Charles, son seigneur, qui l'a nourri, et sur lui-même aussi sa pensée se retourne.

— Mon Dieu ! notre vrai père, toi qui jamais ne mens, qui retiras Lazare d'entre les morts et Daniel de la dent des lions, sauve mon âme, arrache-la au péril des péchés que j'ai faits en ma vie.

Et, ce disant, la tête inclinée sur son bras, de la main droite il tend à Dieu son gant. Saint Gabriel le prend, puis Dieu envoie un de ses chérubins et saint Michel *du Péril;* par eux et par Gabriel l'âme du comte est portée au paradis.

Charlemagne survient dans ce moment même. Il poursuit les Sarrasins et en fait un effroyable massacre ; mais l'*émir de Babylone*, le vieux Baligant, appelé au secours de Marsille, arrive avec une armée innombrable. Elle est également vaincue et l'Espagne complétement soumise.

Alors :

Charles ne veut plus s'arrêter en chemin ; il ne prendra repos qu'à Aix, sa grande ville. L'y voici parvenu, et tout aussitôt il mande, par messagers, dans tous ses royaumes et provinces, les pairs de sa cour de justice, pour faire le procès à Ganelon.

Mais en entrant dans son palais, il voit venir à lui Aude, la belle Aude, la gente demoiselle.

— Où est Roland, dit-elle, Roland le capitaine, qui m'a juré de me prendre pour femme?

Charles sent, à ces mots, se réveiller sa douleur mortelle ; il pleure à chaudes larmes.

— Ma sœur, ma chère amie, il n'est plus celui dont tu me parles ; mais je veux te donner, en échange, un

époux digne de toi : c'est Louis ; je ne te puis mieux dire, il est mon fils, il aura mes royaumes.

— Voilà, dit-elle, des paroles étranges ! Ne plaise à Dieu ni aux saints anges, que Roland mort, Aude reste vivante.

A ces mots elle pâlit, se laisse choir aux pieds de Charlemagne. — Elle est morte à toujours ; Dieu lui fasse merci.

. . . . . .

Le jour s'en va, la nuit couvre la terre, l'ange connu de Charles, saint Gabriel, descend à son chevet et lui dit de la part de Dieu :

— A la cité, que les païens assiégent, Charles, il te faut marcher ; les chrétiens à grands cris te réclament.

Et l'empereur s'écrie :

— Quel labeur est ma vie !

La voilà, l'histoire *chantée par Théroulde*, comme le dit la dernière ligne du poëme manuscrit, et nous ne croyons rien exagérer en déclarant que c'est là une œuvre du premier ordre, à laquelle, comme l'a fait remarquer M. Vitet, « il ne manque aucun des caractères de la véritable épopée. »

D'abord vous y trouvez *l'unité,* qui fait défaut dans tous les poëmes du cycle carlovingien ou de la table ronde.

La *nationalité,* qui disparaît ailleurs sous l'influence provinciale.

Le *souffle soutenu et puissant* que nous n'avions retrouvé, depuis Homère, que dans les *Niebelungen.*

Enfin le fond historique indispensable à une épopée. Le désastre de Roncevaux est mis hors de doute par la chronique d'Eginhard lui-même, qui avoue que *tous les Français engagés dans l'affaire périrent jusqu'au dernier,* et que *ce revers empoisonna, dans le cœur de Charles, la joie de toutes les victoires qu'il avait remportées en Espagne.*

Un désastre analogue se renouvela au même lieu, environ un demi-siècle plus tard, lorsque l'armée d'un des fils de Charlemagne, Louis le Débonnaire, y fut taillée en pièces. La légende populaire a réuni évidemment les deux défaites, et le chant de Roland les a immortalisées dans un seul souvenir.

En outre, ce chant a un but : en faisant des Gascons, qui massacrèrent nos gens à Roncevaux, des Sarrasins infidèles, il donne aux chrétiens une injure à venger ; il les prépare de loin et avant Pierre l'Hermite, à la croisade contre les adorateurs de Mahomet. Enfin Roland est un modèle offert au chevalier chrétien, « il lui enseigne un nouveau genre de martyre, le martyre du

champ de bataille ! » C'est de lui qu'il faut apprendre à mourir en même temps pour son pays, pour son roi, pour son Dieu ! — Et n'est-ce point là toute la loi de la chevalerie ?

L'amour n'apparaît dans le chant de Roland que vers la fin, encore sous une forme sainte et austère. En apprenant que son fiancé a péri, Aude ne fait ni discours, ni plainte ; elle se contente de dire :

« — A Dieu ne plaise que, Roland mort, Aude reste vivante. »

Et elle ferme les yeux pour ne plus les ouvrir.

Un peu plus tard les romans de chevalerie n'auront point cette énergique et touchante sobriété. La galanterie les envahira avec tout son bavardage et toutes ses affectations ; au lieu de ce chaste attachement de la promise, nous aurons les folles aventures d'Iseult ou de Berthe aux doux yeux.

Et maintenant, si nous comparons les *Niebelungen* au chant de Roland, quel contraste !

Dans les premiers domine, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, l'élément barbare, le christianisme ne s'y montre que comme un détail pour ainsi dire extérieur.

Dans le second, au contraire, c'est lui qui apparaît.

Je ne sais quoi de stoïque et de tendre tout à la fois circule dans le poëme et lui conserve, au milieu du fracas de ces grandes aventures, un accent qui vous émeut.

Vous avez vu Hagène et ses compagnons mourir sans que leurs regards se soulèvent un seul instant vers le ciel, et prolonger leurs derniers instants en buvant le sang qui coule de la blessure béante d'un ennemi.

Ici Roland, près de rendre l'âme, transporte l'un après l'autre ses compagnons morts à l'archevêque Turpin, qui prie pour eux et les bénit.

Quand Hagène a perdu son compagnon, le barde Folker, il se contente de le venger, sans que rien trahisse sa douleur.

Voyez les derniers moments d'Olivier : ce coup frappé sur le cimier de Roland, dans les ténèbres de l'agonie ; l'étonnement douloureux de celui-ci, les paroles échangées entre les deux amis et le désespoir du neveu de Charlemagne. — Il est impossible de ne pas reconnaître que ce sont là les expressions de deux époques distinctes et de deux sociétés différentes.

Voltaire a dit que *les Français n'avaient pas la tête épique*. — Et, ajoute spirituellement M. Vitet, il l'a prouvé autant que la chose était possible en écrivant *la*

Henriade. — Mais le chant de Roland témoigne au moins qu'ils l'ont eue. Grandeur du sujet, caractère héroïque, heureux mélange de la narration et du drame, tout ce qui constitue une épopée s'y trouve !

— Que lui manque-t-il donc pour être placé au rang des chefs-d'œuvre? s'écrie son dernier traducteur, M. Genin, sinon d'être écrit en grec ou en latin ?

A quoi M. Vitet répond judicieusement :

— Il lui manquait d'être écrit seulement en français, c'est-à-dire *dans une langue à son âge viril, et non dans un idiome en bas âge.*

Là est véritablement le seul tort du *Chant de Roland*, ou plutôt sa seule infortune. Venu trop tôt, il n'a eu pour instrument qu'un langage transitoire destiné à périr. Chaque perfectionnement de la langue française a travaillé à le rendre inintelligible, et le temps est bientôt venu où l'admirable inspiration de Theroulde ne pouvait plus être comprise de personne.

Et voyez le cercle vicieux ! Aux âges primitifs, quand les croyances sont jeunes, les sensations fraîches et naïves, tout prend facilement la forme épique, mais le langage lui fait défaut. — Plus tard, quand la langue est formée pour se prêter à tout traduire et ne doit plus subir de sérieux changements, l'âge de l'analyse et du

doute est venu et le souffle épique s'est éteint. Pour avoir une véritable épopée, il faut donc, selon l'heureuse expression de l'écrivain que nous avons déjà cité plusieurs fois, « *qu'un peuple sache déjà parler comme un homme, sans avoir encore perdu son cœur d'enfant !*

Cette faveur accordée à la Grèce et à l'Italie du moyen âge, nous a été refusée, et voilà pourquoi le *Chant de Roland* est resté un chef-d'œuvre condamné à la seule admiration des lettrés.

Mais que du moins ceux qui peuvent le connaître, ne fût-ce que par une traduction, ne lui refusent point cette admiration. Pour nous, faut-il l'avouer, nous n'avons jamais pu entendre ce premier bégayement de la muse française sans éprouver l'espèce d'émotion que cause le langage incomplet et charmant de l'enfant qui s'essaye à rendre sa pensée. Ces vieux monuments de notre littérature nationale nous inspirent l'attendrissement et le respect; il nous semble y voir, à la fois, une tombe et un berceau, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus saint et ce qu'il y a de plus touchant. Également ennemi des calomniateurs du présent et des calomniateurs du passé, nous aimons celui-ci pour ce qu'il nous a laissé, celui-là pour ce qu'il donne.

Nous l'aimons surtout pour ce qu'il pourra préparer

de bon, de noble et de grand ! Car nul ne doit oublier que chaque génération est tenue de transmettre aux descendants l'héritage social conservé et agrandi. Le genre humain doit avoir pour devise les paroles du chef germain à sa nation.

« Rappelez-vous ce qu'étaient vos pères et n'oubliez pas ce que seront vos enfants ! »

CHAPITRE VII

Le *Romancero* espagnol. — Manière dont il se forme. — Révélation du caractère de l'Espagne. — Le Cid et Chimène, d'après les *Cancioneros* populaires. — *Poëme du Cid.* — Ce qui recommande la littérature primitive des Espagnols. — Poëmes des trouvères. — Fausseté de cette littérature. — Les poésies bretonnes.

Nous avons entendu deux nationalités élever la voix dans les *Niebelungen* et le *Chant de Roland*; nous avons pu constater ce qui distingue, à l'origine, l'inspiration franque de l'inspiration germanique ; un troisième peuple va se faire entendre à son tour ; une voix vient jusqu'à nous par-dessus les Pyrénées : c'est l'Espagne qui chante ses malheurs et ses grands faits d'armes.

Après avoir longtemps servi de champ de bataille aux Romains, s'être soumise aux Goths et avoir réussi à former, des races mélangées qui l'ont successivement défendue ou conquise, une nation resserrée par l'unité

de la foi, l'Espagne fut de nouveau bouleversée par un peuple jusqu'alors inconnu, que Mahomet avait enflammé d'une croyance nouvelle et qu'il avait lancé, au galop de ses coursiers, à la conquête du monde.

Les Espagnols vaincus se réfugient dans les rochers des Asturies, et là, comme dans une forteresse, les compagnons de Pélage conservent et défendent leur nationalité. Insensiblement renforcés, ils reparaissent au penchant des montagnes, puis ils descendent dans la plaine de la Galice. Partout où ils ont mis pied ils tiennent ferme. Le soldat se fait laboureur ; le champ qu'il a conquis avec la lance, il en prend possession par la charrue; il le féconde de sa sueur après l'avoir acheté de son sang.

La Galice reprise, on reprend la Castille ! Les Maures appellent en vain leurs frères d'Afrique ; la race indomptable avance toujours ; lentement, mais elle avance ! La frontière espagnole semble mobile, elle marche, elle marche et le royaume des infidèles se rétrécit d'année en année. Enfin, après huit siècles de luttes, Grenade est reconquise, et le croissant tombe dans la poussière pour faire place à la croix.

Or, pendant les longues fatigues de ces huit siècles, l'Espagne ne cesse point un instant de chanter. —

C'est sa manière de raconter son histoire ! Elle chante les rencontres de ses guerriers avec les Maures; elle chante les aventures de ses nobles familles; elle chante les malheurs de la patrie. Ces *Cancioneros* ou romances, l'Espagnol les répète au bivac, pendant que son cheval broute la bruyère des montagnes; il les redit au champ en creusant son sillon, il le murmure le long des routes en transportant ses récoltes.

Dans les châteaux, les gentilshommes ont leurs jongleurs qui savent tous les chants célèbres, qui en improvisent au besoin et les psalmodient en s'accompagnant de la vielle ou du luth. Les rois eux-mêmes s'en faisaient suivre, comme Louis XIV de ses historiographes lorsqu'il entreprit la campagne du Rhin. — En 1247, Ferdinand III, dit le Saint, partant pour la conquête de Séville, emmène avec lui Nicolas des Romances, pour célébrer le siége de cette nouvelle Troie.

Ainsi se forme une collection toujours grossie de chants historiques, qui embrassent toute l'histoire nationale, depuis la trahison du comte Julien, qui appelle les Maures en Espagne, jusqu'à la prise de Grenade. C'est cette collection, recueillie vers le seizième siècle, qui forme le *Romancero espagnol*.

Autant qu'on en peut juger par le style, la versifica-

tion, les mœurs exprimées dans ces *Cancioneros*, leur composition remonte au moins au douzième siècle. Encore la version de cette époque n'est-elle vraisemblablement qu'une refonte de textes plus anciens. Les chansons confiées à la mémoire populaire sont un thème auquel chaque génération ajoute et retranche, sans détruire complétement le caractère primitif ; elles ressemblent à ces monuments successivement destinés à vingt usages, toujours repeints et modifiés, mais dans lesquels un œil attentif reconnaît le premier dessin.

Plusieurs des écrivains qui se sont occupés du *Romancero* espagnol ont cru que ces courts poëmes n'étaient que les fragments d'une immense épopée, embrassant une partie de l'histoire d'Espagne. C'est l'opinion de M. Damas-Hinard, le traducteur du *Romancero*, et M. Villemain lui-même l'a émise timidement dans son cours de littérature ; mais l'examen des *Cancioneros* ne permet point de s'arrêter à une pareille opinion. Chacun d'eux forme un tout parfaitement complet, et rien ne peut faire soupçonner que ce soient là les fragments détachés d'une gigantesque épopée. Au lieu d'être les débris d'une *Iliade*, le *Romancero* paraît plutôt un recueil de chants populaires qui n'ont pas trouvé leur Homère.

Ce qui a pu tromper, c'est que l'Espagne possède quelques poëmes de longue haleine (tel que celui connu sous le nom de *Poëme du Cid*), mais rien ne s'oppose à ce que la tradition ait pris ces deux formes distinctes. — Il peut y avoir eu des épopées écrites d'un seul élan et par un seul poëte, comme notre *Chant de Roland* ou nos chansons des gestes et des *Cancioneros*, destinés à célébrer séparément tel héros ou tel événement. Ces *Cancioneros* forment bien, dans leur ensemble, une sorte d'épopée populaire, mais sans liaison, sans unité et visiblement composée par cent poëtes différents.

Ils n'en constituent pas moins une véritable révélation poétique du génie de la nation, et une peinture curieuse de ses sentiments et de ses mœurs.

Nous en aurons la preuve tout à l'heure ; mais disons d'abord un mot du *Poëme du Cid*.

Ce poëme, dont nous n'avons point le commencement, renferme près de quatre mille vers, et peut être divisé en trois parties.

La première raconte la disgrâce et l'exil du Cid, ses victoires sur les Maures et sur un prince chrétien, Raymond, comte de Barcelone.

La seconde partie célèbre la conquête de Valence et

le mariage des deux filles du Cid avec les comtes de Carrion.

La troisième partie est consacrée au procès du Cid contre ses gendres et aux secondes noces de ses filles avec les infants de Navare et d'Aragon.

Ce poëme paraît être du onzième siècle.

La forme en est singulièrement fruste ; les vers, sans mètre précis, ont tantôt *dix*, tantôt *vingt* syllabes ; la rime est souvent remplacée par une simple assonance ; mais on y trouve la grandeur simple que nous avons admirée déjà dans le *Chant de Roland*.

Seulement, n'y cherchez point l'onction héroïque de ce dernier poëme ; la nature espagnole a un fond de stoïcisme qui touche à la dureté. Don Quichotte nous a donné de la chevalerie de son pays une idée fausse ou du moins trop générale. M. Magnien, dans un excellent travail auquel nous devons beaucoup, l'a prouvé jusqu'à l'évidence. Si l'on s'en tenait à la spirituelle satire de Cervantes, on devrait croire que l'Espagne a été, par excellence, le pays des chevaliers errants, des vœux bizarres et des folies galantes. A l'en croire, tous les gentilshommes de la Péninsule étaient devenus des Tristan le Léonais ou des Amadis.

Or, rien de moins exact. Sans doute la chevalerie ro-

manesque du XII^e^ siècle, après avoir enfiévré la France, gagna l'Espagne ; il se peut même que, vu le caractère de cette dernière, elle y ait pris une forme plus grave et, par cela même, plus dangereuse ; mais c'était une importation étrangère, une déviation flagrante des instincts de la nation.

Si on en fut plus frappé, c'est précisément parce qu'elle se trouva la dernière atteinte de cette espèce de délire. Les Espagnols commençaient la chevalerie quand on l'abandonnait ailleurs comme une mode surannée. Aussi ces *tard-venus* de la galanterie batailleuse firent-ils, à tous les yeux, l'effet de gens costumés à la vieille mode. On les montra au doigt dans toute la chrétienté, et ils restèrent dans le souvenir comme les représentants par excellence d'une institution qui paraissait grotesque depuis qu'on ne l'avait plus chez soi. Le livre de Cervantes fut donc écrit pour rappeler la noblesse espagnole à ses instincts nationaux. Don Quichotte représenta la mode ridicule empruntée aux livres et aux exemples étrangers, tandis que le bon sens indigène s'exprimait sous une forme grossière, mais saisissante, dans le personnage de Sancho.

Nous savons bien que ce sont là des opinions peu acceptées. Dire que l'Espagne n'a point été l'école de la

chevalerie galante qui prévalut du XII^e^ au XIII^e^ siècle, que le tour de son imagination, loin de favoriser de telles habitudes, y répugnait, c'est aller contre tous les préjugés. — Mais heureusement qu'il n'en est pas des erreurs comme du vin, et qu'elles ne deviennent pas meilleures en vieillissant. Il est toujours temps de prouver qu'une opinion historique, bien que généralement reçue, est contraire aux faits et au caractère constaté d'une nation. C'est ce que nous allons essayer en examinant les chants populaires de l'Espagne.

Certes s'il est un miroir fidèle de la nature d'un peuple, on doit le trouver dans des poésies qui expriment ses sentiments habituels, ses idées sur l'honneur, ses préjugés et ses croyances. Sachons donc si nous rencontrerons, soit dans le *Poëme du Cid*, soit dans le *Romancero*, ce qui constitue le don quichottisme chevaleresque, c'est-à-dire la susceptibilité excessive, la manie du duel et les subtilités amoureuses.

Voyons, par exemple, comment les *Cancioneros* racontent cette fameuse histoire de Chimène et Cid, si favorable à la métaphysique galante.

Vous connaissez tous, ne fut-ce que d'après Corneille, les démêlés de Diègue Lainez et de don Gormaz, et le soufflet que reçoit don Diègue. — Vous avez dans la

mémoire la fameuse scène où il veut savoir si son fils pourra le venger : *Rodrigue, as-tu du cœur?* — Voici comment le *Romancero* espagnol raconte l'aventure :

Diègue Lainez pense tristement à l'outrage qu'a reçu sa maison noble, riche et ancienne, avant Inigo et Abarca. Voyant que les forces lui manquent pour la vengeance et que son grand âge l'empêche de la prendre par lui-même, il ne peut dormir la nuit ni goûter à aucun mets, ni lever les yeux de dessus terre, et il n'ose plus sortir de sa maison...

Étant donc aux prises avec ces inquiétudes de l'honneur, il voulut faire une expérience, laquelle ne lui fut pas contraire.

Il fit appeler ses enfants, et, sans leur dire un seul mot, saisit l'une après l'autre leurs mains. Il emprunta des forces à l'honneur, et malgré l'affaiblissement de l'âge, son sang refroidi et ses nerfs glacés, il les serra de telle sorte qu'ils dirent : — Assez, seigneur; que voulez-vous ou que prétendez-vous? lâchez-nous au plus tôt; vous nous brisez.

Mais quand il vint à Rodrigue... les yeux enflammés, comme un tigre furieux d'Hircanie, le jeune homme plein d'audace lui dit :

— Lâchez-moi, mon père, dans cette mauvaise heure, lâchez-moi dans cette heure mauvaise! car si vous n'étiez pas mon père, la satisfaction entre nous ne finirait point par des paroles. Avec cette même main, je vous

déchirerais les entrailles, et mon doigt serait un poignard.

Le vieillard, pleurant de joie, dit : — Fils de mon âme, ta colère me calme et ton indignation me plaît. Cette résolution, mon Rodrigue, montre-la à venger mon honneur.

Il lui confia son injure, et lui donna sa bénédiction avec l'épée dont il tua le comte et commença ses hautes actions.

Voilà qui ne ressemble point trop aux vaillantises raffinées des chevaliers de la table ronde. Ces héros s'annoncent d'une manière tant soit peu rude et paraissent plus faits pour la guerre sérieuse que pour les tournois. — Nous sommes bien loin de la scène de Corneille.

Quant à la Chimène du *Romancero*, elle vient aussi demander vengeance après la mort de son père, mais quand le roi lui objecte que s'il punit Rodrigue ses cortès se révolteront, elle réplique nettement :

— Tiens toi-même tes cortès, ô roi, que personne ne les soulève, et l'homme qui tua mon père, donne-le-moi pour égal (*c'est-à-dire pour époux*), afin que celui qui m'a fait tant de mal me fasse quelque bien.

— Le roi répondit : — ... Je le ferai de bon gré et de grand cœur...

Et Chimène demeura contente de la grâce qui lui était accordée, puisque celui qui l'avait rendue orpheline devenait son soutien.

Vous avez peine, n'est-ce pas, à reconnaître ici la Chimène, à qui Corneille fait dire, lorsqu'elle s'adresse au Cid :

. . . . . N'attends pas de mon affection
De lâches sentiments pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne :
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi ;
Je me dois, par ta mort, montrer digne toi.

L'héroïne du *Romancero* n'entend rien à ces subtiles délicatesses : elle veut que l'homme qui l'a privée de l'appui d'un père lui accorde l'appui d'un époux. — La Chimène de Corneille est le rêve, celle-ci est la réalité. Car remarquez que la muse populaire est d'accord avec l'histoire. Mariana dit positivement que Chimène demanda au roi *qu'il fît punir le Cid selon les lois ou qu'il le lui donnât pour époux*. Il faut bien reconnaître qu'il n'y a point dans tout ceci la plus petite ombre de chevalerie. La femme espagnole du moyen âge n'est

point une de ces souveraines que l'on adore à genoux... jusqu'au moment où on la détrône ; c'est la compagne sérieuse d'un chevalier, son *égale*, comme le dit Chimène. — Aussi l'idéal de l'amour reste-t-il grave et chaste; il se renferme dans la possession avouée de deux êtres qui se sont donnés l'un à l'autre devant Dieu : la galanterie espagnole tend au mariage ou s'y renferme.

Tout le *Romancero* en est la preuve. Vous y chercheriez en vain les traces de ces folles passions qui remplissent nos romans du moyen âge. Le Cid aime Chimène, mais avec la gravité d'un mari ; Chimène aime le Cid, mais avec la dignité d'une épouse. — Si elle écrit au roi Ferdinand pour demander qu'il ne retienne point toujours le Cid en campagne, sa tendresse prend un accent de gaieté naïve qui ne sent en rien l'exaltation; si le Cid, près de partir, lui adresse ses adieux, c'est d'un ton de ferme cordialité et comme un chef de famille, qui à la caresse mêle le conseil. Écoutez plutôt :

Déjà couvert de son casque, le Cid s'entretenait avec sa Chimène, avant de se rendre aux combats de Valence.

— Vous savez, madame, lui disait-il, comment l'affection que nous avons l'un pour l'autre s'arrange mal de l'absence; mais tout le reste disparaît quand le devoir se montre, et, pour tout homme de sang noble, c'est un devoir de servir le roi.

Conduisez-vous en mon absence comme une femme prudente que vous êtes, et qu'on ne voie rien de changé en vous, puisque vous sortez de si bon lieu.

Employez les heures rapides à prendre soin de votre bien et ne demeurez pas un seul moment oisive; car être oisive ou être morte, c'est même chose.

Gardez vos plus riches vêtements pour mon retour; une femme sans son mari doit vivre de simplicité.

Veillez bien sur vos filles; qu'elles soient toujours celées, mais qu'elles ne puissent s'apercevoir qu'on les garde...

Soyez grave avec vos serviteurs, affable avec les dames, circonspecte avec les étrangers et sévère avec vos concitoyens.

Ne montrez point mes lettres, même à votre plus proche parente, et l'homme le plus sage ne saura point comment j'accueille les vôtres...

Je vous laisse pour chaque jour vingt-deux maravédis; traitez-vous comme celle que vous êtes, et ne regardez pas à la dépense. Si l'argent venait à vous manquer, agissez de manière à ce qu'on l'ignore, et envoyez m'en demander...

Sur ce, madame, adieu, car j'entends d'ici le bruit des armes.

Et, après un étroit embrassement, il sauta légèrement sur Babiéca.

Ces adieux ne ressemblent-ils pas plutôt à ceux d'un châtelain qui tient à l'honneur de sa famille et à la prospérité de sa maison, qu'à ceux d'un chevalier errant? Quel accent reconnaissez-vous au fond de cette voix sagement héroïque? — Est-ce l'accent de don Quichotte ou celui de Sancho?

Ainsi, qu'il s'agisse de combats ou d'amour, nous cherchons vainement l'imagination romanesque prêtée aux chevaliers espagnols. Voyons si nous serons plus heureux dans les scènes de la vie officielle. Voici le chant qui raconte la visite du Cid à la cour du pape.

Le saint-père a appelé en concile, à Rome, ce noble roi don Sanche pour qu'il obéisse au pape. — Il y alla donc, accompagné du Cid. — Ils ont mis pied à terre au jour marqué. — Le roi a baisé la main du pape avec beaucoup de politesse, et le Cid également; puis les chevaliers, chacun à son rang.

Don Rodrigue était entré dans l'église de Saint-Pierre où il avait vu les sept fauteuils des sept rois chrétiens, et il aperçut celui du roi de France tout contre

celui du saint-père, et celui du roi son seigneur un degré plus bas. Il alla à celui du roi de France et le renversa avec le pied : le fauteuil était d'ivoire ; il en fit quatre morceaux, et il prit celui de son roi et le mit sur le degré le plus élevé.

Alors parla un honorable duc, celui de Savoie, dit-on. — Sois maudit, Rodrigue, et excommunié du pape, parce que tu as outragé le meilleur roi et le plus estimé.

Le Cid entendant cela a répondu : — Laissons les rois, duc, et si vous vous sentez offensé, accommodons cela entre nous, qu'il en soit demandé raison de vous à moi.

Il s'approcha du duc et lui donna une grande poussée ! Le duc, sans riposter, se tint coi, très-sagement.

Le pape, quand il l'a appris, a excommunié le Cid. — L'homme de Bivar le sachant, s'est prosterné devant le pape : — Absolvez-moi, saint-père, sinon vous vous en repentirez.

Le pape, père miséricordieux, répondit très-sagement : — Je t'absous, don Ruy Diaz, je t'absous de bon gré, pourvu que tu sois dans ma cour très-poli et très-sage.

Il nous semble inutile de poursuivre plus loin la démonstration, et quand le *Romancero* nous apprend que le pape est obligé d'excommunier la fleur de la chevalerie espagnole pour la rendre polie, nous croyons pou-

voir maintenir que les mœurs de cette chevalerie étaient plus sauvages qu'on ne le suppose généralement.

Or, il est bon de rappeler que tous ces *Càncioneros* sont du XII^e^ et du XIII^e^ siècle, au moins dans leur rédaction actuelle; qu'à cette époque ils ne choquaient en rien les mœurs, puisqu'ils jouissaient de la faveur générale et que dès lors ils doivent reproduire assez fidèlement les habitudes du temps.

Nous croyons donc avoir établi que les exagérations reprochées aux Espagnols ne leur étaient nullement naturelles, et qu'ils n'y arrivèrent qu'après toutes les autres nations.

Les citations nombreuses que nous avons dû faire pour justifier notre opinion vous ont déjà révélé le caractère de cette poésie.

Plus humaine que celle des *Niebelungen*, moins vibrante que celle du *Chant de Roland*, elle est surtout remarquable par une force contenue et je ne sais quel bon sens magistral. Plus on avance dans le *Romancero*, plus ces qualités s'accusent. — Elles apparaissent encore davantage peut-être dans le *Poëme du Cid*.

Après le terrible serment que celui-ci a fait prêter au roi Alphonse dans l'église de Burgos, pour se dis-

culper de la mort de don Sanche, assassiné par trahison, Alphonse, qui garde au héros une rancune royale, l'exile de ses terres. — Voici comment le poëte raconte sa disgrâce dans le *Poëme du Cid*.

Pleurant de ses yeux, malgré sa force d'âme, il tournait la tête et regardait sa demeure; il vit les portes ouvertes et les battants sans cadenas; les perches de la fauconnerie vides, sans toiles, sans faucons et sans autours apprivoisés. Mon Cid soupira, car il avait de très-grands soucis; mon Cid parla bien et dit avec calme : — Merci à toi, Dieu le Père, mes ennemis méchants ont fait tout cela. — Alors il se hâta de partir et lâcha les rênes.

A la sortie de Bivar, ils eurent une corneille à droite, et à l'entrée de Burgos ils l'eurent à gauche; mon Cid remua les épaules et redressa la tête. — Des étrennes ! Alvar Fanez, dit-il, car nous voilà jetés hors de notre pays. Et mon Cid, Ruy Diaz, entra dans Burgos.

Il avait avec lui soixante pennons. — Les hommes et les femmes de Burgos sortirent pour le voir et se mirent à leurs fenêtres, pleurant de leurs yeux, tant ils avaient de douleur. Et ils répétaient de leur bouche, pour toute parole : — Dieu ! quel bon vassal, s'il avait eu un bon seigneur ! mais personne n'osait l'inviter, tant le roi Alphonse avait montré de colère; car, avant la nuit, son ordre écrit et scellé était venu à Burgos avec un grand message, annonçant que personne ne

donnât logement à mon Cid et que tout homme qui le ferait sût, à n'en pas douter, qu'il perdrait ses biens et les yeux de la tête, et de plus, le corps et l'âme. — Le peuple chrétien avait un grand tourment, et il se cachait de mon Cid, parce qu'il n'osait lui parler. Le campéador alla droit à son logement ordinaire; il trouva la porte bien verrouillée par la terreur du roi Alphonse, qui le voulait ainsi, de sorte que si on ne la brisait par force, nul ne pouvait l'ouvrir. Les gens de mon Cid appelaient à haute voix; ceux de la maison ne voulaient pas répondre une parole.

Mon Cid s'approcha, tira son pied de l'étrier, et frappa un coup. — La porte ne s'ouvrit pas, car elle était bien fermée, mais une petite fille de neuf ans se tenait l'œil au guet.

— Campéador, dit-elle, cette fois vous n'avez pas ceint l'épée dans un bon moment. — Le roi a défendu de vous recevoir. A la nuit, son ordre est venu avec un grand message fortement scellé. Nous n'oserions vous ouvrir ni vous recueillir pour rien au monde, sinon nous perdrions notre avoir et nos maisons, et de plus les yeux de la tête. Cid, vous ne gagneriez aucune chose à notre mal; mais que le Créateur vous soit en aide avec toutes ses saintes vertus!

La petite fille dit cela et tourna vers la maison. — Mon Cid vit alors qu'il n'avait pas la bonne grâce du roi, et, s'étant retiré de la porte, il traversa Burgos.

Sauf le siècle, ne croirait-on pas lire un épisode

d'Homère ou une page d'Hérodote? Cette chevauchée de proscrits qui traverse une ville rendue silencieuse par la peur; cette porte hospitalière d'habitude, maintenant fermée; cette petite fille de neuf ans, qui seule ose parler, parce que son âge la défend, et ce départ du Cid, qui, sans une plainte, sans un mot, traverse Burgos et disparaît, avec sa troupe armée, dans les ténèbres!... N'est-ce point là un tableau achevé! Que pourrait de mieux l'art le plus exercé?

Et ne croyez pas que ceci soit une heureuse rencontre, une exception : le *Romancero* fourmille de ces inspirations.

L'Espagne semble avoir été de tout temps la terre classique de l'héroïsme raisonnable. Dans cette dépense si inutile de courage que constate toute l'histoire du moyen âge, elle a été la plus économe. Son sang n'a longtemps coulé que pour la défense de la nationalité. L'Europe entière est son obligée, car qui peut dire ce qu'elle serait devenue, si la puissance maure s'était consolidée au delà des Pyrénées. Sauvée tant de fois, par des miracles de bravoure, de l'invasion musulmane, y aurait-elle échappé si les Sarrasins d'Espagne n'avaient toujours eu à se défendre contre les chrétiens des Asturies?

Ceux-ci ont été comme une épine enfoncée au pied de la conquête maure; ils lui ont ôté la liberté de ses mouvements. La noblesse d'Espagne a défendu mieux qu'aucune autre, pendant tout le moyen âge, deux inappréciables trésors : — sa croyance nationale et ses libertés. — Le Cid est resté le héros de cette double tâche; il personnifie l'Espagne chrétienne et féodale, comme Roland personnifie la France; la comparaison des deux héros donne les différences des deux nations.

Les chants qui les célèbrent donnent aussi la différence des deux littératures. La nôtre l'emporte évidemment par la grâce, par l'élégance et l'épanchement du cœur ; celle des Espagnols a plus de force et de gravité, elle impose le respect, quand la nôtre cherche surtout à plaire. Toutes deux, fidèles à leur point de départ, se développent dans le sens de leur origine et arrivent ici à Racine et à Molière, là-bas à Cervantes et à Caldéron.

Mais la littérature espagnole dévie très-peu de ses origines. Des poëmes du Cid à ses grands dramaturges, la marche est, pour ainsi dire, en ligne droite. En France, au contraire, nous traversons toute une atmosphère de poésie fausse et souvent extravagante, celle des romans chevaleresques.

Ce sont les Normands qui l'inventent et la mettent en crédit.

Le génie aventureux des descendants de Gang-Roll semble passer de l'action dans la poésie. Leur imagination audacieuse se lance à travers tous les hasards de la fantaisie; rien ne les étonne; rien ne les retient, et ils conquièrent à juste titre ce nom de *trouvères* ou *trouveurs*, qui constate l'originalité de leurs créations.

Elles eurent incontestablement pour effet de seconder, sinon de produire le mouvement qui suit les croisades. Tous ces poëmes du cycle de la table ronde répandent dans la noblesse de France, d'Angleterre et d'Italie le goût des galanteries raffinées, des vœux romanesques, des aventures étranges et des grands coups d'épée.

Malheureusement, dans ces mœurs et dans cette littérature, tout était factice. Aussi, les œuvres qui nous ont été conservées, n'ont-elles plus pour nous qu'une valeur, pour ainsi dire, archéologique. Ce sont de vieux édifices, curieux à étudier sous le point de vue de la langue et des coutumes, mais où quelques nobles élans ne peuvent racheter l'incohérence du plan, la prolixité des détails et l'invraisemblance des sentiments.

A peu près vers la même époque (au treizième siècle) le théâtre renaissait sous l'influence religieuse. Les

Frères de la passion commençaient à représenter sur les tréteaux élevés dans les carrefours, à l'occasion des grandes fêtes, ou des entrées de prince, ces *mystères*, ces *moralités* et ces *sotties* qui résumaient toutes les sciences ou plutôt toutes les ignorances du temps.

Là encore le factice tua le réel et ôta, par suite, toute valeur à l'œuvre des poëtes. — Servis par une langue grossière et incomplète, ils n'auraient pu mériter une place dans l'histoire des lettres, qu'à force de vérité naïve. Il eût fallu que, comme les auteurs des *Niebelungen,* du *Chant de Roland* ou des *Cancioneros* espagnols, ils eussent racheté la rudesse de l'idiome par la sincérité de l'inspiration! Loin de là; leurs essais eurent toute la prétention de l'ignorance pédante. Leurs drames grossiers, au lieu de traduire des sentiments humains, ne servirent qu'au développement de légendes puériles, de thèses théologiques ou de subtilités grammaticales. Ils prirent pour personnages la grâce efficiente et la grâce imparfaite, la contrition et l'attrition, ou même les différents temps d'un verbe! — Jeux sans intérêt d'une science au berceau, formulée dans une langue qui n'existait point encore!

CHAPITRE VIII

Les troubadours; leur vie, leurs œuvres. — Comment ils disparurent. — Constitution de l'Église. — L'empereur et le pape se disputent le pouvoir suprême. — Dante et ses premières opinions guelfes. — Sa conversion gibeline. — Sa *Divine Comédie*. — Origine de ce poëme ; ce qui prépara son succès. — L'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*. — Jugement de Michel-Ange et de Manzoni. — Conclusion.

Nous avons montré, dans le chapitre précédent, les premiers efforts de la littérature espagnole à son berceau ; mais ils ne sont pas les seuls que nous devions signaler dans les races du midi.

Outre les groupes germanique, franc, visigoth, dont nous avons entendu les chants, il y a le groupe italique qui, sous le rapport littéraire, se confond d'abord avec toute la race de la langue d'Oc.

Cette langue, adoptée par les troubadours, est, en effet, si bien commune à l'Italie et à nos provinces méridionales, que des poëtes italiens, comme Sordello et

Calvo, composaient dans l'idiome provençal, alors plus souple et plus poli que leur propre langue, et que Dante et Pétrarque citent sans cesse les troubadours comme leurs ancêtres poétiques.

Ils eurent leur part dans l'impulsion de galanterie extravagante que nous avons eu déjà l'occasion de constater à propos de la chevalerie. Choyés dans les châteaux et dans les cours princières, favorisés par les nobles dames, dont ils célébraient la beauté, les troubadours joignirent, dans leurs poésies et dans leurs actions, la sensualité la plus hardie au sentimentalisme le plus bizarre. En même temps que le scandale de leurs amours avec des châtelaines ou des princesses devenait l'occasion de discordes sérieuses, et même de guerres, leur exaltation sentimentale les poussait aux dévouements les plus inouïs.

Ainsi, Rudel, par exemple, apprenant par des croisés, qui revenaient de la terre sainte, qu'il existait une comtesse de Tripoli, d'une beauté merveilleuse, et dont ils avaient reçu l'hospitalité, en devint éperdûment amoureux sur cette seule indication, et partit pour faire sa connaissance. — On était à l'an 1162, et les voyages par mer ne se faisaient point alors sans de grandes fatigues et de grands dangers. — Rudel tomba malade

en chemin, et quand il arriva à Tripoli il avait perdu la parole. La comtesse, avertie qu'un troubadour, qui avait fait le voyage pour la voir, se mourait à bord d'un navire, alla lui rendre visite. Rudel se ranima à sa vue, lui fit sa déclaration d'amour *en vers,* et expira.

Un autre troubadour, Pierre Vidal, de Toulouse, devenu amoureux d'une dame de Carcassonne, nommée *Louve,* trouva ingénieux de prendre, en son honneur, le nom de *Loup*, de se revêtir de la peau de cet animal et de se faire chasser dans les montagnes par des chiens et des bergers. Il fut rapporté demi-mort à la dame de ses pensées, qui fut médiocrement touchée, dit l'histoire, *de ce beau trait d'amour parfaite !*

Les plus grands seigneurs se faisaient gloire d'appartenir à la *gaie science*, comme on appelait celle des troubadours ; ainsi le comte de Provence, Raymond Bérenger, le prince Boniface de Castellane, et Richard Cœur-de-Lion lui-même, prirent rang parmi les meilleurs poëtes de leur temps. — Fontenelle en témoigne un étonnement malin. Il a peine à comprendre que les gentilshommes français, qui ont toujours méprisé les lettres, se fussent abaissés jusqu'à cet art des scribes ; mais il s'explique la chose, en disant qu'ils eurent soin

de faire *des vers assez mauvais pour ne pas déshonorer la noblesse !*

Malgré l'épigramme, ces vers ne manquaient ni d'harmonie, ni de gentillesse. Dante faisait grand cas de la poésie des troubadours, si l'on en juge par les allusions fréquentes de sa *Divine Comédie*. Il rencontre successivement aux enfers Bertrand de Born et Sardello.

Le premier, qui avait poussé Henri de Guyenne à la guerre contre son père, et, nouveau Tyrtée, avait excité l'ardeur des révoltés par ses chants, s'avance vers le poëte florentin en tenant de la main droite sa tête sanglante.

Toi qui respires encore et qui visites vivant le royaume des morts, vois si tu trouveras une peine qui égale la mienne ! Et pour que tu portes de mes nouvelles au monde d'en haut, sache que je suis Bertrand de Born, celui-là même qui donna au jeune roi des conseils funestes. Je fis révolter un fils contre son père ; je fus l'Architophal de ce nouvel Absalon ! — C'est pour avoir séparé ce que Dieu avait uni que je porte ainsi ma tête séparée de mes épaules.

Sardello, au contraire, est trouvé, par le poëte de la

Divine Comédie, à l'entrée du purgatoire, et cette rencontre remplit le *sixième chant*... — Nous y reviendrons en parlant du poëme lui-même.

Mais, avant de l'aborder, il importe de jeter un regard sur le monde et de voir ce que les nations sont devenues pendant que nous nous sommes oubliés à entendre ce concert de toutes les muses de la chrétienté.

De quelque côté que nous tournions les yeux, la croix protége de ses deux bras les sociétés nouvelles sorties de la mêlée barbare et des ruines de l'empire romain. Voyons qui la tient et de quelle autorité ce signe libérateur est le sceptre et l'épée.

Par un concours de circonstances trop longues à analyser, l'évêque de Rome était insensiblement devenu le plus puissant évêque de l'église chrétienne. — Les yeux étaient accoutumés à se diriger vers cette antique capitale du monde ; après y avoir cherché les maîtres temporels, on y chercha le maître spirituel ; le siége de saint Pierre était exhaussé de toute la hauteur du Capitole.

Celui qui n'avait d'abord été qu'un égal devint donc un chef. La papauté se fonda appuyée sur l'empire, qui, sorti de la race des Francs après Charlemagne, était passé à la race germanique. Le patriarche de Constantinople, qui lui avait longtemps disputé la prééminence,

fut excommunié par Léon IX (en 1054) et l'Église grecque se trouva irrévocablement séparée de l'Église latine.

C'était le moment favorable pour constituer la puissance papale. Jusqu'alors disputée et dépendante du pouvoir temporel, elle pouvait enfin profiter de l'unité de l'Église et s'appuyer sur cette immense armée ecclésiastique qui couvrait la chrétienté et tenait les âmes prisonnières. Mais il fallait pour cela un génie audacieux, inflexible, austère, capable de constituer son pouvoir par la volonté et de le maintenir par le respect. Ce génie se trouva dans un moine caché en France au couvent de Cluny.

Hildebrand était fils d'un pauvre charpentier de Soana, dans la Toscane. Distingué par Léon IX, il fut appelé à Rome et devint l'âme d'une merveilleuse entreprise.

Il ne s'agissait de rien moins que de s'emparer de la domination du monde, sans armes, sans conquêtes, par la seule puissance de la foi. Hildebrand voulait rétablir la monarchie universelle de Rome au profit du pape et faire que sa bénédiction *urbi et orbi* (à la ville et au monde) fût le symbole perpétuel d'une prise de possession de la société chrétienne tout entière.

Voici comment lui-même formule les droits de la papauté :

Le pape est l'évêque universel ; il est indubitablement saint et ne trompe jamais. Nul ne peut abroger ses décrets, et il peut infirmer ceux de tous. — Aucune créature humaine n'a puissance de le juger ; lui seul peut revêtir les insignes de l'empire ; tous les princes doivent lui baiser les pieds. Lui seul destitue les empereurs ; c'est devant lui que les sujets accusent leurs princes et c'est lui qui les dégage du serment de fidélité. — Comme la lune reçoit la lumière du soleil, ainsi l'empereur, les rois, les princes, reçoivent leur autorité du pape et celui-ci ne la tient que de Dieu. Donc la puissance de la chaire de saint Pierre est plus grande que la puissance des trônes, et le roi doit soumission et obéissance au pape (*Dictatus papæ*).

Il était impossible d'exprimer plus clairement la prétention à ce règne du Christ et de l'Église, toujours annoncé et vainement attendu.

Mais, pour réaliser un pareil projet, il fallait, avant tout, isoler le clergé des sociétés civiles et politiques dont il avait jusqu'alors fait partie, le dénationaliser, lui faire une patrie fictive de la Rome spirituelle. Pour cela Hildebrand effectua deux grandes réformes.

Il imposa aux prêtres le célibat.

Il les rendit indépendants de l'État, en leur défendant de recevoir l'investiture de la main des laïques.

Mais ce n'était point assez d'avoir arraché le clergé à la société et à la famille ; il enleva à l'empereur la nomination du pape ; créa un sacré collége de cardinaux chargé de cette élection. — Ce fut le sénat de la Rome catholique ; — il établit l'usage des légats ou ambassadeurs apostoliques, envoyés dans tous les royaumes pour y maintenir la suprématie du saint-siége.

Hildebrand, nommé pape sous le nom de *Grégoire VII* (en 1073), acheva cette redoutable constitution de l'Église. L'empereur d'Allemagne, Henri IV, voulut en vain résister, Grégoire fulmina contre lui l'excommunication, et la plupart de ses vassaux l'abandonnèrent. Il dut venir chez la comtesse Mathilde, au château de Canosse, près de Modène, où le pape se trouvait alors, pour solliciter son pardon. C'était au mois de janvier du rigoureux hiver de 1077. Pendant trois jours, l'empereur attendit dans la cour, à jeûn, en costume de pénitent, les pieds nus et avec une chemise de crin. Tout le monde était attendri, et Mathilde elle-même fondait en larmes. Ce fut seulement

le quatrième jour que Grégoire le fit entrer et le reçut à merci.

Henri IV se retira le cœur ulcéré, leva une armée et vint assiéger Rome. Grégoire, bien que réduit à la dernière extrémité, refusa tout accommodement.

Enfin, Robert Guiscard, duc de Normandie, accourut avec une armée et délivra le pape, tout en pillant la ville, en sa qualité de Normand. L'inflexible vieillard alla mourir à Salerne. Il ferma les yeux en prononçant ces paroles amères :

J'ai voulu la justice et j'ai haï l'iniquité ; voilà pourquoi je meurs dans l'exil.

Ces luttes entre la papauté et les puissances temporelles se renouvelèrent sans cesse, jusqu'au siècle de Philippe-Auguste.

Ici les débats redoublèrent de gravité.

Le pape *Innocent III* ayant à se plaindre du roi d'Angleterre, Jean Sans-Terre, manda à Philippe qu'il *eût à se charger pour la rémission de ses péchés de détrôner le tyran excommunié* ! — Le roi de France, à qui il souriait de conquérir un royaume, *par pénitence*, rassembla une grosse armée ; mais, au moment où il

allait partir, le pape lui fit savoir que Jean s'était reconnu vassal du saint-siége, et qu'il n'eût pas à l'attaquer sous peine d'excommunication.

Philippe-Auguste se montra peu satisfait de ce brusque changement; mais ce fut bien autre chose quand les barons anglais, révoltés contre le roi Jean, vinrent lui offrir la couronnne d'Angleterre pour son fils Louis, et qu'Innocent III voulut s'y opposer. — Le roi de France passa outre, ce qui amena une excommunication. — Jamais la papauté n'avait triomphé aussi ouvertement du pouvoir royal. Innocent III récoltait la moisson semée par Hildebrand.

Non-seulement il avait poussé la chrétienté contre les infidèles dans une quatrième croisade, mais il osa en prêcher une contre la France du Midi, où l'hérésie des Albigeois était devenue générale.

Cette hérésie consistait à croire qu'un dieu mauvais avait régné jusqu'à la venue du Christ, et que les hommes étaient des anges déchus qui, après plusieurs transfigurations, devaient retourner au ciel. — La licence des mœurs et les folles imaginations des troubadours avaient mêlé à ces idées mille croyances païennes. — Les légats du pape essayèrent en vain de rappeler la nationalité provençale à l'orthodoxie. L'opulence et

la facilité des mœurs l'avaient accoutumée à une indifférence religieuse qui se traduisait par une tolérance générale. Les hommes de toute religion, même les juifs, étaient reçus à la cour des princes. Innocent III jeta un cri d'appel au fanatisme et à la rapacité. Il ouvrit une croisade contre les provinces du Midi, qui furent mises au pillage. Arnold, abbé de Cîteaux, chargé des pouvoirs de Rome, dirigeait lui-même les massacres. Si les soldats hésitaient, dans la crainte de confondre de bons catholiques avec les Albigeois : — *Tuez toujours*, criait Arnold, *Dieu reconnaîtra les siens !*

La *gaie science* périt dans ce long carnage; ce fut la fin des troubadours. — Tout ceci sert de prolégomènes au quatorzième siècle, époque dramatique et bruyante, où doit se livrer un triple combat entre la monarchie, l'Eglise et la féodalité.

La féodalité décline : vaincue à *Courtray* par les communes de Flandre, elle sera achevée à Crécy, à Poitiers, à Nicopolis et à Azincourt. Philippe le Bel l'attaque, de son côté, vigoureusement. — Galvanisée un instant sous Louis le Hutin, elle ne semblera se ranimer que pour fléchir de nouveau et être brisée sous Louis XI.

En réalité, il ne reste donc plus que deux puissances

redoutables et qui paraissent encore à peu près égales : la royauté et le pape.

La première représente les intérêts temporels et progressifs.

Le second les intérêts spirituels et inamovibles.

Celle-là se fortifiait par les concussions, les violences armées, les intrigues politiques.

Celui-ci se ruinait et s'avilissait par les mêmes moyens.

C'est en Italie surtout que la lutte entre ces deux pouvoirs se dessine vigoureusement. Deux partis s'y étaient formés : les *Guelfes* et les *Gibelins*. Les *Guelfes* voulaient constituer une Italie indépendante dont le pape serait le chef. Les *Gibelins* voulaient associer l'Italie à l'Allemagne, pour avoir un successeur des Césars.

Les deux partis espéraient, par des voies opposées, arriver au même but, au rétablissement d'une souveraineté universelle. — La Rome d'Auguste était leur rêve et pendant tout le moyen âge l'Italie la poursuivit. — Elle croyait pouvoir ressaisir sa prépondérance, en se donnant à un maître qui étendrait son autorité sur le monde entier.

Au quatorzième siècle, les chefs des Guelfes et des

Gibelins sont Albert d'Autriche et Boniface VIII. Lorsque celui-ci célèbre le Jubilé, qui commence le siècle, en l'an 1300, et attire à Rome une foule immense, les ambassadeurs d'Albert viennent lui demander de reconnaître leur maître pour empereur d'Occident; mais Boniface VIII les reçoit la couronne impériale en tête, le glaive à la main, et s'écrie : — *C'est moi qui suis César! C'est moi qui suis l'empereur!*

Ainsi, il y a deux prétendants, deux partis, deux systèmes, et il n'y a qu'un but : — La résurrection de l'empire romain!

On en était là lorsque le Dante Alighieri parut sur la scène du monde.

Il était né à Florence en 1265. Sa naissance avait été entourée de présages extraordinaires. Sa mère Bella avait fait faire son horoscope par *Brunetto Latini*, et celui-ci trouva que le nouveau-né était appelé à d'illustres destinées. Lui-même l'éleva dans cette conviction. Il est facile de concevoir l'influence que pouvaient avoir de pareilles idées sur une imagination vive. Alighieri grandit dans la perspective d'une gloire promise, et se prépara à la conquérir. On lui avait donné le nom de *Durante*, qui, par une abréviation familière, se changea en Dante. — Alighieri devait faire de ce

petit nom un des plus grands du monde moderne.

On lui fit étudier le latin et le provençal (qui était, à cette époque, la langue de la poésie, celle des troubadours); il s'appliqua également à la théologie, qui comprenait alors, comme la philosophie ancienne, les éléments de toutes les sciences. Les lois de Florence voulaient que tout citoyen fût inscrit dans une des quatorze catégories qui constituaient les travailleurs de la cité; Dante se fit inscrire dans la catégorie des médecins.

Ceci ne l'empêcha pas de prendre les armes pour la défense de sa patrie. Entré dans la cavalerie, il combattit avec les *Guelfes* de Florence contre les *Gibelins* d'Arrezo, et contribua au gain de la bataille de *Campaldino*.

L'année suivante, il aida à prendre Caprona sur les Pisans. — Chargé successivement de quatorze ambassades, il les remplit toutes avec succès, et à trente-cinq ans il fut nommé l'un des prieurs de Florence !

Ainsi, au moyen âge encore, de même que dans l'antiquité, la poésie n'était point regardée comme incompatible avec la vie publique; ce n'était point une déchéance, et l'on permettait au même homme d'être à la fois un grand poëte et un grand citoyen.

C'est à l'opinion contraire, accréditée par l'existence parasite de nos écrivains de cour, que l'on doit l'amoindrissement du domaine littéraire. — Chassée des intérêts généraux, la muse s'est réfugiée dans les sensations individuelles, elle a produit l'inspiration égoïste ou frivole qui a fait de tant d'esprits d'élite les narrateurs exclusifs de leur personnalité. La littérature, privée de l'air fortifiant du dehors, a cessé d'être le souffle d'un siècle et n'a plus été qu'un jeu d'intelligence plus ou moins heureux.

Les *Guelfes* de Florence s'étaient divisés en deux partis : les *noirs*, qui voulaient appeler Charles d'Anjou, les *blancs*, qui tenaient à rester Italiens.

Dante était de ces derniers. Envoyé en ambassade près de *Boniface VIII*, dont il avait toujours été le serviteur dévoué, et qui ne lui parlait qu'en l'appelant son fils, il apprend tout à coup que Charles d'Anjou est entré à Florence, secrètement aidé par le pape, que ses biens à lui, Dante, ont été confisqués, et qu'il est proscrit.

Il rassemble aussitôt les autres *blancs* proscrits comme lui, et essaye de rentrer avec eux à Florence ; mais la tentative échoue et il est condamné à être brûlé vif.

L'empereur Henri de Luxembourg, qui arriva vers

ce temps en Italie, réveilla un moment ses espérances ; il crut qu'il trouverait là ce qu'il avait vainement espéré dans la papauté, un restaurateur de la souveraineté romaine ! Mais ce fantôme d'empereur passa au milieu de ces populations dans l'attente comme une pâle vision, puis disparut pour ne plus revenir.

Ce fut alors que commença la vie errante d'Alighieri. Il se rendit d'abord à Paris, où il suivit les cours de l'Université, puis revint à Ravenne près de Guido Novelle, et y mourut le 14 septembre 1321.

Guido l'inhume et prépare l'épitaphe composée par le grand poëte ; mais le sort semble le poursuivre jusque dans sa tombe. Avant que l'inscription soit achevée, Guido est chassé de Ravenne.

Cent cinquante ans se passent sans qu'une main nouvelle reprenne cette pierre tumulaire et achève d'y incruster ces vers douloureux :

Moi, Dante, je reste enfermé ici, exilé de ma patrie :
Je suis fils de Florence, mère de peu d'amour.

La marâtre s'adoucit pourtant quand elle entendit le nom de son fils retentir sur toutes les lèvres. Elle voulut se parer de ses cendres, elle qui n'avait pas su se parer de son génie. Ravenne refusa de les rendre.

Plus tard, Michel-Ange, ce frère poétique du Dante,

propose de lui sculpter un sépulcre. Florence réclame de nouveau ses restes sans pouvoir les obtenir. — Mais voulant perpétuer dans ses murs la mémoire du glorieux exilé, elle fonde une chaire où l'on commente son poëme.

Un vieillard dont l'âge a purifié l'âme et qui, près de quitter le monde, détourne les yeux des folles images de sa jeunesse pour regarder vers la cité des âmes, monte le premier dans cette chaire. — C'est Boccace, à qui la postérité à infligé, comme châtiment, la honteuse célébrité de ses contes.

Ainsi rien n'a manqué à la gloire du Dante, rien que le bonheur d'en avoir joui! Cette gloire a survécu aux opinions et aux croyances de poëte: elle rayonne sur le tombeau de ses idées après avoir brillé sur celu qui renfermait ses cendres.

Ce qui a fait cette grandeur incontestée du Dante, c'est qu'il a été, en même temps, le poëte de son siècle et le poëte de la fantaisie; il a offert le seul exemple de l'alliance de l'esprit traditionnel et de l'esprit créateur.

Et cela est vrai, non-seulement pour le fond du poëme, mais pour sa contexture, pour son style. — Catholique d'intention, la *Divine Comédie* en appelle

sans cesse aux éléments païens. — En prenant Virgile pour conducteur dans la *cité Dolente,* Alighieri a semblé symboliser tout son système de composition. Le paganisme l'aide à construire son édifice catholique ; il lui emprunte, à chaque instant, la pierre ou l'ornement.

Souvent même une sorte de confusion entre les deux sociétés semble se faire dans l'imagination du poëte. Il distribue les places au païen et au chrétien, selon son amour ou sa haine, plutôt que selon la loi rigoureuse de l'Église.

Et cependant celle-ci n'a jamais mis en doute l'orthodoxie du poëte ; elle a accepté ses caprices ; elle s'est inclinée avec un saint respect devant son œuvre !

C'est qu'elle y a senti son propre souffle. La *Divine Comédie* est au catholicisme ce que l'*Iliade* était à la société grecque. C'est son épopée complète, on l'y trouve tout entier, là même où le poëte substitue au dogme son invention personnelle.

Maintenant, d'où est venue à Dante cette impulsion ?

Pour qu'une création réponde aussi heureusement à tout un ordre d'instincts, il faut qu'elle soit préparée, attendue. Elle ne sort pas brusquement toute armée d'une imigination en travail. Les souvenirs de la guerre

de Troie se respiraient dans l'air quand Homère vint les immortaliser dans ses poëmes. N'en a-t-il pas été de même pour ce voyage d'Alighieri à travers les mondes invisibles? Les esprits ne se tournaient-ils pas depuis longtemps vers eux, et n'étaient-ils pas oppressés par une sorte de curiosité effrayée?

Dès le *sixième siècle*, trois moines orientaux : Théophile, Serge et Hygie s'étaient mis à la recherche du point où *la terre et le ciel se touchent,* et, au dire de la tradition, ils avaient traversé l'enfer et gagné le paradis, dont ils n'avaient pu franchir les portes.

Plus tard, des hallucinés recommencèrent à plusieurs reprises ce pèlerinage, et les légendes sont pleines de leurs récits. — Vous connaissez peut-être celui du roi Charles le Gros, qu'un inconnu, vêtu de blanc, enlève et guide à travers les labyrinthes infernaux, après lui avoir attaché au pouce un fil lumineux. — Le *Voyage de saint Bredan* nous conduit dans les mêmes régions, et on y ajouta tant de foi, que des armateurs se ruinèrent à équiper des navires qui pussent retrouver les pays parcourus par le saint visionnaire.

Grégoire VII lui-même raconte l'étrange supplice que subissaient en enfer les membres de la famille d'un comte allemand qui occupaient tous les degrés d'une

immense échelle dont le pied se perdait dans les flammes, si bien qu'à chaque arrivant, celui que soutenait le dernier échelon tombait dans la fournaise pour faire une place au nouveau venu. C'est ce que M. Villemain, dans ses *Tableaux de la littérature au moyen âge*, appelle plaisamment un *noviciat progressif de l'enfer*.

L'histoire du purgatoire de saint Patrice avait été popularisée au douzième siècle par tous les trouvères.

Il est donc certain que ce pèlerinage des régions invincibles était devenue une idée familière aux imaginations et exploitée par un grand nombre d'écrivains. — Tout le monde avait lu *la Descente de saint Paul aux enfers,* par Adam de Ros, et Dante la connaissait, car il y fait allusion au deuxième chant de son poëme. — On s'était même tellement accoutumé à ce thème fantastique, que la parodie avait fini par s'en emparer. *Raoul de Houdan*, dans son *Songe d'enfer*, avait raconté que le domaine de Satan était une sorte d'immense cuisine où il avait dîné avec les démons qui lui avaient servi des langues de plaideurs, des libertins à la broche, des larrons à l'œil, et des nonnes en pâte. — Je vous fais grâce du reste du menu.

Dans le *Fabliau* de Barbazon, intitulé la *Cour du Paradis,* le poëte visite, au contraire, le ciel, et assiste

à une fête que l'Éternel donne aux élus. — On y voit saint Simon, armé d'une crécelle avec laquelle il va éveiller tous les habitants célestes dans leurs dortoirs ; les chœurs de vierges et de martyrs accourent et commencent à danser, tandis que les quatre évangélistes jouent du cor de chasse.

La sculpture et la peinture étaient hantées des mêmes visions et reproduisaient sans cesse la double légende, infernale et céleste ; les murailles, les autels, les vitraux des églises ne parlaient plus d'autre chose. — On voit encore aujourd'hui, dans la crypte de la cathédrale d'Auxerre, un triomphe du Christ, tel que le poëte florentin l'a figuré dans son purgatoire. La rose occidentale de l'Église de Chartres, les porches d'Autun et de Notre-Dame de Paris, offrent des exemples analogues. — M. Didron a compté plus de cinquante illustrations monumentales de la *Divine Comédie*, toutes *antérieures au poëme.*

Enfin, le théâtre s'était emparé de l'idée, selon l'art du temps. — A Florence même, au quatorzième siècle, on représenta sur des radeaux *ce qui devait se passer dans l'autre monde!* — Les spectateurs regardaient de dessus le pont de Carrara, qui se rompit, et les envoya vérifier la vérité du spectacle.

On ne peut donc en douter, tout le monde avait préparé la sublime partition qu'allait écrire Alighieri ; les mélodies en flottaient sur toutes les lèvres. Il allait entreprendre son chef-d'œuvre avec cette *collaboration anonyme de la foule* qui, loin d'amoindrir un génie, lui donne un cachet d'authenticité séculaire.

Mais il s'empara si puissamment de l'idée, qu'après lui personne n'y revint ; il l'avait désormais faite sienne, et, comme le remarque un de ses commentateurs (M. Labitte), la *Divine Comédie* fut le dernier *pèlerinage de Childe-Harold* dans l'autre monde.

Si tout était préparé pour sa composition, tout ne l'était pas moins pour son succès. Une terreur mystérieuse agitait la chrétienté. Les annonces de la fin des temps se multipliaient et tenaient le moyen âge dans l'angoisse de l'attente. Le monde échappé à l'an *mille*, qui devait être son dernier jour, ne regardait son existence que comme un ajournement. Christophe Colomb lui-même, partant pour l'Amérique, n'accordait plus que cent cinquante années au genre humain.

Toutes les âmes étaient donc préparées à ce voyage suprême ; la *Divine Comédie* en donnait d'avance l'itinéraire. C'était un livre de route que tout le monde voulut lire et étudier.

Quant à Dante, outre l'atmosphère du siècle qui le prédisposait comme tous les autres à cette surnaturelle vision ; il y était particulièrement approprié par le sombre mysticisme de son esprit et par les longues épreuves de la vie. Trahi par l'Église, dont il avait fait longtemps, avec les autres Guelfes, l'espérance de l'Italie ; trompé par l'empereur, vers lequel il s'était retourné après sa conversion gibeline ; il n'attendit plus rien de la terre et regarda vers le royaume des ombres. Les épreuves de l'exil avaient rendu ce cœur, comme celui du Christ, *triste jusqu'à la mort !*

Ce n'était pas en vain qu'il avait tant de fois monté, comme il dit, « *l'escalier d'autrui si dur à gravir*, » et, à la longue, *ses yeux étaient devenus*, selon son étrange expression, *des désirs de pleurer.*

Tout révèle chez lui ce tourment et cette lassitude intérieure de la vie. Un jour qu'il errait sur les rochers du golfe de Spézia, un moine aperçoit de la fenêtre du couvent ce visage douloureux, cette démarche fiévreuse, et lui crie :

— Que cherches-tu, frère ?

— Le repos, réplique Dante.

Et il passe pour se replonger dans son *enfer.*

Cependant un amour avait traversé cette âme sombre et y avait laissé son rayon.

Béatrix de Portinari était fille d'un riche citoyen de Florence, ami du père de Dante. Dans une de ces fêtes qui se donnent en Italie au mois de mai pour célébrer l'arrivée du printemps, Alighieri, encore enfant, fut conduit chez le père de Béatrix. Elle n'avait alors que huit à neuf ans : cependant Dante resta frappé de sa beauté sérieuse, et, à mesure qu'il grandit, son amour augmenta, mais un amour tout idéal et pour ainsi dire désintéressé.

Béatrix est la personnification sous laquelle son esprit se plaît à voir toutes les perfections que l'âme humaine peut concevoir ; il en fait sa conscience symbolisée, sa sainte patronne. — Au milieu même des haines politiques dans lesquelles Alighieri plongea si profondément, Béatrix l'adoucit et l'apaise.

Quand elle était là, dit-il dans un petit écrit intitulé *la Vie nouvelle*, je n'avais plus d'ennemis, la flamme de charité embrasait mon cœur. Je me sentais prêt à pardonner à tous mes ennemis, et si l'un d'eux m'avait demandé quelque chose, je n'aurais pu que lui répondre : Amour! amour!

L'issue vulgaire de cette passion lui aurait sans doute enlevé son idéalité poétique ; mais le hasard devait la mettre sous la sauvegarde de la mort! Béatrix fut enlevée dans tout l'éclat de sa jeunesse et de ses charmes, si bien que l'autel, forcément un peu profane, que Dante lui avait élevé dans son cœur, se trouva tout à coup sanctifié.

Désormais Béatrix ne fut plus pour lui qu'un souvenir sacré, une vision à laquelle il rapporta toutes ses idolâtries. La femme, en perdant sa forme mortelle, passa insensiblement au rang de muse chrétienne, et il finit par en faire l'incarnation de la théologie, c'est-à-dire de la science qui conduit à Dieu.

Déjà, dans la *Vie nouvelle*, il avait mêlé à son amour toutes les subtilités mystiques alors en usage, jusqu'à ce jour, par exemple, sur les nombres et sur leurs racines, et à dire que Béatrix était un *neuf,* c'est-à-dire un miracle dont la racine carrée était *trois*, représentation de la Trinité.

L'amour de Dante pour Béatrix avait donc toujours été un amour mystique. Il l'avait connue à un âge où aucune passion n'a encore flétri la virginité de l'âme, ne l'avait revue ensuite que rarement et l'avait perdue sans qu'elle eût été autre chose pour lui qu'un rêve

charmant. — Il la prit comme image de l'amour pur, de la perfection immaculée, et en fit son intermédiaire entre lui et Dieu! Elle devint la colombe de l'arche pour son cœur naufragé.

Tels étaient donc les éléments de son poëme :

La tradition poétique de l'antiquité latine.

La légende fantastique du moyen âge.

La finesse subtile de la théologie.

La réminiscence d'un amour sans remords.

Ses livres furent l'*Apocalypse,* l'*Énéide* et les poésies des troubadours; c'est de là qu'il a tiré tout ce qu'il ne tira pas de la société qui l'entourait ou de lui-même.

Mais tout cela ne lui fournissait que la matière du poëme; restait à lui donner une forme! — La conception une fois complétée, il fallait une langue pour l'exprimer. Or, voici la situation au moment où Dante commence son œuvre.

Le latin n'appartient plus qu'à la diplomatie, c'est la langue des affaires; les clercs et les légistes sont les seuls à la parler.

Le provençal a péri comme langue poétique avec les troubadours qui la parlaient. — Le peuple, d'ailleurs, aurait quelque peine à le comprendre; c'est presque une langue savante.

Reste donc l'italien, divisé en vingt idiomes, jusqu'alors presque sans règles et que les lettrés méprisent comme un patois. C'est là que Dante trouvera son instrument. Il choisira dans tous les dialectes, il composera lui-même la langue de son poëme, et cette langue deviendra celle de l'Italie.

Ce travail prodigieux ne se fera pas en une seule fois! Alighieri s'essayera longtemps dans des *sonnets,* dans des *chansons,* dans des *vers héroïques* et enfin dans son livre de la *Vie nouvelle*, qui annonce l'entrée de son génie dans le monde mystique.

Ainsi préparé, « il prendra la trompette de l'archange, et, hâtant ce jour du dernier jugement qui tarde à venir, il dévoilera aux yeux mortels les mystères de l'autre monde » (Quinet).

C'est à trente-trois ans que Dante a cette vision prolongée qui compose la *Divine comédie* et qu'il partage en trois cantiques: celui de l'*Enfer*, celui du *Purgatoire* et celui du *Paradis*.

Il se suppose égaré dans une forêt obscure où plusieurs apparitions redoutables le glacent d'effroi ; tout à coup se présente à lui un homme, qui, *par l'habitude d'un long silence, semblait avoir perdu la parole.* Il l'appelle à son secours et l'inconnu se nomme : c'est Vir-

gile. Il lui déclare que, pour échapper aux bêtes féroces qui l'épouvantent (et qui ne sont autre chose que les symbolisations du péché), il faut prendre sa route à travers le royaume éternel. Lui-même s'offre à le guider et tous deux s'avancent vers l'entrée infernale.

Au-dessus du chemin *profond et sauvage* étaient écrits ces mots :

Par moi l'on va dans la cité des pleurs, par moi l'on va dans la douleur éternelle, par moi l'on va chez la race damnée [1].

. . . . . .

Là, des soupirs, des plaintes, de profonds gémissements résonnaient sous l'air sans étoiles, de sorte que je me mis à pleurer.

Idiomes divers, discours horribles, paroles, douleurs, accents de colère, voix hautes et enrouées, et bruits de mains,

Faisaient un tumulte qui roule toujours dans cet air éternellement obscur, comme le sable quand souffle un tourbillon.

Et moi, qui avais la tête ceinte d'erreurs, je dis : — Maître, qu'est-ce que j'entends? quel est ce peuple qui semble si vaincu par la douleur?

Et il me répondit : — Ce sort misérable est réservé

[1] Traduction de Brizeux.

aux tristes âmes de ceux qui vécurent sans mériter le mépris et sans mériter la louange.

Elles sont mêlées au chœur pervers des anges qui ne furent ni rebelles, ni fidèles à Dieu, mais qui ne se décidèrent que pour eux seuls.

Le ciel les a chassés pour n'être pas moins beau, et le profond enfer ne les reçoit point, parce que les coupables en auraient quelque gloire.

Le poëte pénètre ensuite dans la *cité Dolente*, immense spirale au fond de laquelle s'agite Satan, le *grand reptile,* comme il l'appelle. Dès l'entrée il rencontre *l'Achéron !*

Ainsi se révèle dès le début le mélange chrétien et païen qui continuera jusqu'à la fin du poëme. Ce fleuve Achéron transporté du royaume de Pluton dans celui de Satan, ce Caron changé en démon, ce Virgile qui explique les terribles arrêts du vrai Dieu, tout cela forme une association d'images et d'idées à laquelle il faut s'accoutumer; à mesure que nous descendrons dans les cercles infernaux, nous serons plus frappés de l'association du monde antique au monde du moyen âge.

Par exemple, à côté d'Hélène, de Sémiramis et de Cléopâtre, vous apercevrez cette Françoise de Polenta,

aimée du jeune Paul de Rimini, et qui, devenue l'épouse de Lanciotto, meurt avec son amant, victimes tous deux de la jalousie du mari.

Dante voit venir les deux gracieux fantômes et témoigne le désir de les interroger.

Attends qu'ils soient plus près de nous, dit Virgile; alors, prie-les par cet amour qui les mène, et ils viendront à toi.

Sitôt que le vent les inclina vers nous, j'élevai la voix : — O âmes tourmentées, venez me répondre, si nul autre ne s'y oppose.

Comme des colombes, appelées par leurs désirs, volent vers le doux nid d'une aile ouverte et ferme, et portées d'une même volonté,

De même les deux ombres sortirent de la troupe où était Didon, venant à nous à travers l'air empoisonné...

— Homme au cœur pitoyable, dirent-elles, qui viens nous visiter dans ces ténèbres, nous qui avons teint le monde de notre sang;

Si nous étions aimés du roi de l'univers, nous le prierons pour ton repos. Tout ce qu'il te plaira d'entendre et de dire, nous-mêmes l'entendrons et le dirons de grand cœur, puisque le vent qui nous emporte s'est apaisé un instant.

La terre où je suis née, dit la jeune femme, est si-

tuée sur le golfe où le Pô descend avec tous les fleuves qui le suivent, pour se reposer dans la mer.

Amour qui prend vite un noble cœur attacha celui que tu vois près de moi à cette belle forme qui m'a été ravie, et que je regrette encore.

Amour qui force d'aimer qui vous aime me lia si fortement au bonheur dont s'enivrait Paolo, que, comme tu le vois, la mort même n'a pu me détacher de lui.

Amour nous a conduits à la même mort. Là, le cercle de Caïn attend celui qui nous a frappés tous deux. — Telles furent les paroles de l'ombre.

Dès que j'eus entendu cette âme blessée, je penchais le visage et je le tins si longtemps baissé, que Virgile me dit: — A quoi réfléchis-tu?

Je lui répondis: — Hélas! combien de doux pensers, combien d'émotions les ont conduits à ce pas dangereux.

Puis je me tournai vers eux et je leur dis:

— Françoise, ton malheur me remplit de tristesse et me fait pleurer.

Mais, dis-moi, au temps des doux soupirs, à quel signe et comment amour vous a permis de comprendre les troubles obscurs de votre âme.

Et elle répondit: — Il n'est pas de plus grande douleur que de se rappeler, dans la misère, les jours qui furent heureux.

Mais si tu as un si grand désir de savoir quelle a été la première racine de notre amour, je ferai comme celui qui pleure et qui raconte à la fois.

Nous lisions un jour ensemble les aventures de Lancelot du Lac, et comment il fut épris d'amour, nous étions seuls et sans aucune défiance.

Plusieurs fois, à cette lecture, nos yeux se cherchèrent et notre visage changea de couleur; mais ce fut un seul passage qui décida de nous.

Quand nous vîmes le doux sourire de l'amante couvert par le baiser de l'amant, celui qui ne sera jamais séparé de moi,

Effleura mes lèvres, tout tremblant; le livre et celui qui l'écrivit nous avaient perdus. — Ce jour-là, nous ne lûmes pas davantage.

Et tandis que l'un des esprits parlait ainsi, l'autre pleurait si fort, que je me sentis troublé, comme si j'allais mourir.

Voilà ce ravissant épisode de Françoise de Rimini successivement traduit par le pinceau, la plume et le ciseau. C'est le seul rayon de lumière qui perce le royaume sombre. Les deux ombres gracieuses s'envolent comme un couple de colombes, et le poëte se trouve en face de Cerbère. Il entre dans les cercles où gémissent les pécheurs qui ont été esclaves de la gourmandise, de l'avarice, de la colère, de la paresse. Puis viennent les hérésiarques, les violents, les despotes. Il rencontre le pape Nicolas III enfoncé dans le marais

enflammé avec ce Boniface VIII, dont un autre pape a dit : — *Il entra dans l'Église comme un renard, la gouverna comme un lion et mourut comme un chien.*

Tous deux attendent un *pasteur sans loi et chargé de crimes* qui n'est autre que Clément V.

Ce ne sont pas les seuls papes que Dante plonge dans les tortures de la géhenne ; implacable dans sa haine patriotique, il condamne sans appel tous ceux qui ont trahi la cause de l'Italie ; il les cloue près des tyrans, près des assassins, près des empoisonneurs. Tout son siècle est passé en jugement par le terrible exilé, qui usurpe l'office de Dieu et sépare les élus des damnés.

C'est après avoir traversé les cercles des hypocrites et plusieurs autres qu'il arrive enfin à celui où le comte Ugolin ronge le crâne de l'archevêque Ruggieri. — A cet horrible tableau, Dante s'arrête et l'interroge.

— O toi qui montres par un féroce témoignage ta haine contre celui que tu dévores, dis-moi quel en est le motif ; car il convient,

Si tu as raison de le haïr, que je sache son crime et qui vous êtes, pour te venger encore là-haut sur la terre,

Si ma langue ne doit point se dessécher.

Le pêcheur détourna la bouche de son féroce repas, en s'essuyant aux cheveux de la tête qu'il rongeait.

Puis il commença en ces termes : — Tu veux que je renouvelle une douleur désespérée qui m'oppresse le cœur en y pensant et avant que je parle.

Mais si mes paroles sont une semence qui doit produire l'infamie pour le traître que je ronge, tu verras pleurer et parler à la fois.

Je ne sais qui tu es ni comment tu es venu ici-bas ; mais tu me sembles vraiment Florentin, quand je t'entends parler,

Tu ne dois pas ignorer que je suis le comte Ugolin, et celui-ci l'archevêque Ruggieri...

Il n'est pas besoin de t'apprendre que, par l'effet de ses mauvaises pensées, moi qui me fiais à lui, je fus saisi et ensuite mis à mort.

Ce que tu ne peux avoir appris, c'est combien ma mort fut cruelle...

Une petite ouverture à travers la tour, qu'on appelle, à cause de moi, *la Tour de la faim*, et dans laquelle bien d'autres seront encore enfermés,

M'avait déjà, par son soupirail, montré plusieurs fois le jour...

Quand je fus éveillé avant l'aurore par la voix de mes fils, qui étaient prisonniers avec moi ; ils pleuraient dans leur sommeil et demandaient du pain !

Tu es bien cruel si déjà tu ne t'attendris pas en pensant à ce qui s'annonçait à mon cœur, et si tu ne pleures pas, de quoi as-tu coutume de pleurer ?

Déjà ils étaient éveillés, et l'heure était venue où l'on avait coutume d'apporter la nourriture...

Mais j'entendis fermer la porte de l'horrible tour, et je regardai mes enfants en silence.

Je ne pleurais pas, tant, au dedans de moi, je me sentais devenir de pierre. Ils pleuraient, eux, et mon jeune Anselme me dit: — Qu'as-tu, mon père, pour nous regarder ainsi?

Cependant, je ne pleurai ni ne répondis de tout ce jour, et la nuit d'après, jusqu'à ce qu'un autre soleil se levât sur le monde.

Quand un faible rayon se fut introduit dans la prison, et que je vis sur quatre visages l'aspect que je devais avoir,

Je me mordis les deux mains de désespoir, et mes fils, pensant que c'était de faim, se levèrent tout à coup.

Et ils dirent: — Père, notre douleur sera beaucoup moindre si nous servons à ta nourriture; reprends ces misérables chairs que tu nous a données!

Alors je m'apaisai pour ne pas les faire plus tristes — Ce jour et les suivants, nous demeurâmes tous muets. Ah! dure terre, que ne t'es-tu alors entr'ouverte?

Quand vint le quatrième jour, Gaddo tomba et s'étendit à mes pieds en disant: — Mon père! pourquoi ne viens-tu pas à mon aide?

Il mourut là, et, comme tu me vois, je vis les trois autres tomber un à un, entre le cinquième et le sixième jour. Ensuite je me mis,

Déjà aveugle, à me rouler à tâtons sur chacun d'eux; et je les appelai encore deux jours après qu'ils furent morts; puis la faim eut plus de puissance que la douleur.

Quand il eut ainsi parlé en roulant les yeux, il reprit le misérable crâne où ses dents, comme celles d'un chien furieux, entrèrent jusqu'à l'os!

Nous n'osons nous arrêter par la réflexion sur cet horrible tableau. Il est des images dont la sublimité cruelle épouvante et qui demandent à passer rapidement sous nos yeux. J'ai voulu seulement vous faire entendre toutes les cordes de cette lyre florentine. Vous aviez pu juger de sa douceur après l'histoire de Françoise de Rimini; vous connaissez maintenant sa terrible énergie. Mais elle sait prendre encore bien d'autres tons; aucun mode ne lui est rebelle; elle les parcourt tous avec cette facilité puissante que rien n'embarrasse.

Après la composition du premier cantique de l'*Enfer,* il y eut, dans la tristesse de Dante, une sorte de répit. Henri de Luxembourg venait de monter au trône impérial; le poëte se reprend à l'espérance; il convie sa patrie à une grande réconciliation; mais ce fut une courte illusion, et Alighieri, revenu à son œuvre sombre, entonna son cantique du *Purgatoire.*

Celui-ci est une montagne dont il escalade successivement tous les degrés, et, à chacun d'eux, s'efface une des six lettres symboliques du péché qu'un ange a tracées sur son front.

Il y entend les âmes qui expient chanter une oraison dominicale dont il a su faire un chef-d'œuvre de poésie ; il rencontre successivement des amis de sa jeunesse, le pape *Martin IV,* qui *expie par le jeûne les anguilles de Bolsène qu'il faisait cuire dans du vin doux*, et ce poëte *Sordello,* dont nous avons déjà parlé à propos des troubadours. Virgile, qui hésite sur la direction à suivre, s'approche de lui pour qu'il puisse leur indiquer la route.

Nous vînmes à elle, dit Alighieri ; — ô ombre lombarde! comme tu te tenais altière et dédaigneuse ! en tournant vers nous les yeux, que tu étais noble et grave !

Elle ne disait pas une parole, mais nous laissait venir, regardant seulement à la manière d'un lion qui se repose.

Or, Virgile s'approcha d'elle, la priant de lui montrer le meilleur chemin, et elle ne répondit pas à sa demande :

Mais elle s'informa de notre pays, et le doux guide

commença : — Mantoue... aussitôt l'ombre toute ramassée sur elle-même,

Se leva vers lui, du lieu où auparavant elle se tenait, en disant : — O Mantuan ! je suis Sordello, de la terre chérie ! et l'un l'autre ils s'embrassaient.

Ah ! Italie esclave ! hôtellerie de douleur, navire sans nocher dans une grande tempête, non plus reine des provinces, mais lieu déshonoré !

Cette belle âme fut prompte, rien qu'au doux nom de sa terre natale, à faire fête à son concitoyen :

Et maintenant, tes vivants ne peuvent être sans guerre, et ceux-là qu'une même muraille et qu'un même fossé renferment, se rongent les uns les autres.

Cherche, misérable, autour de tes rivages, et puis regarde dans ton sein, si une seule partie de toi-même jouit de la paix...

O race qui devrais être obéissante et laisser César s'asseoir sur la selle, si tu comprenais bien ce que Dieu te prescrit !

Voilà le cri gibelin, l'éternelle aspiration à l'unité et à la puissance de l'Italie. Les songes du citoyen le suivent dans le *Purgatoire* comme ils l'avaient suivi en *Enfer ;* à peine s'il les déposera sur le seuil du *Paradis*.

Presque arrivé au terme de son second pèlerinage, il rencontre le poëte Stace, dont il suit les pas, puis Béa-

trix, qui doit l'introduire dans les astres, où Dieu a établi le royaume de la béatitude éternelle.

Cette dernière partie du poëme, au moins égale aux autres en poésie, est de beaucoup la plus triste ! Ailleurs Dante a trouvé des souvenirs de la terre ; il est encore parmi des êtres qui ont vécu de sa vie, qui lui ressemblent ; ici il se promène à travers les splendeurs écrasantes du ciel ; il est perdu dans tous les infinis qui l'enveloppent.

En vain épuise-t-il les trésors de son génie à symboliser la foi catholique ; en vain Béatrix fait-elle rayonner sur lui son céleste amour ; on sent autour du poëte je ne sais quel vide qui donne le vertige.

Tant qu'il s'était trouvé dans l'*Enfer* ou le *Purgatoire*, Dante avait eu recours, pour raconter ses impressions, aux images qui frappent les sens ; dans le *Paradis*, il cherche à immatérialiser ses symbolisations ; il n'emploie plus que le son et la lumière, c'est-à-dire ce qui semble appartenir le moins au monde tangible.

Toutes ses expressions sont empruntées à ces deux ordres de phénomènes, et son génie trouve des ressources inouïes pour varier cet élément un peu monotone. A chaque nouvel astre qu'il atteint, Béatrix, sa conductrice (qui, dans l'idée mythique du poëme, n'est

autre que la théologie), Béatrix brille d'une lumière plus vive. Tous les bienheureux qu'il rencontre ne sont que des lueurs dont l'intensité annonce la sainteté, et qui répètent un *hosanna* ineffable.

Souvent même le poëte réunit avec un singulier bonheur d'expression ces deux ordres de sensation : la lumière et le son.

Voici comment, par exemple, il raconte son entrée dans le *troisième* ciel, celui de la planète de Vénus.

Je ne m'aperçus pas que je montais dans cette nouvelle planète ; mais la beauté plus éclatante dont rayonnait Béatrix me prouva que j'y étais arrivé. — De même qu'on aperçoit l'étincelle à travers la flamme, de même que parmi un grand nombre de voix on distingue celle du chanteur qui s'arrête sur un son, et la voix de celui qui court et glisse de note en note, de même, je découvris dans la lumière même dont resplendissait cette planète, une foule de lueurs qui se mouvaient plus ou moins vite, selon leurs mérites éternels. Les vents du nord qui descendent avec tant de rapidité de la nue qu'ils ont glacée, auraient paru lourds et tardifs à celui qui aurait vu ces lumières accourir vers nous... Derrière elles s'élevait un hosanna si mélodieux, que le désir d'entendre de nouveau ce divin concert n'est plus sorti de mon cœur.

La Trinité elle-même, dont la vue achève le pèlerinage d'Alighieri, lui apparaît comme une lumière supérieure à toutes les autres, dans laquelle *se montrent trois cercles de trois couleurs et d'une seule dimension.*

Mais il faut lire dans le poëme et dans la solitude ces descriptions surhumaines impossibles à morceler.

Nous vous y renvoyons, certain qu'après avoir lu vous accorderez au Dante, comme l'a fait Manzoni dans d'admirables vers, le titre de *maître souverain de la colère et du sourire.*

Une dernière remarque. — Ce poëme merveilleux, où toutes les aspirations de l'âme humaine sont révélées, où tous les genres s'allient et pour lequel Dante a créé une langue splendide que lui-même appelle plaisamment *langue aulique et cardinalesque;* ce poëme fut composé trois cents ans avant Cervantes et Shakespeare, quatre siècles avant Corneille, six siècles avant Gœthe et Byron !

Alighieri a eu, au reste, le bonheur unique de trouver un génie égal au sien pour illustrer quelques-unes des pages de son poëme : c'est Michel-Ange ! — Le *Jugement dernier* procède incontestablement de l'*Enfer* du Dante ; c'est le même mouvement terrible, la même

audace accusatrice, souvent les mêmes détails. Ainsi, dans la barque conduite par le démon Caron, *aux yeux bordés de flammes*, le peintre n'a fait que traduire la description du poëte.

Tous deux étaient faits pour s'entendre. — Natures grandes et taciturnes que le génie avait isolées et qui devaient quitter la terre avec la suprême indifférence du dédain. Michel-Ange, au reste, nous a laissé un témoignage de son admiration pour Alighieri dans un sonnet de sa vieillesse. Le voici ; c'est une sorte d'épitaphe écrite par le génie sur la tombe du génie.

Il pénétra vivant dans les abîmes ténébreux ; vivant il passa de l'un à l'autre enfer, et de là, remontant vers Dieu, il fit luire dans notre nuit un rayon de pure vérité.

Étoile unique, son éblouissante lumière éclaira dans ses profondeurs les mystères redoutables de l'éternité, et il en reçut la récompense que la terre coupable prodigue habituellement aux plus divins d'entre les mortels.

Oui, ces œuvres sublimes du Dante, elles furent méconnues, comme son immortelle audace, de ce peuple ingrat qui semble ne pouvoir faire grâce aux justes.

Qu'importe ? et que ne suis-je semblable à lui ! — Né pour un sort pareil, je donnerais le plus grand bon-

heur de la terre en échange de cet âpre exil, rehaussé par cette mâle vertu.

Au XIVe siècle, la *Divine Comédie* avait un sens caché ; elle résumait toutes les doctrines de l'Église. — Ses personnages n'étaient que des ombres qui voilaient une vérité théologique. Ce sens mystique du poëme dantesque a été compris par tous les commentateurs chargés de l'expliquer. — Depuis Benvenuto d'Immola jusqu'à Landini, ils sont unanimes. Boccace, lui-même, déclare que la *Divine Comédie* enveloppe la pensée catholique tout entière *sous l'écorce vulgaire* de la parole.

D'après cette tradition, la forêt solitaire dans laquelle Dante s'égare, c'est le chemin de la vie contemplative ; sainte Lucie, qui s'éveille pour le sauver, c'est la divine clémence ; le fleuve ténébreux de l'enfer, c'est le fleuve de la vie humaine, qui roule de noirs soucis ; les animaux monstrueux et hurlants sont les passions des sens. Le passage de l'enfer au purgatoire est gardé par Caton d'Utique, parce qu'en se déchirant de ses mains pour échapper à la servitude, il est devenu l'éternel représentant du libre arbitre sur les confins du mal et

du bien. Ailleurs, l'aigle qui enlève le poète au ciel, c'est la Foi aux ailes étendues ; les trois degrés de la porte du purgatoire sont les trois degrés du sentiment de pénitence !

« Qu'est-ce donc que la *Divine Comédie ?* L'odyssée du chrétien ! Un voyage dans l'infini, mêlé d'angoisses et de chants de sirènes ; un itinéraire de l'homme vers Dieu [1] ! »

Mais, aujourd'hui, le mythe s'est voilé pour nous ; le poëme d'Alighieri ressemble à ces grandes fresques peintes sur un vieux mur avec les inscriptions qui les expliquent ; le temps a effacé les inscriptions, si bien que nous n'apercevons plus que les figures dans leur immortelle douleur et leur immortelle beauté.

La *Divine Comédie* venait résumer le catholicisme au moment même où le catholicisme allait fléchir, où les communautés vaudoises, où les Albigeois, toujours renaissants, où les schismes de l'Église annonçaient la fin de cette unité souveraine.

Ainsi, en religion, Dante écrivait le code la veille de la révolte ; il n'était pas plus heureux en politique et il

[1] *Révolutions d'Italie* d'Edgar Quinet. Nous avons beaucoup emprunté à ce livre remarquable, sans lequel on ne peut comprendre l'histoire de l'Italie du moyen âge.

proclamait la loi qui devait tourner contre l'Italie elle-même : la loi du vainqueur.

Dans son *Traité de la monarchie,* où, revenu aux idées gibelines, il veut constituer le pouvoir suprême de l'empereur, dans l'espérance qu'il amènera la restauration de l'empire romain et de la gloire de l'Italie, il proclame que le droit, c'est la force ; que ce qu'on acquiert par l'épée est bien acquis, et que la légitimité, c'est le succès ! — Terrible erreur patriotique qui devait tourner contre la patrie, et que l'Autriche devait commenter jusqu'à nos jours avec le bâton et avec l'épée.

Nous nous arrêterons sur ce grand enseignement. Il termine ces causeries en leur donnant la conclusion que nous voulions leur donner nous-mêmes; nous y trouvons une nouvelle preuve de la nécessité de ne sacrifier les principes de fraternité chrétienne et de droit, ni aux nécessités ni aux sentiments. — On fonde l'injustice comme un abri contre la tempête du moment, et, un peu plus tard, l'abri s'écroule, il vous écrase !

Mais l'expérience nous le prouve en vain ; nous restons les serviteurs exclusifs du présent, nous ne voyons que ce qui nous sert aujourd'hui. — L'histoire est comme un flambeau qui illumine au loin et laisse sa base dans

l'obscurité ; elle nous fait voir clair dans le passé, même dans l'avenir ; elle ne peut nous faire voir à nos pieds.

Qu'avons-nous aperçu dans cette longue pérégrination que nous venons de poursuivre à travers les siècles, aux lueurs des étoiles successivement allumées par la main du génie?... — Toujours cette lutte du fait et de l'idée !

En Grèce d'abord, le fait domine pendant les premiers âges, comme il arrive au début de toutes les sociétés. — Ce sont des fondations et des ruines, des victoires et des défaites ; puis la lyre d'Orphée retentit et l'instinct social s'éveille. — Homère paraît ; il rassemble les traditions, et les nationalités se dessinent. On a des peuples parce qu'on a des patries.

Mais le fait ne tarde pas à recommencer la lutte. Il arrive armé de trois millions d'hommes, il se précipite sur ce foyer de l'idée pour l'éteindre. — Marathon, Salamine et Platée décident entre eux. — L'homme apprend au monde que la meilleure cuirasse n'est pas au dehors, mais au dedans ; qu'il ne faut pas compter, dans la bataille, le nombre des bras qui manient la lance, mais le nombre des cœurs qui la conduisent ! Les miracles du patriotisme sont révélés, c'est-à-dire ceux de la foi.

L'idée victorieuse s'épanouit dans l'air libre de la

Grèce avec une splendeur restée sans égale. Elle s'élance sur toutes les routes et revient des quatre coins du ciel avec une Amérique qu'elle a découverte !

Magnifique spectacle ! C'est alors véritablement que, pour la première fois, l'homme prend possession de la création et de lui-même. La prédiction de Prométhée s'accomplit ! Le dieu antique, c'est-à-dire la nature brute et résistante, est vaincue par le génie humain ; le courage, sous la forme d'Hercule, perce de ses flèches le vautour qui rongeait le foie du père de l'industrie et des arts ; le monde est conquis à l'intelligence.

Nous avons traversé ensemble cette époque de la jeunesse grecque, et vous n'en avez pas oublié peut-être les merveilles ! — Comme Alighieri dans son *Paradis*, nous avons marché deux siècles au milieu des mélodies et des lumières !

Puis les lumières se sont éteintes, les concerts ont cessé ; l'idée, oppressée de nouveau, ne se produit plus que de loin en loin et par des voix timides. — Rome, cette personnification du fait, triomphe partout ; elle soumet le monde, qui devient la ferme du peuple-roi.

Enfin celui-ci se lasse de son positivisme aride ; des besoins nouveaux se font sentir : il cherche dans son Ca-

pitole un coin inoccupé pour les Muses, et l'idée grecque reparaît vêtue de la toge romaine.

Vous avez entendu sa voix affaiblie, mais encore charmante, jusqu'au jour où la tyrannie des empereurs s'effraye de la muse latine et lui ouvre les veines dans les bains de Sénèque et de Lucain !

Alors le silence se fait partout. De loin en loin seulement, quand Rome a mis un nouveau dieu dans son olympe impérial et que, par hasard, un homme monte au trône des Césars, on entend des cris sublimes s'élever de la foule muette. — C'est la voix de Tacite, de Suétone, de Pline ; mais bientôt cette trêve de Dieu est brusquement rompue, et un nouveau tyran porte le glaive à la gorge de tout ce qui pense et de tout ce qui parle !

Enfin les barbares se détachent du Nord, roulent sur l'Europe et la broient sous leur masse. La lumière s'éteint partout ; l'idée s'enfuit au désert avec les solitaires ou se cache dans les catacombes comme au temps de la persécution. — Elle en sortira pourtant, et, cette fois, marquée d'un signe indélébile ; elle en sortira pour porter au monde la liberté sous les lois de Dieu, l'égalité tempérée par l'amour et le dévouement comme règle suprême. Elle viendra dire : *Aimez-vous les*

uns les autres, et ces simples paroles annonceront au genre humain une nouvelle morale et de nouvelles destinées.

Sans doute ces destinées ne s'accompliront pas sans efforts. Bien souvent déjà la foi du monde a chancelé. Des générations ont plié sous le poids de l'idée, et, à bout de courage, ont prié d'éloigner d'elles le calice ! Mais ce sont là des défaillances passagères ! Quoi qu'il arrive, nous avons confiance dans celui qui a promis sur la terre la paix aux hommes de bonne volonté. Non, les devoirs accomplis selon nos forces, pour l'amélioration du monde moral et du monde visible, ne seront point inutiles. Si Dieu a mis dans nos esprits le désir du perfectionnement pour ce qui nous entoure et pour nous-mêmes, c'est qu'il a voulu que ce désir profitât à sa création. Le progrès, pour donner un nom humain à une des manifestations de la loi divine, le progrès s'accomplira avec nous, par nous, malgré nous, selon que nous serons les soldats actifs, nonchalants ou révoltés de cette grande campagne terrestre. — Le fait, c'est-à-dire la rencontre fortuite d'actes extérieurs, ne deviendra pas plus la loi de l'avenir qu'elle n'a été la loi du passé, et, tôt ou tard, l'idée reprendra le gouvernement des choses de la terre.

A ceux qui doutent en voyant ce qu'ils croient le bien momentanément vaincu, et qui prennent le deuil de la vérité parce qu'elle est frappée, nous rappellerons le drame du Calvaire et nous leur dirons : — Ne laissez point dans votre âme le fait prévaloir contre l'idée ; ne criez pas à celle-ci, comme le mauvais larron criait au Christ : « Tu meurs sur la croix ; donc, tu n'es pas le Fils de Dieu ! » mais répétez, comme le bon larron dans la foi d'une résurrection certaine : « Vérité, quand vous revivrez, souvenez-vous de moi ! »

FIN.

TABLE

Pages.

CHAPITRE PREMIER.

Comédies de Térence. — Leur caractère et part qu'ont pu y avoir Scipion et Lélius. — *L'Andrienne;* ce qui la recommande. — *Le Phormion.* — Indication de ce qui manque à Térence. — *Les Adelphes;* en quoi ils sont inférieurs à *l'École des maris.* — Traduction de MM. de Port-Royal. — *Le Bourreau de lui-même* et *la Belle-Mère.* — Ce qu'étaient les atellanes. 1

CHAPITRE II.

État de Rome à l'époque de Cicéron. — Ses études et ses commencements. — Ses *Verrines.* — Complot de Catilina; ce qu'étaient la conjuration et les conjurés. — Exil de Cicéron. — L'opinion publique à Rome. — Retour de Cicéron; affaiblissement de son caractère. — *Les Philippiques.* — Mort de Cicéron. — Ses œuvres philosophiques. — *Traité de la vieillesse.* 25

CHAPITRE III.

Perfectionnements apportés à la langue latine. — Lucrèce. — Établissement de l'empire; rôle qu'Auguste veut faire jouer à la littérature. — Quels furent les deux plus vaillants soldats de cette campagne impérialiste. — Horace; sa vie, son caractère et se œuvres. — Virgile; *les Bucoliques, les Géorgiques, l'Énéide.* — Ce qui a manqué à Virgile. 66

CHAPITRE IV.

Tite-Live; son histoire niée par les Allemands. — Salluste; sa vie et ses œuvres. — Un débat dans le sénat romain. — L'ère des Césars.

Pages.

— Juvénal et ses satires. — Tacite et Suétone. — Récit de la mort de Néron. — Péroraison de *la Vie d'Agricola*. — Fin de l'empire romain. 120

CHAPITRE V.

Constitution de nouvelles nationalités. — Chacune d'elles révélée par un monument littéraire. — Épopée germaine. — Les *Niebelungen*. Origine de ce poëme. — Son analyse. — Caractère nouveau de la poésie barbare. — Ce qui manque aux *Niebelungen*. 182

CHAPITRE VI.

Le *Chant de Roland;* épisode de sa composition. — Analyse et citations. — Toutes les conditions de l'épopée s'y trouvent remplies. — Ce qui le fait différer des *Niebelungen*. — Pourquoi le *Chant de Roland* n'est pas resté en France un monument poétique populaire comme l'*Iliade* en Grèce ou la *Jérusalem délivrée* en Italie. . . 206

CHAPITRE VII.

Le *Romancero* espagnol.— Manière dont il se forme. — Révélation du caractère de l'Espagne. — Le Cid et Chimène, d'après les *cancioneros* populaires. — Le poëme du *Cid*. — Ce qui recommande la littérature primitive des Espagnols. — Poëmes des trouvères. — Fausseté de cette littérature. — Les poésies bretonnes. 225

CHAPITRE VIII.

Les troubadours; leur vie, leurs œuvres.— Comment ils disparurent. Constitution de l'Église. — L'empereur et le pape se disputent le pouvoir suprême. — Dante et ses premières opinions guelfes. — Sa conversion gibeline.—Sa *Divine Comédie*.— Origine de ce poëme; ce qui prépare son succès.—L'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*. — Jugement de Michel-Ange et de Manzoni. — Conclusion. 247

FIN DE LA TABLE.

Coulommiers — Imprimerie de A. MOUSSIN.

A. Achard. Parisiennes et Provinciales. Brunes et Blondes. Femmes honnêtes. Dernières Marquises.
A. Adam. Souv. d'un Musicien. Dern. Souvenirs d'un Musicien
G. d'Alaux. L'Empereur Soulouque et son Empire.
Achim d'Arnim. (*Trad. Th. Gautier fils*). Contes bizarres.
A. Assolant. Hist. fantast. de Pierrot
X. Aubryet. Femme de vingt-cinq ans.
E. Augier. Poésies complètes.
J. Autran. Milianah.
Th. de Banville. Odes funambulesques.
Ch. Barbara. Hist. émouvantes.
Roger de Beauvoir. Chevalier de Saint-Georges. Aventurièr. et Courtisanes. Hist. cavalières. Mlle de Choisy. Chev. de Charny. Cabaret des Morts.
A. de Bernard. Portr. de la Marquise.
Ch. de Bernard. Nœud gordien. Homme sérieux. Gerfaut. Ailes d'Icare. Gentilh. campagnard, 2 v. Beau-père, 2 v. Paravent. Peau du Lion. L'Ecueil. Théâtre et Poésies.
Mme C. Berton. Bonheur impossible. Rosette.
L. Bouilhet. Melœnis.
R. Bravard. Petite Ville L'honneur des Femmes.
A. de Bréhat. Scènes de la vie contemporaine. Bras d'acier.
Max Buchon. En Province.
H. Blaze. Musiciens contemporains.
E. Carlen (*Trad. de M. Souvestre*). Deux jeunes Femmes.
L. de Carné. Drame sous la Terreur.
Emile Carrey. Huit jours sous l'Equateur. Métis de la Savane. Révoltés du Para. Récits de Kabylie. Scènes de la vie en Algérie. Hist. et mœurs Kabyles.
C. de Chabrillan. Voleurs d'or. Sapho.
Champfleury. Excentriques. Avent. de Mlle Mariette. Réalisme. Souffr. du Prof. Delteil. Premiers Beaux-Jours. Usurier Blaizot. Souv. des Funambules. Bourgeois de Molinchart. Sensations de Josquin. Chien-Caillou.
******* Souvenirs d'un officier du 2me de Zouaves.
H. Conscience (*Trad. Wocquier*). Scènes de la Vie flamande, 2 v. Fléau du Village. Démon de l'Argent. Veillées Flamandes. Mère Job. Guerre des Paysans. Heures du Soir. L'Orpheline. Batavia. Aurélien, 2 v. Souvenirs de Jeunesse. Lion de Flandre, 2 v.
Cuv.-Fleury. Voyages et Voyageurs.
G. Dantragues. Histoires d'amour et d'argent.
Comt. Dash. Bals masqués. Jeu de la Reine. Chaîne d'Or. Fruit défendu. Chât. en Afrique. Poudre et la neige. Marquise de Parabère.
Général Daumas. Grand Désert. Chevaux du Sahara.
P. Deltuf. Aventures parisiennes. L'une et l'autre.
Ch. Dickens (*Trad. A. Pichot*). Nev. de ma Tante, 2 v. Contes de Noël.
Oct. Didier. Mad. Georges. Fille de Roi.
Alex. Dumas. Vie au Désert, 2 v. Maison de glace, 2 v. Charles le Téméraire, 2 v.
Alex. Dumas fils. Avent. de quatre Femmes. Vie à vingt ans. Antonine. Dame aux Camélias. Boîte d'Argent.
X. Eyma. Peaux noires. Femmes du Nouveau monde.
Paul Féval. Tueur de Tigres. Dernières Fées.
G. Flaubert. Madame Bovary, 2 v.
V. de Forville. Marq. de Pazaval. Conscrit de l'an VIII. Deux Belles-Sœurs.
Marc-Fournier. Monde et Comédie.
Th. Gautier. Beaux-Arts en Europe, 2 v. Constantinople. L'Art moderne. Grotesques
Mme Emile de Girardin. Marguerite. Nouvelles. Marquise de Pontanges. Contes d'une vieille Fille à ses Neveux. Poésies. Vicomte de Launay, 4 v.
L. Gozlan. Châteaux de France, 2 v. Not. de Chantilly. Emot. de Polydore Marasquin. Nuits du Père-Lachaise. Famille Lambert. Hist. de Cent trente Femmes. Médecin du Pecq. Dernière Sœur grise. Dragon rouge. Comédie et Comédiens. Marquise de Belverano. Balzac et Vidocq.
Hildebrand (*Trad. Wocquier*). Scènes de la Vie hollandaise. Chambre obscure.
Hoffmann (*Trad. Champfleury*). Contes posthumes.
A. Houssaye. Femmes comme elles sont. L'Amour comme il est. Pécheresse.
Ch. Hugo. Chaise de paille. Bohème dorée, 2 v. Cochon de saint Antoine.
F. V. Hugo (*Trad.*). Sonnets de Shakspeare. Faust anglais de Marlowe.
F. Hugonnet. Souv. d'un Chef de bureau arabe.
J. Janin. Chem. de traverse. Contes littér. Contes fantastiq. L'Ane mort. Confession. Cœur pour deux Amours.
Ch. Jobey. Amour d'un Nègre.
A. Karr. Les Femmes. Agathe et Cécile. Promen. hors de mon Jardin. Sous les Tilleuls. Poignée de Vérités. Voy. autour de mon Jardin. Soirées de Sainte-Adresse. Pénélope normande. Encore les Femmes. Trois Cents Pages. Guêpes, 6 v. Menus Propos. Sous les orangers. Les Fleurs. Raoul. Roses noires et Roses bleues.
L. Kompert *Trad. D. Stauben*). Scènes du Ghetto. Juifs de la Bohême.
A. de Lamartine. Les Confidences. Nouv. Confidences. Touss. Louverture.
V. de Laprade. Psyché.
Th. Lavallée. Hist. de Paris, 2 v.
J. Lecomte. Poignard de Cristal.
J. de la Madelène. Ames en peine.
F. Mallefille. Capitaine La Rose. Marcel. Mém. de Don Juan. 2 v. Monsieur Corbeau.
X. Marmier. Au Bord de la Newa. Drames intimes. Grande Dame russe.
F. Maynard. De Delhi à Cawnpore. Drame dans les mers boréales.
Méry. Hist. de Famille. Salons et Souterrains de Paris. André Chénier. Nuits anglaises. Nuits italiennes. Nuits espagnoles. Nuits d'Orient. Château vert. Chasse au Chastre.
P. Meurice. Scènes du Foyer. Tyrans de Village.
P. de Molènes. Mém. d'un Gentilh. du siècle dernier. Caract. et récits du temps. Chron. contemp. Hist. intimes. Hist. sentim. et milit. Avent. du temps passé.
F. Mornand. Vie arabe. Bernerette.
H. Murger. Dernier Rendez-vous. Pays Latin. Scèn. de Campagne. Buveurs d'eau. Vacances de Camille. Roman de toutes les Femmes. Scèn. de la Vie de Bohême. Propos de ville et propos de théâtre. Scèn. de la vie de jeunesse. Sabot rouge. Madame Olympe. Amoureuses.
P. de Musset. Bavolette. Puylaurens.
A. de Musset, de Balzac, G. Sand. Tiroir du Diable. Paris et Parisiens. Parisiennes à Paris.
Nadar. Quand j'étais Étudiant. Miroir aux Alouettes.
Gérard de Nerval. Bohème galante. Marquis de Fayolles. Filles du Feu. Souvenirs d'Allemagne.
Charles Nodier (*Trad.*). Vicaire de Wakefield.
P. Perret. Bourgeois de campagne. Avocats et meuniers.
Amédée Pichot. Poëtes amoureux.
E. Plouvier. Dernières Amours.
Edgard Poe (*Trad. Baudelaire*). Hist. extraordinaires. Nouv. hist. extraordinaires. Aventures d'A. Gordon-Pym.
F. Ponsard. Études antiques.
A. de Pontmartin. Cont. et Nouv. Mém. d'un Notaire. Fin du Procès. Contes d'un Plant. de choux. Pourq. je reste à la Campagne. Or et Clinquant.
M. Radiguet. Souvenirs de l'Amérique espagnole.
H. Révoil (*Traducteur*). Harems du Nouv. Monde. Docteur américain.
L. Reybaud. Dernier des Commis-Voyag. Coq du Clocher. Industr. en Europe. Jérôme Paturot, Position sociale. Jérôme Paturot, République. Ce qu'on peut voir dans une Rue. Comte-se de Mauléon. Vie à rebours. Vie de Corsaire. Vie de l'Employé.
A. Rolland. Martyrs du Foyer.
Ch. de La Rounat. Comédie de l'Amour.
J. de Saint-Félix. Scènes de la Vie de Gentilhomme.
J. Sandeau. Sacs et Parchemins. Nouvelles. Catherine.
G. Sand. Histoire de ma Vie, 10 v. Mauprat. Valentine. Indiana. Jeanne. Mare au Diable. Petite Fadette. François le Champi. Teverino. Consuelo, 3 v. Comt. de Rudolstadt, 2 v. André. Horace. Jacques. Lélia, 2 v. Lucrezia Floriani. Péché de M. Antoine, 2 v. Lettres d'un Voyageur. Meunier d'Angibault. Piccinino, 2 v. Simon. Dernière Aldini. Secrétaire intime.
E. Scribe. Théâtre, 20 v. Nouvelles. Historiet. et Prov. Piquillo Alliaga, 3 v.
Alb. Second. A quoi tient l'Amour.
Fr. Soulié. Mém. du Diable, 2 v. Deux Cadavres. Quatre Sœurs. Conf. générale, 2 v. Au Jour le Jour. Marguerite. Maître d'école. Bananier. Eulalie Pontois. Si Jeun. savait... si Vieill. pouvait, 2 v. Huit jours au Château. Conseiller d'Etat. Malheur complet. Magnétiseur. Lionne. Port de Créteil. Comt. de Monrion. Forgerons. Eté à Meudon. Drames inconnus : Maison n° 3 de la r. de Provence. Av. d'un Cadet de Famille. Amours de Bonsenne. Olivier Dubamel. Chât. des Pyrénées, 2 v. Rêve d'Amour. Diane et Louise. Prétendus. Cont. pour les enfants. Quatre époq. Sathaniel. Comte de Toulouse. Vicomte de Béziers. Saturnin Fichet, 2 v.
E. Souvestre. Philos. sous les toits. Confess. d'un Ouvrier. Coin du Feu. Scènes de la Vie intime. Chron. de la Mer. Clairières. Scèn. de Chouannerie. Dans la Prairie. Dern. Paysans. En Quarantaine. Scèn. et Récits des Alpes. Goutte d'Eau. Soirées de Meudon. Echelle de Femmes. Souv. d'un Vieillard. Sous les Filets. Contes et Nouv. Foyer breton, 2 v. Dern. Bretons, 2 v. Anges du Foyer. Sur la Pelouse. Riche et Pauvre. Péchés de Jeunesse. Réprouvés et Elus, 2 vol. En Famille. Pierre et Jean. Deux Misères. Pendant la Moisson. Bord du Lac. Drames parisiens. Sous les ombrages. Mât de cocagne. Mémorial de Famille. Souv. d'un Bas-Breton, 2 v. L'Homme et l'Argent. Monde tel qu'il sera. Histoires d'autrefois. Sous la tonnelle. Théâtre de la Jeunesse.
Marie Souvestre. Paul Ferroll, *traduit de l'anglais*.
D. Stauben. Scènes de la Vie juive en Alsace.
De Stendhal. L'Amour. Rouge et Noir. Chartreuse de Parme. Promen. dans Rome, 2 v. Chroniq. italiennes. Mém. d'un touriste, 2 v. Vie de Rossini.
Mme B. Stowe (*Trad. Forcade*). Souvenirs heureux, 3 v.
E. Sué. Sept Péchés capitaux : L'Orgueil, 2 v. L'Envie, Colère, 2 v. Luxure, Paresse, 2 v. Avarice, Gourmandise. Gilbert et Gilberte, 3 v. Adèle Verneuil. Grande Dame. Clémence Hervé.
E. Texier. Amour et Finance.
L. Ulbach. Secrets du Diable.
O. de Vallée. Manieurs d'argent
A. Vacquerie. Profils et Grimaces.
M. Valrey. Marthe de Montbrun. Filles sans Dot.
F. Wey. Anglais chez eux. Londres il y a cent ans.
******* Mme la duchesse d'Orléans.
******* Zouaves et Chasseurs à pied.

PARIS. — IMPRIMERIE DE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.